

HEART

S A V E



COLLECTION 

VENUS

ERINE KOVA

Erine Kova

HEART

Tome 2

SAVE

Illustration : **Christine PARDOS BLAS**

Publié dans la **Collection Vénus Rouge**,
Dirigée par **Elsa C.**



© Evidence Editions 2017

« Depuis le commencement, je pourrais dire dès le premier instant où je vous ai vu, j'ai été frappée par votre fierté, votre orgueil et votre mépris égoïste de sentiments d'autrui. Il n'y avait pas un mois que je vous connaissais et déjà je sentais que vous étiez le dernier homme du monde que je consentirais à épouser. »

Jane Austen (Orgueil et préjugés)

À tous les William.

Prologue

WILLIAM

— Hé Parker ! Tu viens avec nous ? On va se baigner à Hampstead Heath. Il fait une chaleur à crever.

— Pas ce soir. Je dois garder mon frère.

— Viens avec lui.

— Il a huit ans, gros malin. Mes parents me tueront s'ils savent que je l'ai emmené là-bas.

— Les jumelles seront là...

Ethan connaît mon point faible. Il sait que je ne résiste jamais aux jolies filles. Ça m'a souvent joué de sales tours. Mais sérieusement, qu'est-ce que j'y peux ? J'ai quinze ans. Un physique apparemment attrayant. Et les jumelles Patterson sont à tomber. La littérature anglaise devra attendre que mes hormones soient stabilisées à un taux raisonnable, pour devenir mon centre d'intérêt.

— Je vais voir.

— C'est tout vu Parker ! À ce soir !

Nous nous séparons toujours là, après le Camden Lock Market. Je bifurque à droite, pour longer le canal, tandis que le reste du groupe continue tout droit, pour rejoindre le côté nord du quartier. C'est vrai qu'il fait une chaleur à crever. Un peu inhabituel pour un mois de juin à Londres. J'irais bien me baigner. Que dit-on déjà ? À situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles...

— William, c'est toi ?

Ma mère m'interpelle de la cuisine, alors même que je m'apprête à monter quatre à quatre les marches pour m'isoler dans ma chambre.

— Ouais !

— Viens s'il te plaît !

Pitié. Elle va me demander un résumé détaillé de ma journée avec introduction, thèse, antithèse, conclusion. Pourquoi les parents veulent absolument discuter avec leurs gosses après les cours ? Au moment où « eux » l'ont décidé ? J'ai tout, sauf envie de refaire le monde, là. Il me faut juste une bonne douche froide, un grand verre d'eau fraîche et ma musique à fond dans les oreilles...

Allez, un petit effort mec... ton anniversaire est dans un mois...

— Quoi ?

— Ta journée s'est bien passée ?

— Ouais.

— Tu te rappelles que j'accompagne ton père à sa soirée des anciens élèves ? Tu gardes ton frère.

— Ouais.

— William Mason PARKER, tu peux faire des phrases quand tu me parles s'il te plaît ? Et garder le « ouais » pour tes copains ?

J'hésite. Mais je suis certain qu'elle va rire :

— Ouais.

Je lui réponds avec ma plus belle tête à claques. Et effectivement, elle sourit. Puis elle m'embrasse en me donnant les dernières recommandations avant de sortir rejoindre mon père :

— Ne vous couchez pas trop tard. Pas de bêtises. Jared est dans le salon, il regarde son émission.

— Ouais.

La porte se referme sur son soupir désapprobateur. J'ai vraiment envie d'être le fils aîné modèle. Le grand frère irréprochable. Mais jouer la baby-sitter alors que vos copains vous attendent pour une soirée prometteuse est vraiment très difficile à encaisser. Une fraction de seconde, je pense à laisser mon frère ici tout seul, mais il aurait trop peur s'il se réveillait et qu'il ne me trouvait pas. Ce sera pour une autre fois. Il y aura d'autres occasions. Je décide d'aller prendre une douche

et ensuite, de rejoindre Jared dans le salon. Comme à son habitude, il est scotché devant la chaîne « Art », à genoux devant la table basse, en train d'essayer de reproduire une peinture célèbre, alors que tous ses copains doivent jouer au football ou regarder un épisode de Spiderman. Je trouve ça super bizarre, mais après tout, il est très doué. Et mes parents l'ont emmené chez tous les pédopsychiatres de la ville, qui n'ont rien décelé d'alarmant.

— Alors mon petit Picasso ? Tu veux manger quoi ?

Il rigole. Hier il s'appelait Rembrandt, et avant-hier Van-Gogh. Mes connaissances en peintres étant limitées, je reprends sans arrêt les mêmes. Parfois, quand j'y pense, je vais sur Google et j'en trouve un nouveau pour lui faire la surprise. Je n'ai pas encore réussi à le coller. Il me décline la vie du mec et ses toiles les plus célèbres à tous les coups.

— Tu peux faire des « Willsagnes » ?

— C'est parti ! Lasagnes pour mon petit Picasso !

— Oui ! « Willsagnes », « Willsagnes » !

Je me lève d'un bond du canapé et file droit vers ma pièce préférée de la maison en souriant. Jared rebaptise tous mes plats. À part lui, personne ne connaît ma passion pour la cuisine. Pas même mes parents. Ils ont déjà un gosse de huit ans qui peint comme un Maître, je pense qu'ils n'ont pas besoin de savoir que leur aîné se prend pour Jamie Oliver...

Quand je cuisine, je ne pense à rien. Mais maintenant que nous mangeons, je ne pense qu'à une seule chose. Ou plutôt deux...

— Jared, ça te dirait d'aller faire un tour ?

— Où ça ? me demande-t-il alors qu'il a la bouche pleine.

— Se baigner à Hampstead Heath.

— Oh oui !

— Tu ne diras rien aux parents, d'accord ? Ce sera notre secret.

— Promis.

— Et tu seras sage. Tu m'écoutes et tu restes dans ton coin, OK ?

— Ouais.

— On dit « oui », Picasso.

Le parc en question n'est pas très loin, mais la nuit va commencer à tomber, et je pense que nous serons plus vite arrivés là-bas, et de retour à la maison, si je prends mon scooter. Jared est euphorique.

— Mets mon casque. Je vais emprunter celui de papa.

— Cool ! J'adore ton casque !

— Il est un peu grand, mais on ne va pas loin. Allez, en route.

Mon deux roues quitte tranquillement l'allée fleurie de la maison, pour rejoindre la rue principale. Que c'est agréable cette fraîcheur que nous sentons sur nous. Jared serre ses bras très fort autour de moi, et même si je ne peux pas le voir, je sais qu'un énorme sourire est planté sur son visage. Les lumières de la ville sont déjà allumées et défilent sous nos yeux tandis que nous longeons toujours le canal.

Soudain, je me fais la réflexion que pour Jared, ce sera sa première fois à Hampstead Heath « de nuit ». Il va être émerveillé. Cet endroit est tellement magique en nocturne. Et tous ces bruits d'animaux, la fraîcheur de l'eau. Le parc est fermé le soir, mais depuis longtemps nous savons entrer en toute discrétion.

Dernière intersection avant d'arriver. Le feu est vert et j'accélère pour ne pas me retrouver coincé dans la circulation. J'ai juste le temps d'entendre mon petit frère crier et ses mains quitter ma taille, avant de me sentir propulsé dans les airs comme un vulgaire pantin.

Jared ne verra jamais la nuit à Hampstead Heath.

Chapitre 1

Si elle était un fruit : un pamplemousse

Acide, amère, agressive... rafraîchissante.

WILLIAM

— Lequel on prend ? Le noir ou le marron ?

— Je m'en fou ! Choisis celui que tu veux. De toute façon, les nouveau-nés ne voient absolument rien, marmonné-je.

— Tu vas arrêter de faire la gueule, sale chieur. Ce n'est quand même pas les occasions qui manquent ! On retrouvera ces filles le week-end prochain. C'est le fils de Tony quand même !

David a raison. Encore. Évoluer quotidiennement à ses côtés depuis quelques années, m'a fait comprendre que la sagesse et la maturité n'ont souvent rien à voir avec l'âge. Mis à part pour ce bon vieux fossile de Tony...

— Ouais, je sais, mais le samedi soir, c'est sacré. Et ce petit con a décidé de pointer le bout de son nez aujourd'hui, comme par hasard. Il l'a fait exprès pour me faire chier. C'est bien le fils de son père celui-là... Prends le marron. L'autre ressemble plus à mon ancienne voisine qu'à un ours en peluche. Et je ne souhaite cette vision à personne. Même pas à un aveugle.

Il sourit.

— Tony sera très content que l'on vienne voir le bébé tout de suite... et que l'on passe la soirée avec lui, me répond David tout en replaçant calmement l'autre ours sur l'étagère.

— Pas question de parler couches toute la soirée, dis-je en groggant pendant

que nous nous dirigeons vers les caisses. On peut peut-être rejoindre les filles après ? Il va être crevé. On le met au lit avec une bonne tisane, et on va baiser.

— Paquet cadeau Messieurs ? me demande la petite vendeuse aux joues toutes rouges.

— Tu pourrais être plus discret, s'agace David, à deux doigts de disjoncter.

Je sens qu'il prend énormément sur lui. Comme toujours. Je sais qu'avec cet associé-là, je peux pousser mon mauvais caractère loin. Très très loin. Alors qu'avec l'autre, je ne m'y risque pas. Enfin, presque pas...

David ne laisse pas tomber et continue son plaidoyer.

— Tu es quand même d'accord, pour dire qu'il y a des priorités dans la vie, non ? Le fils de ton meilleur ami qui vient de naître aujourd'hui, c'est LA priorité, Will.

— Ma BITE est LA priorité, mec.

La vendeuse s'étouffe avec sa salive.

— William, bon sang ! dit-il en essayant de contenir son fou rire.

Avant de sortir, je me retourne théâtralement vers la jeune fille pour la saluer, tel un gentleman que je suis :

— Chère Mademoiselle, veuillez excuser mon vocabulaire inapproprié en ces lieux. Je vous souhaite une excellente fin de journée.

— Merci Monsieur. À vous aussi. N'oubliez pas votre ticket de caisse, me dit-elle avec un clin d'œil.

Alors que nous rejoignons la voiture, je remarque que David continue de rigoler tout en me regardant.

— Quoi ? demandé-je d'un air faussement indigné.

— Tu ne peux pas t'en empêcher hein ? Elle t'a donné son numéro, c'est ça ?

— Affirmatif. Elle a des yeux de biche. Et tu as vu comment elle me regardait. J'adore quand elles me regardent comme ça. Samedi prochain mon grand, je joue en solo.

— Sale égoïste.

— Tu viens de m'infliger une heure dans un magasin rempli de conneries pour

bébés. C'est ta pénitence.

Il s'arrête un instant avant d'ouvrir sa portière, et me fixe par-dessus le toit de sa BM.

— Vraiment William, j'attends avec impatience le jour où... non rien, laisse tomber, dit-il en s'installant au volant.

Je sais ce qu'il a voulu me dire. Mais ce jour n'arrivera jamais. Fonder une famille. Avoir des enfants. S'attacher. S'inquiéter pour quelqu'un. En avoir la responsabilité. Ce n'est absolument pas ce que j'ai choisi de vivre.

Et j'adore ma vie.

— Il faut s'organiser pour la semaine prochaine, lui dis-je pour changer de sujet, alors que nous roulons vers l'hôpital.

— Oui. Elle est géniale ton idée. On va se partager tous ses rendez-vous.

— Il faut lui présenter un truc en béton. L'idéal serait de lui libérer quinze jours.

— Il ne va jamais vouloir.

— Nous n'allons pas lui laisser le choix.

Il acquiesce silencieusement.

Nous nous garons dans le parking souterrain de l'hôpital et décidons de régler le problème de la réorganisation des plannings avant de monter voir le bébé. Une demi-heure plus tard, l'agenda d'Anthony est vidé, et le nôtre... plein à craquer.

David me regarde, sceptique, puis se ravise :

— On peut y arriver. Et c'est pour la bonne cause.

— Ouais. « La bonne cause » commence fort. « La bonne cause » m'empêche de baiser ce soir, et « la bonne cause » va m'obliger à faire des heures de dingue pendant quinze jours...

— C'était ton idée je te signale. Allez, on y va.

À peine sommes-nous montés dans l'ascenseur que je repense à la dernière fois où je suis venu ici. J'avais un sac de nourriture chinoise dans chacune de mes mains pour venir veiller Mademoiselle « Helena j'ai vidé une bouteille de whisky en solo Wanderbilt » aux côtés de sa copine, Mademoiselle « Rebecca chieuse,

lèvres pulpeuses de rêve Reiss » qui m'avait, une fois de plus, poussé dans mes retranchements, au bout d'une demi-heure seulement de vie commune :

— Je suis très étonnée.

— De quoi ? lui avais-je demandé la bouche pleine de poulet sauce curry.

— Il est vingt et une heures. Tu n'es pas censé être en train de...

— En train de... ?

— Et bien en train de... tu vois quoi ! avait-elle insisté en agitant ses bras dans tous les sens, en même temps que ses yeux brûlants transperçaient encore une fois mon âme.

— Bah... non, désolé je ne vois pas, l'avais-je imitée toujours en train de manger, en rajoutant des tonnes, comme d'habitude.

— Bien-sûr que si, tu vois très bien ce que je veux dire.

— Absolument pas.

— William...

— Rebecca...

— Arrête, tu me comprends parfaitement. Mais comme d'habitude tu as envie de me faire chier.

— C'est toi qui me fais chier là ! Tu ne termines pas tes phrases et je suis censé deviner ce qui est dans ta tête ! Ça veut dire quoi en plus ces mouvements de bras dans tous les sens ? Je ne suis pas expert en langue des signes, bordel !

— BAISER ! Voilà, tu es content ?!

Après quelques secondes passées à avaler ce que j'avais dans la bouche, mon « moi-suprême » s'était exprimé :

— Eh bien dis donc, j'ai cru que tu n'allais jamais arriver à le dire.

J'avais bien évidemment agrémenté ma réplique d'un gros sourire de vainqueur, lequel s'était vite effacé. Oui, j'avais dû me concentrer au maximum pour esquiver les projectiles de nems, samossas et autres mets chinois qui volaient en ma direction...

Becca Reiss. J'adore te mettre dans tous tes états...

— C'est quel numéro de chambre ? demandé-je à David alors que nous

empruntons le couloir du service maternité.

— 405, je crois.

— Putain, écoute-moi ce bordel. Ça chiale partout. J'espère que junior est du genre silencieux...

— En parlant de silence, tu ne veux pas la fermer cinq minutes ?

— Franchement cher associé, tu es vraiment d'une humeur massacrate aujourd'hui.

Il secoue la tête puis me regarde avec un grand sourire. J'adore ce mec. Notre complicité. Notre amitié tout simplement. Je me souviens du jour où Tony me l'avait présenté. Coup de cœur instantané :

— David Turner. Heureux de te connaître.

— William Parker. Ne t'avance pas trop. Il paraît que je suis un peu asocial. Nous allons peut-être devenir les pires ennemis du monde.

Il m'avait alors regardé droit dans les yeux, sans sourciller. Comme j'aime. Et m'avait répliqué du tac au tac :

— Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé.

— Karl Marx.

— Nelson Mandela. Je viens pour bosser avec vous et continuer à faire prospérer l'entreprise. Je ne viens pas pour me faire des amis, j'ai déjà ce qu'il faut. Cependant, si nos rapports peuvent être cordiaux, ce sera plus facile à gérer et plus agréable pour tout le monde. Tu me montres mon bureau s'il te plaît ?

— Volontiers.

La suite, on la connaît. Depuis trois ans, nous partageons beaucoup de choses, sans pour autant être inséparables. Et quand je parle de partage, je pense surtout à notre vie sexuelle débridée et scandaleuse. Personne ne me croirait si j'avouais que c'est David lui-même qui, un jour, m'avait proposé ce plan pendant une partie de billard :

— Il y a cette superbe fille qui nous regarde depuis plus d'une heure, là-bas. Tu l'as remarquée ?

— Évidemment. Je n'arrive pas à savoir si c'est toi ou moi qu'elle veut.

— C'est nous deux, m'avait-il certifié.

— Elle est très jolie. On tire à la courte paille ?

— Elle est très jolie, oui. Et je te dis que c'est nous deux qu'elle veut.

— Nous deux... ensemble tu veux dire ? Sérieux ? Je n'ai jamais fait un truc pareil... et toi ?

— Non. Mais j'ai toujours eu envie. Et je crois qu'avec toi, ça ne me gênerait absolument pas.

Je l'ai regardé pendant quelques instants, et puis je lui ai répondu, à la manière d'un gars qui accepte tout simplement d'aller au cinéma avec son meilleur ami :

— Bah moi non plus... je crois. OK. On le fait.

Super bizarre la première fois. Mais depuis, il n'y a pas eu beaucoup de samedi soir où j'ai joué en solo...

Toc-toc-toc !

La porte de la chambre 405 s'ouvre immédiatement sur un grand brun respirant la joie et le bonheur. Ça lui ressort par tous les pores de la peau, et même par les trous de nez. Comment peut-on se réjouir d'avoir fait un truc qui va vous réveiller toutes les nuits et qui pleure à chaque fois qu'il a faim ?

— Salut papa. Alors heureux ? lui demandé-je d'un ton moqueur.

— Salut les gars. Vous êtes venus... un samedi soir...

Il est super ému. Son regard brille. Ça me fait quelque chose. David prend le relais :

— Je ne voulais pas venir, mais tu connais William.. il a tellement insisté...

— Ouais, carrément. Cet enfoiré préférerait aller s'éclater plutôt que de venir voir ton fils, rajouté-je, alors que j'ai retrouvé mes esprits.

Tony est hilare et nous tire chacun à l'intérieur de la chambre. Chambre ? Que dis-je ? On se croirait à Disneyland Des ballons gonflés à l'hélium de toutes les couleurs remplissent le plafond, et il faut slalomer entre les rubans qui les attachent pour avancer. Quant aux peluches et jouets en tout genre, on se croirait à Hamleys à la période de Noël.

— C'est quoi ce délire ? demandé-je en me retournant vers Tony.

— Mes parents sont passés il y a une heure...

— Ta mère a craqué, non ?

— Pas ma mère... me répond-il à moitié dépité.

— Charles ?

— Il a complètement disjoncté pour son premier petit-fils. Ce que tu vois dans cette pièce est seulement la partie cachée de l'iceberg... le reste rempli le coffre et l'arrière de leur voiture. Liam a une avance d'au moins dix années sur ses cadeaux de Noël et d'anniversaire. Je crois même avoir aperçu un train électrique. Ma mère n'a RIEN pu faire, dit-il maintenant en rigolant franchement.

Ça rend fou les bébés...

— Hélène où es-tu ? demandé-je soudain, tout en faisant semblant de chercher la jeune maman.

Elle rigole et m'appelle, en feignant aussi de ne pas me voir. Me voilà maintenant juste devant elle. Je la trouve très belle. Comme toujours. Rayonnante de bonheur. Mais je ne l'ai jamais regardée de la manière dont je regarde mes conquêtes... je ne sais pas ce que ça fait d'avoir une sœur, mais la relation que j'entretiens depuis deux ans avec elle, doit sensiblement s'en rapprocher...

Elle tient un gros paquet dans ses bras. Une fois que David est à ma hauteur, elle écarte la couverture pour en dévoiler le contenu et déclame très fièrement :

— William Parker, David Turner, je vous présente mon fils, Liam Christopher Anthony Charles Johnson.

— Jésus Marie Joseph ! crié-je, tout en explosant de rire.

David est dans le même état que moi. Je regarde Tony puis le bébé, et encore Tony, puis le bébé.

— C'est toi bordel ! Toi, avec quarante-deux ans de moins ! continué-je toujours hilare. Dans deux jours il a de la barbe !

— C'est vrai. C'est impressionnant comme il te ressemble, rajoute David.

— Ressembler ? Tu rigoles ? C'est son clone ! Regarde : les cheveux, la bouche, les yeux ! Il a l'air d'avoir la même carrure en plus ! C'est un sumo ! Il

pèse combien ?

— Quatre kilos cent Messieurs. Et je peux vous dire qu'il s'est débrouillé comme un grand, et a trouvé le chemin tout seul en un temps record, me répond fièrement Héléna, tandis que Tony s'assoit à ses côtés en souriant aux anges.

— Tu m'étonnes... tel père, dis-je tout sourire.

— Ne commence pas Parker, réplique papa ours en embrassant maman ours et bébé ours.

— Il est trop mignon. Vous avez super bien travaillé, conclut David pour relever le niveau, comme à son habitude.

— Ouais. Tu ne diras plus ça quand il te mettra la pâtée au basket dans dix ans, lui dis-je très sérieusement. Tu as vu la taille de ses mains ?

Nos rires sont stoppés par la porte qui s'ouvre brusquement. Je me retourne... et j'aime ce que je vois. Je n'attendais que ça depuis le moment où j'ai franchi les portes de cet hôpital. Depuis le moment où David m'a dit qu'Héléna avait enfin accouché.

— Bonjour tout le monde ! fanfaronne Miss Rebecca Reiss. Je passe embrasser mon adorable petit chéri avant de prendre ma garde de nuit.

Et là encore, bien sûr, impossible de m'en empêcher :

— Avec joie chérie. Je sais que c'est dur pour toi de résister, mais s'il te plaît, appelle-moi William devant tout le monde. Garde les mots doux pour nos moments d'intimité.

Quelques gloussements étouffés me parviennent alors que je dévisage ma petite peste.

— Monsieur Parker... me répond-elle comme si elle était surprise de me trouver ici. Bonsoir. Cela faisait un moment que je ne vous avais pas vu, mais je constate que vous avez gardé votre incomparable sens de l'humour. Ne sommes-nous pas samedi soir ? Que faites-vous donc ici ?

— Bonsoir Miss explosive. Je me fous totalement de savoir quel jour nous sommes. Comment se porte tout le staff des chirurgiens ?

Elle est à deux mètres de moi, mais j'ai l'impression que deux centimètres

seulement nous séparent. Comme toujours, lorsque nous sommes dans la même pièce, le reste du monde n'existe plus. Nos joutes verbales sont notre seul moyen de communiquer. Nous ne savons pas faire autrement. Et il y a le feu dans ses yeux. Le même qui brûle dans mes veines à longueur de journée. Qui me galvanise. M'épuise. Me consume. Je sais d'où il me vient. Ce que je ne sais pas par contre, c'est pourquoi il est dans le corps de ma belle blonde...

— Arrête de me donner des surnoms débiles, sinon je t'en donne aussi, et tu vas comprendre ta douleur. Quant au staff... tout le monde est en grande forme, me répond-elle d'un air coquin.

Je vois rouge...

— Tu préfères « Miss casse-couilles » ?

— Tu préfères « Monsieur le gros lourd de service » ?

— Tu peux me donner des surnoms, ça ne me dérange pas, mais privilégie les titres comme « Maître » ou bien « Monseigneur » ou encore « son altesse Sérénissime », il paraît que ça me colle à la peau, dis-je en m'asseyant nonchalamment sur le fauteuil installé près de la fenêtre.

Couiiiiiccccc !

— Qu'est-ce que...

— Son Altesse lourdinguissime s'est assise sur Sophie la girafe ! s'esclaffe ma peste.

J'ai déclenché une crise de rire générale.

— Une girafe dans le derrière... il ne vous en faut vraiment pas beaucoup, grommelé-je en envoyant le jouet sur David.

Tandis que Rebecca se dirige vers maman ourse, j'en profite pour faire une annonce :

— J'ai quelque chose à vous dire.

Tous les visages se tournent vers moi.

— Tu as décidé de suivre une thérapie de groupe ! lance Tony, tout fier de lui.

— Tu es gay ! rajoute David sur le même ton.

— Très drôle les comiques, dis-je à mes deux acolytes.

— Tu vas accepter d’être le parrain de Liam, dit la petite voix d’une maman qui a visiblement complètement perdu la raison.

— Tu es sérieuse ? Non, hors de question.

— Nous en reparlerons plus tard William, ajoute-t-elle calmement. Qu’est-ce que tu voulais nous annoncer ?

— Je déménage. J’ai acheté un loft de trois cents mètres carrés en plein cœur de La City. Vous êtes cordialement invités à venir le visiter, dans à peu près deux mois.

— C’est super mon grand, me félicite Tony en me gratifiant d’une franche accolade. J’ai hâte de voir ça ! Trois cents mètres carrés... tu as prévu des rollers pour te déplacer ?

— J’ai hâte de voir ça aussi, dit David. Mais dis donc, ça veut dire que tu vas être à deux pas du bureau ?

— Oublie Turner... la demi-heure de retard du matin est sacrée.

Héléna me sourit, comme elle seule sait si bien le faire. Rebecca, quant à elle, me regarde sans rien dire pendant un moment. Jusqu’à ce que le bruit d’un bip retentisse dans le couloir :

— Bon, je vais vous laisser. Le devoir m’appelle. À tout à l’heure mon bébé d’amour, dit-elle à Liam en le couvrant d’une multitude de bisous.

Il est cool lui, sérieux. Calé contre une belle paire de seins et embrassé par les plus belles lèvres pulpeuses qui doivent exister sur cette terre...

— Arrête de lui baver dessus Rebecca, lui dis-je de mon air dégoûté. Tu vas le traumatiser ce gamin.

— Tonton William est un gros jaloux mon petit cœur, dit-elle tout doucement au bébé, alors que tout le monde éclate encore de rire.

Je souris également. Un sourire carnassier, lourd de sous-entendus, que je suis le seul à comprendre :

Putain, je te jure que le jour où je vais réussir à te coincer dans mon lit, de cette belle bouche sexy ne sortira plus aucun son, mis à part ceux servant à crier mon nom...

Tandis qu'elle se dirige vers la porte pour aller commencer sa garde de nuit, je profite de la reprise d'une conversation entre David et les Johnson pour lui demander :

— Tu viendras ? Tu n'as jamais voulu venir.

— Je t'ai déjà dit que les seuls week-ends où je ne travaille pas, je dois réviser mes cours. Je n'ai pas le choix.

— Tu peux quand même te libérer deux heures dans la soirée bordel !

Puis je baisse la voix et je rajoute :

— En plus, ce sera pour fêter l'arrivée du bébé. Si Héléna sait que tu as refusé de venir...

Elle hésite. Je vais réussir cette fois. Je le sens. Merci Liam. T'organiser une petite fête n'était pas du tout prévu au programme, mais cette botte secrète va me faire marquer des points.

— Si ça se trouve, c'est un week-end où je suis de garde.

— Je ne l'ai pas encore fixé. Vous regardez votre planning Docteur Reiss, et vous me donnez vos disponibilités. Fin des négociations.

Et contre toute attente :

— Je ne suis pas encore médecin. Seulement interne. Mais c'est d'accord. Je te le dis dès que possible. Bonsoir.

William Parker : vainqueur par K.O.

— Bon les gars, on va la boire cette bière ? En plus, je suis certain que maman ourse et bébé ours ont besoin de dormir, dis-je sans réfléchir.

Tony me fixe ahuri et n'en revient visiblement pas de m'entendre sortir un truc aussi mièvre.

— Il faut vraiment que je me casse de cette chambre pour aller retrouver mes attributs, marmonné-je, en me dirigeant vers le lit.

— Bonsoir mon chéri. Merci d'être venu. Tu es adorable.

J'adore quand Héléna me cajole de cette manière. Anthony a raison, elle a le don pour ça.

— Ouais je sais, je suis comme ça, je ne peux pas m'en empêcher.

— Mais on ne veut pas que tu t'en empêches, me répond-elle avec un clin d'œil.

Je souris. Je comprends le message. Quant à l'application...

— Bon allez mon petit sumo, à bientôt, dis-je à Liam en lui prenant la main.

Elle paraît grande à regarder comme ça, mais serrée dans la mienne...

Elle me rappelle...

— William ? On y va ?

Les mecs m'attendent à la porte et me regardent bizarrement.

— Ouais... on y va.

Et je lâche la petite main de bébé ours...

Nous choisissons un bar à deux pas de l'hôpital pour permettre à Tony d'y retourner avant de rentrer chez lui. Il y a trois pelés et un tondu... et un juke-box. Une fois les bières servies, nous entamons la conversation.

— Désolé les gars, mais je suis crevé, dit Tony en se frottant le visage.

— Nous avons quelque chose à te proposer. Tiens, regarde.

David lui montre nos deux agendas.

— Vous voulez prendre tous mes rendez-vous ?

— Écoute, on sait que pour toi le boulot c'est primordial et que ce sont des rendez-vous importants mais...

— C'est une super idée les gars. Merci, je suis très touché.

— Tu acceptes ? demandé-je très surpris.

— Bien sûr que j'accepte. Je veux profiter de mon petit Liam à fond. Et « maman ourse », me dit-il en souriant, a besoin de se reposer. Donc papa ours va pouvoir aider maman ourse.

— Je ne pensais pas que ce serait aussi facile de te convaincre, rajoute David tout aussi surpris que moi.

— J'ai loupé tout ça pour Taylor. Je ne veux pas reproduire les mêmes erreurs. J'en ai vraiment besoin. Je veux partager ces premiers jours avec ma femme.

— Tu vas l'épouser ? demande David.

— J'ai un léger contentieux avec le mariage... mais je pense que je vais lui

demander, dans quelque temps, oui.

— Tu es taré sérieux, lui dis-je en plaisantant.

— Complètement, me répond-il avec un gigantesque sourire.

Et nous trinquons joyeusement.

Nous sommes à la fin de la deuxième pinte, lorsque Tony nous annonce qu'il rentre chez lui dormir un peu. Tout en se levant, il demande à David :

— Tu peux passer chercher Taylor chez Melissa ? Je lui ai dit tout à l'heure à l'hôpital que ce serait peut-être toi.

— Bien-sûr. Elle dormira à la maison.

— Merci. Merci pour tout, les gars.

— Casse-toi, lui dis-je en terminant ma bière.

Il sort, après m'avoir collé un gros bisou sur le haut du crâne.

— Bon, si je comprends bien, nous sommes samedi soir, il est vingt-deux heures, et tu me plantes pour ta nièce de seize ans, dis-je à David, un brin énervé.

— Ce n'est pas ma nièce, me répond-il tout à coup sur la défensive. Et c'est pour rendre service à Tony.

Ben voyons... bref.

Après son départ, nous ne sommes plus que trois, en comptant le barman. C'est vraiment pourri ici en fait. Et tout en vidant ma quatrième pinte, je suis également en train de me faire la réflexion que cette bière est très certainement la plus dégueulasse que j'ai jamais bue. Elvis Presley me tape sur les nerfs... je vais aller péter ce putain de juke-box.

— Bonsoir.

Tiens, en voilà une surprise...

— Bonsoir Miss explosive. Tu as quitté ton travail ?

Ma peste blonde me fixe avec un regard d'incompréhension, puis me répond :

— Je termine toujours plus tôt le samedi. Pourquoi tu m'appelles comme ça ?

Son regard s'attarde quelques instants sur les verres vides, alignés devant moi.

— Oui, bien sûr, je comprends, tu es complètement ivre.

— Pas du tout. Et ne commence pas à me faire chier, répondis-je en me frottant

le visage avec mes mains pour essayer de m'extraire de l'épais brouillard dans lequel je me trouve.

— Je m'en fiche. Appelle-moi comme tu veux après tout. J'ai tellement envie de te mettre dans mon lit que ça m'est bien égal, me dit-elle franchement.

Je relève brusquement la tête.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Elle est superbe avec ses beaux cheveux miel coupés au carré, qu'elle a détachés. Et cette bouche si sexy...

— J'ai passé une sale journée et j'ai vraiment besoin de me détendre. On peut aller dans l'appartement d'une copine qui est juste à côté si tu veux. Elle est en voyage.

Je ne calcule strictement rien. Mais finalement, après quelques secondes d'hésitation, je jette plusieurs billets sur la table et je l'entraîne dehors, sans poser la moindre question.

Ce moment, j'en ai trop rêvé. Pratiquement deux ans que j'espère cette issue. Deux ans passés à m'envoyer en l'air avec des lots de consolation. Bon sang, c'est ce soir le jackpot. J'y suis enfin arrivé. Elle va le payer cher : j'ai toujours détesté attendre.

Pas un mot pendant tout le trajet à pied jusqu'à l'appartement. Une fois la porte franchie, je la plaque contre le premier mur qui se présente, sans lui laisser le temps d'allumer les lumières.

— Becca, mon petit pamplemousse, tes lèvres sont si douces...

— J'adore ce petit nom. Lequel veux-tu que je te donne ? me demande-t-elle alors que je suis en train de sortir une capote de la poche arrière de mon jean.

— Celui que tu veux ma belle. Du moment que tu le cries, dis-je en rigolant.

— Tu es vraiment tordu comme mec, tu sais. Laisse-moi te la mettre, dit-elle en saisissant le petit sachet.

— Volontiers. Un conseil : dépêche-toi. Putain, j'ai une espèce d'envie de toi... Une fois son travail accompli, je relève sa jupe jusqu'à sa taille.

— Descends ta culotte. Vite.

Elle s'exécute.

— Allez, grimpe chérie. Je vais te faire regretter de m'avoir fait attendre si longtemps.

Chacune de mes mains expertes, saisit ses cuisses chaudes et douces. J'entre en elle langoureusement pour profiter pleinement de ma victoire. Ses petits gémissements sont torrides et décuplent mon désir.

— Tellement bon bébé, lui susurré-je en suçant la peau de son cou. Tellement bon d'être enfin en toi.

Puis, plus de mots. Je ne peux plus me retenir. Pendant que je la prends sans aucun ménagement en faisant claquer son corps contre le mur, je répète son prénom en boucle dans ma tête. Des dizaines et des dizaines de fois. Et cela m'excite comme jamais.

Je ne peux pas la distinguer, car le noir nous envahit. Qu'importe, je la connais par cœur : son visage et ses yeux de feu, ses taches de rousseur, ses lèvres épaisses et charnues, ses deux magnifiques seins qui remuent lorsqu'elle me gueule dessus, son petit cul bombé et généreux qui se dandine dans son pantalon blanc d'infirmière. Tout ça me fait basculer très rapidement. Plus rapidement que je ne le voudrais.

— Putain, crie mon nom !

Un son aigu sort de ma bouche alors que je suis en train de craquer.

Waouh...

Après quelques minutes à essayer de reprendre notre souffle, elle me demande tout à coup :

— J'aurais bien voulu te faire plaisir, mais il aurait fallu que tu me dises comment tu t'appelles...

— Très drôle Becca.

— Tiffany... je m'appelle Tiffany.

Ce n'est pas sa voix. Ni son odeur...

Je tâtonne le mur à la recherche d'un interrupteur... que je trouve.

Merde.

— Excuse-moi. Je t'ai pris pour quelqu'un d'autre, lui dis-je complètement paniqué, en me dépêchant de remonter mon jean.

— J'ai cru comprendre oui... mais ne t'excuse pas, c'était super bien, minaude-t-elle. On recommence quand tu veux.

— Euh... oui... euh... je veux dire non. Non, je ne peux pas. Salut.

Je sors de l'appartement aussi vite que j'y suis entré mais pas dans le même état. C'est vrai que je pense souvent à elle quand je suis avec une autre, mais comme ce soir...

Je ne comprends pas. Je deviens taré ou quoi ? Oui. Complètement. Elle me rend dingue. Je dois absolument me la sortir de la tête, au risque de terminer à l'asile. Ne nous voilons pas la face, je n'y arriverai jamais.

C'est pourtant la plus chiante des filles de la terre...

Seule solution pour moi : la convaincre une bonne fois pour toutes, de venir dans mon lit. Mes chances s'amenuisent cependant de jour en jour, car nos confrontations atteignent désormais des sommets. Je devrais peut-être freiner le jeu, sinon elle va vraiment finir par me détester... autant que je me déteste. Non, aucun risque, j'ai quelques longueurs d'avance...

Chapitre 2

S'il était un meuble : un canapé Chesterfield en cuir

Élitiste et froid, confortable et élégant.

REBECCA

— Je vais tuer cette saleté de chien !

C'est décidé : ce sera LUI ou MOI...

J'hésite...

Avec quatre petites heures seulement de sommeil au compteur, j'ai plus envie de m'autoasphyxier avec mon oreiller, que de descendre la vingtaine de marches qui me séparent de l'étage juste en dessous du mien, pour commettre un meurtre canin...

Dix heures de garde non-stop aux urgences auront finalement eu raison de moi.

Bon c'est d'accord ni l'un ni l'autre. De toute façon, la mort par autoasphyxie avec un oreiller ne doit pas donner de super résultats...

Il est bientôt midi. À cette heure-ci, les gens déjeunent tranquillement à la maison ou au restaurant, en famille ou entre amis, et commencent à improviser des plans de dernière minute pour occuper joyeusement le week-end. L'improvisation : voilà un luxe que je ne peux absolument pas me permettre. Ma vie s'organise en trois temps seulement : gardes de nuits à l'hôpital/cours à la Faculté de Médecine/sommeil réparateur (finalement j'ai choisi : ce sera le chien...). Quelques sorties exceptionnelles sont autorisées. Mais un cahier des charges très strict doit être respecté :

1– Caractère hautement prioritaire de la soirée, c'est-à-dire en rapport avec une ou des personnes intimes. Définition de « intimes » : amis très très proches (limite fusionnels), et parents jusqu'au deuxième degré (inclus bien sûr, je ne suis pas un monstre quand même).

2– Pas de sexe (trop compliqué, pas hygiénique, et absolument pas le temps d'aller me faire épiler régulièrement).

3– Pas d'alcool (provoque chez moi des effets secondaires indésirables, totalement incompatibles avec l'activité professionnelle « prise de sang »)

4– Couvre-feu avant minuit (au risque de me transformer en grimlins à cause d'un manque de sommeil).

Concernant les repas, les courses, le linge et le ménage, je préciserais juste, que ces corvées n'ont aucune place dans mon monde, tout simplement parce que, pour la plupart d'entre elles, je profite des services de ma seconde maison, à savoir l'hôpital... quant au surplus, l'expression adéquate est : minimum syndical.

Allez Reiss, on se bouge !

Le samedi et le dimanche sont les seuls jours de la semaine où je ne vais pas à la faculté. J'en profite en général pour réviser mes cours. Mais ce samedi, j'ai promis au couple le plus torride de Londres (j'ai nommé les Johnson) de jouer la baby-sitter afin de leur permettre de passer une partie du week-end en amoureux. Et les Johnson sont, bien évidemment, en tête de ma liste d'amis hautement prioritaires. J'ai adoré la façon dont Anthony m'a présenté les choses :

— Rebecca, je suis complètement fou de mon fils, mais vraiment, j'ai absolument besoin d'une soirée pendant laquelle les seins de ma femme ne seront que pour moi, s'est-il esclaffé, à l'autre bout du téléphone.

Trois semaines maintenant que bébé Liam a daigné nous honorer de sa présence. SIX jours après le terme annoncé. Pauvre Héléna... une journée de plus, et je pense qu'elle allait le chercher elle-même son « petit sumo ». Trop marrant ce petit nom. Beaucoup plus que « Miss explosive » ou « Miss casse-couilles ». Du William Parker tout craché... Ce mec passe sa vie à raconter des conneries, et à affubler les autres de surnoms, tous plus pourris les uns que les

autres. C'est un chieur. Un connard. Narcissique. Arrogant. Prétentieux. Fatigant. Le pire nombriliste que la terre n'ait jamais porté. Qui pense que sa bite devrait être exposée à la Tour de Londres, au même titre que les bijoux de la Couronne. Apparemment, une belle petite gueule d'ange et un corps parfait suffisent à appâter les plus belles filles de Londres. Pourquoi revient-il sans arrêt à la charge avec moi ? Certes blonde, mais petite, avec des seins qui doivent à peine remplir ses mains. Je suis aux antipodes des girafes gonflées à l'hélium qui accompagnent ses nuits de débauche sexuelle. J'avais pourtant été très claire, il y a deux ans de cela, lorsque nous nous sommes rencontrés :

— Tu fais quoi là ? lui avais-je demandé, alors qu'il se tenait sur le seuil de la porte de mon appartement, prêt à entrer.

— Je pensais t'honorer de ma présence.

— M'honorer ? C'est une blague ? Tu crois vraiment que je suis désespérée, au point de finir mon samedi soir, avec un mec à moitié bourré qui prend sa queue pour la huitième merveille du monde ?

— Bourré ou pas, je baise comme un dieu. Laisse-moi entrer un instant, et je te montrerai à quel point je peux rivaliser avec la pyramide de Khéops, ou les jardins suspendus de Babylone.

— Bonne nuit Monsieur. Vous devez avoir une liste longue comme votre « merveille », de filles en chaleur qui attendent votre appel du samedi soir !

J'avais claqué la porte, sans attendre sa réponse. Mais il était resté un moment derrière celle-ci. Moi aussi... juste pour vérifier qu'il était bien parti...

— Tu vas la fermer sac à puces !

Mes hurlements n'ont aucun effet sur le cabot du troisième, qui continue ses aboiements de plus belle. Plus vite je sortirai de chez moi, et plus longue sera la vie de ce gueulard à quatre pattes. Après avoir rempli en vitesse mon sac de voyage de quelques rechanges et produits de toilette, pris une bonne douche froide « réveil midi », et enfilé mon vieux jean déchiré culte du week-end, accompagné d'un petit tee-shirt blanc, je m'empresse de quitter « mon havre de paix ». Pendant tout le trajet en métro, je décide de reposer mon cerveau un instant et de jouer à

Candy Crush sur mon téléphone. Pourquoi tout le monde me regarde bizarrement à chaque fois que je gagne ? Ils ne vont pas me prendre la tête parce que je communique mon enthousiasme ?!

Anthony m'accueille, comme d'habitude, avec un large sourire. Le sourire du mec heureux, bien dans ses baskets. Le sourire du mec qui est en train de se dire : « dans une heure à peine, je dis merde à tout, et j'investis une chambre d'hôtel dans laquelle je vais passer vingt-quatre heures à montrer à ma femme, comment mettre un terme à trois semaines de disette sexuelle ». Oui, c'est bien ça. C'est ce sourire. Je suis complètement morte de rire en entrant dans l'appartement. Et lui aussi.

— Tu veux boire ou manger quelque chose ? Héléna arrive, elle prend sa douche.

— Oui pour les deux.

— Sers-toi dans le frigo, tu connais la maison. Je vais voir Liam, me dit-il en s'éloignant dans le couloir.

Vous commencez à comprendre pourquoi ce couple fait partie de ma liste de personnes hautement prioritaires...

Dans mon frigo, j'ai une boîte de thon, ainsi que deux yaourts périmés, et un reste de morceau de cheddar, qui doit vraiment commencer à trouver le temps long...Mais chez les Johnson, comme d'habitude, lorsque j'ouvre les deux portes, une quantité astronomique de nourriture remplit chacun des étages.

— Vous nourrissez une équipe de rugby ? demandé-je à Héléna alors que je l'entends arriver derrière moi.

— C'est la gouvernante. Tu sais bien qu'elle a toujours peur qu'Anthony se laisse mourir de faim. Comme si c'était le genre, s'esclaffe-t-elle.

Oui c'est vrai... la gouvernante. Où avais-je la tête ? Je rigole intérieurement. Héléna est venue une ou deux fois chez moi l'année dernière. Je pense qu'elle ne s'attendait pas à dormir dans la case de l'Oncle Tom. Mais elle n'a rien dit. Sainte Héléna.

Je ne suis pas le moins du monde envieuse ou jalouse. Nos vies n'en sont tout

simplement pas au même stade. Je mets tout mon salaire de côté pour me construire un avenir radieux. Moi aussi, un jour, j'aurai ma gouvernante, et un super appartement avec trois frigos de bouffe, pleins à craquer. Le tout agrémenté d'un superbe Anglais qui me regardera à la manière dont Tony la regarde. Ou pas.

— Tu es mignonne habillée comme ça. Et les cheveux détachés te vont à ravir. Très sexy Mademoiselle Reiss, minaude-t-elle tout en rassemblant ses affaires, prête à partir.

— Merci, mais je n'ai rien fait de spécial, et ces fringues sont très certainement les plus pourries de ma garde-robe.

— C'est ça, la vraie beauté ma grande.

— On y va chérie ?! demande le mec le plus heureux de la terre, en s'avancant vers nous, un gros bébé joufflu dans les bras.

— Oui, je suis prête. Viens me faire un câlin mon bébé.

— Quand nous serons à l'hôtel mon amour, lui répond-il avec un regard espiègle.

— Très drôle Monsieur le comique.

— Je ne te le donne pas... tu ne vas plus vouloir le lâcher ni partir... Bon tiens, capitule-t-il devant l'air désespéré de sa femme.

— Il a quel âge sérieusement ? Vous le nourrissez aux stéroïdes ? demandé-je en dévisageant Liam...

— Il est un peu au-dessus des courbes, me dit-elle toute fière, en câlinant son petit sumo.

— Tu as fait des biberons ?

— Oui. Nous rentrons demain matin, donc tu dois en avoir largement assez.

— Super.

Déformation professionnelle oblige, je rajoute en regardant ses énormes seins :

— Et toi, tu vas faire comment ?

Anthony nous interrompt :

— Ne t'inquiète pas, je vais gérer ce problème, dit-il avec son sourire en coin si sexy. Allez, on y va !

Ni une ni deux, il s'empare de Liam pour me le coller dans les bras, saisit la main d'Hélène, attrape la valise, et ils sortent en rigolant comme des adolescents amoureux.

— Et bien mon grand, dis-je à Liam en le soulevant face à moi. Heureusement que tu ne comprends rien aux cochonneries que débite ton papa. Nous allons nous amuser comme des fous tous les deux. Et puis, ta grande sœur va nous rejoindre bientôt ! On va faire la fête !

Il faudrait se filmer parfois lorsque l'on parle, ou que l'on joue avec un bébé... Il est trop mignon ce gamin. Des grands yeux noisette et une touffe de cheveux bruns super disciplinée. La magie de la génétique...

À peine une heure après le départ des parents, la grande sœur fait son apparition, alors que je suis allongée sur le canapé du salon avec le bébé :

— Salut vous deux ! Bonjour mon Liam chéri, dit-elle en se jetant littéralement sur lui.

Je pense que je ne vais pas beaucoup l'avoir dans les bras ce soir...

Toute cette situation est tellement sirupeuse et dégoulinante de bonheur...

Nous passons le début de la soirée à parler et babiller avec junior. Taylor a mis de la musique et me raconte toutes les histoires d'amour et les ruptures de ses copines. Elle a un certain talent pour en rajouter trois tonnes et me faire mourir de rire. On se demande de qui elle tient ça ? Non, on ne se le demande pas...

— Tiens, on va faire des selfies de nous trois ! Viens ! me crie-t-elle.

— Si tu veux. Bonne idée.

Nous nous asseyons sur le canapé et mettons Liam entre nous deux. Et c'est parti. Elle mitraille notre trio avec son iPhone dernier cri. Puis, nous regardons les clichés. Il y a des photos qui sont vraiment très drôles. Et d'autres qui sont tout simplement très belles.

— Envoyons-les à David ! Il va adorer, me dit-elle tout sourire. Et à William. Il va me répondre qu'il n'en a rien à foutre, mais je sais que ce n'est pas vrai.

— Tu crois ? Je ne pense pas qu'ils vont y prêter attention. Nous sommes samedi soir, lui dis-je un peu bêcheuse en me dirigeant vers le frigo pour sortir un

biberon de lait.

— Je suis persuadée du contraire. David répond tout le temps à mes messages. Même les samedis soir.

— Comme tu veux. Allez Liam, à table !

— Photos envoyées ! Bon, pendant que tu lui donnes le biberon, je vais prendre une douche et me mettre en pyjama. Et après, on mange et on se fait un film. À tout de suite !

La grande sœur joue avec le feu... et le petit frère a une descente incroyable.

— Pas étonnant que ton papa veuille se retrouver seul avec ta maman. Tu dois être constamment accroché à ses seins avec ce que tu manges mon petit gars.

Je passe le quart d'heure qui suit à me ridiculiser sur le canapé.

— Allez, donne-le-moi, pendant que tu vas te mettre à l'aise à ton tour, me dit Taylor, tout juste sortie de la douche.

— C'est ça, ton pyjama ?

Elle porte un minuscule short de sport et un débardeur noir qui ne laisse aucune place à l'imagination.

— Oui pourquoi ? me demande-t-elle très étonnée de ma réaction. Je vais avoir dix-sept ans dans quelques mois, tu sais. Les pilous-pilous Mickey, c'est terminé.

Toc, toc, toc !

— Tu as invité quelqu'un ? lui demandé-je en oubliant le sujet pyjama.

— Non. Et toi ?

— Non.

Elle se dirige dans l'entrée, regarde par le judas, et après avoir poussé un hurlement de joie, ouvre la porte en grand.

— C'est bien à cette adresse, les nounous les plus canon de Londres ?

Je reconnâitrais entre mille, cette voix de petit con prétentieux.

William entre, suivi de David, lequel se retrouve tout de suite pris dans les filets de la princesse en pyjama sexy. Monsieur Parker se dirige nonchalamment vers le séjour, un sachet de nourriture chinoise sous chaque bras, pendant que les deux autres font... je ne sais pas ce qu'ils font dans l'entrée... et je ne veux même

pas le savoir. Je me fais juste la réflexion que « le pyjama » ne va pas aider David à garder la tête froide. Ou toute autre partie de son corps d'ailleurs...

— Il ne dort pas encore ? Ce n'est pas l'heure pour les gamins de son âge d'aller au lit ? me demande William en me fixant de ses yeux vert intense et pétillants.

— Ce n'est pas un bébé en plastique, gros malin. Va te coucher, toi, par contre. Ça nous fera des vacances.

— Ravie de te voir aussi, Miss explosive.

Son sourire est franc et illuminé. Son regard me transperce. Je détourne instinctivement le mien vers Liam, qui commence à s'endormir dans mes bras.

— Arrête avec ce surnom débile.

— Il te va si bien... et c'est toi, je te signale, qui as commencé en m'appelant « gros malin ». C'est vrai que je suis super malin... mais je ne suis pas gros, dit-il tout en déposant les sacs sur l'îlot de la cuisine. J'ai pris chinois, ça te va ? Par contre, je n'ai pas de recharge, donc essaie d'éviter les projectiles, continue-t-il tout sourire en revenant s'asseoir à côté de moi.

— Et bien, essaie de te retenir de dire des bêtises pendant que je mange et tout se passera très bien.

— Nous allons essayer, me répond-il d'un ton pédant, tout en attrapant un magazine posé sur la table basse.

— Tu emploies le « pluriel de majesté » maintenant ? Fais attention, ton ego ne va plus passer par la porte.

— Tu as raison. Sans compter qu'avec mon corps d'athlète, la chose n'est déjà pas aisée.

J'explose de rire. Et lui aussi. J'essaie de me retenir, mais vraiment, tout ce qui sort de sa bouche est tellement con, que c'en est comique.

— Tu m'épuises. Vraiment, lui dis-je soudain en reprenant mon sérieux.

— Attends d'être dans mon lit, et là, tu verras ce que c'est que d'être vraiment épuisée par William Parker.

Je lève les yeux au ciel. Puis, soudain, j'ai une idée :

— Tiens, prends le bébé pendant que je vais préparer ses affaires pour le changer.

— Hors de question. Mets-le dans son lit.

Mais j'ai déjà posé Liam dans ses bras avant qu'il ne finisse sa phrase.

— Reprends-Ce-Mouflet-Tout de suite, me dit-il de son ton dangereux en détachant chaque syllabe.

— Respire, je n'en ai que pour quelques minutes. À tout de suite.

Je file à toute vitesse direction la chambre du petit.

Je suis très contente de moi. Même si je sais que je vais le payer très cher. C'est marrant comme ils sont beaux tous les deux. Le blond et le brun. Le bébé dans son pyjama tout blanc, et le tonton, tout de noir vêtu. En plus, même si Liam est gigantesque pour son âge, il paraît minuscule, posé sur ce bras long et puissant. Une fois arrivée dans la chambre, je sors une couche, ainsi que les produits sur le plan à langer. Bébé Liam passe ses nuits entourées de petits moutons blancs dessinés sur des murs bleu clair. Avec son sublime parquet ancien très foncé, et un grand tapis épais blanc, cette chambre devrait figurer en couverture d'un magazine de décoration. Héléna a tout choisi elle-même, bien sûr. Elle me demande en général mon avis pour beaucoup de choses, mais sans surprise, cette fois-ci, je n'ai pas été consultée.

Lorsque je suis de retour dans le séjour, j'aperçois David et Taylor dans la cuisine en train de chahuter... et William toujours sur le canapé, le regard fixé sur Liam. Je n'avais jamais vu ce regard. J'aime ce regard. Depuis que je connais ce mec, et malgré tous mes efforts pour le détester, je sens quelque chose en lui qui m'attire comme un aimant. Il a pourtant un caractère de merde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais parfois, pendant une fraction de seconde, j'entrevois la faille. La brèche. Et je n'ai plus qu'une seule envie : m'y engouffrer. Elle est là. En lui. Je la vois. Je la sens. Dès qu'il s'aperçoit que je veux entrer, il s'empresse de verrouiller à double tour et redouble ses efforts pour construire des remparts de plus en plus hauts. J'ai parfois l'impression qu'il fait pareil. Il lit en moi comme dans un livre ouvert. Il me met à nu. Cherche à me pousser à bout. Me

faire sortir du carcan dans lequel je me suis volontairement enfermée. Mais il n'a pas encore compris : je ne suis pas une fille pour lui. Je ne veux aucune relation pour l'instant et peut-être même jamais plus. Qu'il s'agisse d'une aventure d'un soir, ou d'une histoire plus longue (ce dont, cela dit en passant, il n'est absolument pas capable). En résumé, nous voulons chacun obtenir de l'autre, des choses que nous ne pouvons mutuellement pas nous donner. Voilà à mon avis, en quoi réside notre gros problème de communication.

J'aimerais bien avoir avec lui des discussions calmes et normales. Sans disputes. Nous ne sommes apparemment pas capables d'être de simples amis. L'expression adéquate pour nous est « tout ou rien ». Et comme ce ne sera jamais « tout », il ne reste plus que le « rien ». Équation impossible à résoudre. Problème cornélien. Deux ans que ça dure...

Souvent, je fais des tentatives, et je sors le drapeau blanc, comme maintenant :

— Tu peux emmener Liam dans la chambre pour le changer ? demandé-je gentiment.

— Tiens prends-le, dit-il en relevant brusquement la tête.

— Non viens. Je t'attends dans sa chambre.

Je l'entends grommeler alors qu'il se lève du canapé. Lorsqu'il arrive dans la pièce, il pose Liam délicatement sur le plan à langer et contre toute attente, reste pour me regarder œuvrer. En silence.

— Mince, j'ai oublié le pyjama. Viens à ma place le temps que j'en prenne un, lui dis-je calmement. Mets-lui sa couche, si tu veux, pendant ce temps.

— Non. Dépêche-toi, j'ai un mauvais pressentiment.

— J'arrive, attends.

— Bordel de merde ! crie-t-il tout à coup.

J'explose de rire.

— Et un super jet, un !

Sa superbe chemise noire est complètement trempée. Je retourne m'occuper de Liam en essayant de contenir mon fou rire et ajoute :

— Tu comptais sortir après ? Les filles vont adorer. Tu devrais rester comme

ça, il paraît que le genre papa poule sexy, ça marche du tonnerre en boîte de nuit.

— Très drôle. Tu l'as fait exprès.

— Tu rigoles j'espère.

Et c'est reparti...

Il me regarde avec un air mauvais et sort de la chambre en grommelant... encore.

— Et bien mon petit bébé, tonton William est très fâché, je chuchote tout près de son oreille en finissant de l'habiller. Et je rajoute tout en le posant dans son petit lit : bien joué mon grand !

J'entends l'eau de la douche couler lorsque j'emprunte le couloir pour rejoindre la cuisine.

— On a commencé, me dit David la bouche pleine. William prend une douche ?

— Il y a eu un petit incident technique avec le bébé, dis-je tout en m'installant en face d'eux sur l'immense îlot central.

— Génial, rajoute Taylor. On va pouvoir rigoler un peu, dit-elle tout en regardant David avec un sourire machiavélique.

— Tu es suicidaire princesse, lui répond-il très tendrement.

— Il doit être très énervé. Je suppose qu'en plus, il préférerait être ailleurs, dis-je tout bas.

— Détrompe-toi, s'empresse de me contredire David. C'est lui qui m'a proposé de venir lorsqu'il a reçu les photos. Nous avons juste fini de manger... et je peux t'assurer que nous étions en très charmante compagnie.

La Princesse semble avoir un nem coincé dans la gorge, qui obstrue ses voies respiratoires...

Quant à moi, je suis très surprise par cette révélation. Ce mec est une énigme à lui tout seul. Tiens, l'énigme arrive d'ailleurs. Il a piqué un tee-shirt blanc à « son vieil associé ». Le blanc, je trouve que ça fait ressortir son teint hâlé et le vert de ses yeux, et puis ça met bien en valeur les muscles de son torse. Ça me fait également dire des trucs mièvres débiles...

Il s'assoit à côté de moi et commence à se servir à manger. Ses cheveux longs

sur le devant ont les pointes un peu mouillées et collent à son visage. Il n'est pas blond en fait. Châtain clair plutôt. Avec des mèches plus foncées à certains endroits. Je me fais la réflexion seulement aujourd'hui.

— Alors, vous avez choisi un film pour la fin de soirée ? demande-t-il en commençant à manger.

Il veut rester. On nage en plein délire...

Tout compte fait, Taylor décide de ne pas revenir sur l'épisode « pipi », et la fin du repas se passe... dans le calme et la bonne humeur. Aucun projectile de bouffe chinoise, aucun mot plus haut que l'autre. Ça me manquerait presque en fait...

Le choix du film se porte sur Fast and Furious 1. William installe le home cinéma pendant que je vais jeter un œil dans la chambre de Liam. Il dort paisiblement. À un mois, il fait déjà presque ses nuits. Tony m'a dit tout à l'heure :

— Normalement, il fait 21 heures – 6 heures du matin. 7 heures, si tu as de la chance. C'est très rare quand il pleure la nuit.

Et quand je lui ai dit qu'à son âge, les autres se réveillaient minimum quatre fois, il m'a répondu avec un grand sourire :

— Oui, mais ça, c'est normal : c'est mon fils, il est exceptionnel.

Je ne suis pas du genre guimauve, mais pitié, que quelqu'un clone ce mec !

Lorsque je rejoins le salon, toutes les lumières sont éteintes, mise à part une toute petite veilleuse branchée sur le mur du fond. David s'est allongé dans le coin du canapé et regarde Taylor qui arrive avec des tasses de thé fumantes, qu'elle dépose sur la table basse. Tout naturellement et sans un mot, la belle princesse s'approche de « son oncle » qui, tout naturellement aussi, se redresse pour la laisser se glisser derrière son dos et lui servir ainsi d'oreiller. Étant donné la silhouette avantageuse de Taylor, je dirais : un oreiller bien moelleux qu'il va certainement beaucoup apprécier. Son soupir de satisfaction alors qu'il repose sa tête le confirme. David est vraiment méconnaissable ce soir...

Quant à son associé, il est à genoux, en face de l'écran géant, et effectue les

derniers réglages directement sur le home cinéma. Je m'assois sur le côté du canapé non occupé, et me love entre deux gros coussins. L'ambiance est très bizarre. Feutrée. Électrique. Personne ne parle. Que des petits bruits de frottement, de respirations un peu bruyantes, les boutons que tripote William...

Je réalise soudain que c'est la première fois que lui et moi, passons une soirée ensemble, dans l'intimité. Il va tenter quelque chose cet enfoiré. Je le sens. Pourquoi resterait-il là un samedi soir sinon ? Je me suis fixée des règles strictes, auxquelles je me dois d'obéir. Sauf que ce soir, William Parker m'a tendu un piège...

Dans cette atmosphère si particulière, vais-je avoir la force de résister ?

Bien sûr que oui. Cela fait huit ans que je résiste à toute forme de rapprochement physique avec les mecs. Quand je pense qu'il croit que je m'envoie en l'air avec la moitié des médecins de l'hôpital...

Après avoir terminé les réglages et mis en route le film, il éteint la petite lumière et se dirige vers le canapé. Tout va très vite. Il vire les coussins et se faufile derrière moi à la vitesse de l'éclair. Je me retrouve coincée entre ses cuisses et contre... contre. Merde. Ça fait tellement longtemps que je ne sais même plus comment ça s'appelle...

— William, tu fais quoi ? demandé-je à cran. Il y a de la place à côté.

— Tu m'as obligé à m'occuper du bébé sans me demander mon avis et je me suis fait pisser dessus par ta faute. À mon tour de ne pas te demander ton avis. Tu vas laisser ton beau petit cul entre mes cuisses, sinon je te jure que je te fais la peau à ma manière.

Je peux vous certifier qu'entendre de tels mots sortir de la bouche de William Parker, vous dissuade totalement de tenter quoi que ce soit.

— Oh, vous deux, vous n'allez pas commencer. On n'entend rien du tout, dit David en rigolant à moitié.

— Tiens-toi tranquille. Je vais être sage, me chuchote-t-il au creux de mon oreille.

— Tu as intérêt, sinon je t'émascule.

Aucune réponse. Il en profite pour me forcer à me reposer en partie contre son torse, et en partie contre l'accoudoir du canapé. Le premier quart d'heure se passe sans encombre. Je suis tellement verrouillée de partout que j'arrive à l'occulter complètement. Seule son odeur me déstabilise. Citronnée. Acidulée. Je la connais, bien sûr, mais je n'ai pas l'habitude de la subir d'aussi près. Puis, tout se complique. Mon corps est une brindille. Le sien est un rocher. Mon corps est un glacier. Le sien est un brasier. Je le sens s'agiter. Se tortiller. Tirer sur son jean. Je l'entends respirer de plus en plus fort. Gémir. J'ai de plus en plus de mal à avaler ma salive. Ma gorge est tellement sèche qu'elle me brûle. Tout bascule au moment où l'une de ses mains vient caresser mon ventre. Mince, c'est tellement bon. Chaud, doux, tendre. J'avais complètement oublié. Il vient, sans le savoir, de dégoupiller une grenade. Pourquoi je le laisse faire, ce que je n'autorise à aucun autre ?

— J'adore ton corps, murmure-t-il en enfouissant sa bouche dans mes cheveux et mon cou. Et ton parfum vanille, rajoute-t-il en commençant à poser ses lèvres sur ma peau.

— Arrête tout de suite. William, arrête, tu entends ?

— Non. Tu en as envie autant que moi. Juste ça pour ce soir. Capitule bordel. J'en peux vraiment plus. Je vais devenir cinglé.

— Tu l'es déjà ! Tu me fais vraiment chier ! crié-je en me dégageant subitement de son étreinte et en me relevant. Bonne nuit tout le monde.

Une fois enfermée à double tour dans la chambre d'amis, je fais quelque chose qui ne s'explique pas. Je saute sur le lit. Je rebondis comme un ressort. Tellement fort et tellement haut que je vais finir par défoncer le matelas et me cogner au plafond. La performance dure au moins cinq minutes. Puis je m'assois et j'essaie de reprendre mon souffle. Ma main se pose instinctivement sur mon ventre, mais ne remplace pas la sienne. Les oreillers confortables du lit m'accueillent, mais ne rivalisent pas avec son corps irradiant de chaleur et ultra-protecteur. Peu importe. J'ai résisté. Le mec ne sait vraiment pas à qui il a à faire. Je suis du genre, blindée. Faite en béton armé. Ultra-verrouillée. Ce petit merdeux croit

certainement qu'il va finir par réussir à m'épingler sur son tableau de chasse.
C'est mal me connaître. Vraiment.

Chapitre 3

Si elle était une boisson : le whisky

Fruitée, intense, addictive.

WILLIAM

Le lundi soir, c'est boxe. Ainsi que le mardi soir, le mercredi soir, le jeudi soir... bref, vous avez compris. J'aurais déjà fait quelques centaines de morts à mon boulot et dans Londres, si je ne pratiquais pas ce sport quotidiennement. Et il y aurait aussi une petite blondinette, qui serait six pieds sous terre.

Je vais défoncer le sac. Une heure maintenant que je tape dedans comme un gros malade. Elle me fait vraiment chier cette nana. Non mais, pour qui elle se prend, sérieusement? Madame ne baise qu'avec des blouses blanches apparemment. Je suis commissaire-priseur quand même! Pourquoi je fais une fixation? Peut-être tout simplement parce qu'elle me résiste. Aucune fille ne m'a jamais dit non. Aucune! Je ne lui demande pas le mariage en plus. Juste une nuit. Une seule putain de nuit. Mais elle ne veut ni de l'un ni de l'autre.

Ce qu'elle peut m'énerver. Samedi soir chez Tony, l'espace d'une seconde, j'ai cru qu'elle allait lâcher prise. Je n'insisterais pas si je voyais qu'elle n'en avait pas envie. Mais elle en crève aussi. Je le sais. Son regard la trahit. Et le mouvement de son bassin quand je me suis collé contre ses fesses... Ce jean déchiré à divers endroits stratégiques de son corps était une tuerie. Tout comme ses beaux petits seins qui pointaient à travers son haut blanc bien moulant. Et sa bouche. Putain cette bouche. Si je frottais une lampe magique et que le génie me donnait trois vœux :

- 1 — Sucer sa bouche.
- 2 — Sucer ses seins.
- 3 — Lui mettre une bonne fessée.

Et pas forcément dans cet ordre-là... La douche froide va s'imposer.

— Hé Parker ! Tu couches là ?! Arrête, et va te reposer. Je pense que tu en as assez pour ce soir mon grand.

S'il y a bien une personne sur cette terre dont je ne discute aucun ordre, c'est le coach Markinson. J'ai pourtant essayé une fois, au tout début... je n'ai jamais retenté l'expérience. Aucun mec normalement constitué sur cette terre, et qui tient un minimum à sa vie, n'a envie de se frotter à un ancien boxeur professionnel multimédaillé, doublé d'un tempérament « un peu vif ». On raconte que l'année dernière, deux voleurs très chanceux ont eu la très mauvaise idée de s'introduire chez lui. Markinson les a massacrés. Il leur a pétié la mâchoire, ainsi que les deux bras, et les mecs ont fait un séjour à l'hôpital pendant deux mois. Apparemment, pas de problème de cambriolage recensé dans son quartier depuis...

J'habite désormais, à seulement deux cents mètres de la salle d'entraînement. Ce détail a été un élément décisif pour le choix de ce nouvel appartement. Ça, et très certainement aussi, le fait qu'il soit au dernier étage, avec une vue imprenable sur la Tamise, que son ancien propriétaire ait été un chef cuisinier, et qu'il fasse baisser à lui seul, le seuil de densité de population de Londres : un habitant seulement sur trois cents mètres carrés, c'est quand même scandaleusement indécent. Exactement ce qu'il me fallait. Lorsque j'en aurai terminé avec le rangement et la décoration, ce loft sera sensationnel. Mais pour l'instant, je suis obligé de slalomer entre les cartons entassés dans l'entrée pour accéder à l'espace cuisine. Tout de suite maintenant, j'ai besoin de faire un truc qui m'aiderait à me détendre. L'activité qui est censée me détendre le plus, on la connaît. Sauf, que depuis plusieurs semaines, ces moments bénis vivent au cauchemar. Imaginez-vous en train de baiser quelqu'un, et de voir une autre

personne à la place. Le retour de manivelle ne se produit pas pendant l'acte en lui-même. Non. L'atterrissage a lieu juste à la fin, quand vous criez son nom à la place de la personne concernée. Les réactions sont multiples, mais globalement, l'ambiance de la soirée est plombée. Et encore, ça, c'est lorsque j'arrive à fonctionner comme d'habitude. Le week-end dernier, pour la première fois depuis très longtemps, j'ai planté David pour aller me coucher tout seul. À vingt-trois heures ! Un samedi soir ! Je ne vais pas m'en remettre...

Je relève tout à coup la tête et mon regard se pose sur mon livre de cuisine resté ouvert sur l'îlot. En un rien de temps, je me retrouve à moitié nu en train de confectionner un gâteau au chocolat décontractant. Je fais un bordel pas croyable. Les voisins du dessous vont me maudire. Mais l'effet escompté se produit. Il est à peu près une heure du matin lorsque je m'endors sur le canapé, après en avoir ingurgité pratiquement la moitié.

— *Tu peux me faire un « Willgâteau » ?*

— *Pas maintenant Rembrandt. J'ai mes devoirs à terminer.*

— *Regarde, je viens de finir ma peinture.*

— *Jared fiche-moi la paix, je n'ai pas le temps, là !*

— *Non, mais regarde juste. Ça ne te prendra pas longtemps.*

— *Tu m'énerves...*

— *Allez, s'il te plaît.*

— *Bon, montre-moi, et après tu sors.*

— *Promis. Tiens, regarde.*

— *Tu rigoles, ce n'est pas toi qui as fait ça.*

— *Si. Je viens juste de terminer et je voulais que tu sois le premier à la voir.*

Tu aimes ?

— *C'est... Jared, c'est vraiment magnifique.*

— *Tu mens.*

— *Quoi ? Non, bien sûr que non. C'est très beau, et tu as beaucoup de talent.*

— *Tu mens ! Tu mens toujours ! Tu m'avais dit qu'on irait à Hampstead Heath ! Tu m'avais promis qu'on irait au Louvre !*

— *Jared...*

— *Tu m'avais promis qu'on ferait toutes les plus grandes galeries de New York ! Tu as menti, menti ! Je suis tout seul maintenant !*

— *Jared c'était un accident, je suis désolé. Je m'en veux tellement, tu sais.*

— *C'est faux. Tu es bien content que je sois parti !*

— *Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Jared arrête.*

— *Je te déteste ! Je te déteste !*

— Pardonne-moi ! hurlé-je en me redressant sur le canapé complètement hébété et trempé de sueur.

C'est la troisième fois cette semaine. Je ne les contrôle plus depuis quelque temps. Les cauchemars reviennent me hanter comme au début, mais la différence, c'est qu'ils me laminent deux fois plus, m'épuisent et me détruisent à petit feu. Pourquoi me rattrapent-ils maintenant ? Plus de dix ans après m'en être débarrassé ? Tout part en vrille en ce moment. Je pars en vrille...

Huit heures : c'est l'heure à laquelle je suis censé arriver au bureau.

Huit heures trente : c'est l'heure à laquelle j'arrive habituellement au bureau.

Dix heures : c'est l'heure à laquelle j'arrive au bureau ce matin.

J'ai passé une nuit de merde. Juste après le cauchemar, je me suis tourné et retourné dans mon lit une centaine de fois, en réfléchissant à tous mes brusques changements de comportement de ces derniers jours. Je me suis posé des tonnes de questions : pourquoi cette petite chieuse me rejette-t-elle constamment ? Pourquoi ai-je de plus en plus de mal à encaisser ça ? Pourquoi je deviens cinglé et je la vois partout ? Et la question la plus importante : pourquoi je me pose toutes ces questions ? Depuis toujours, c'est le sexe, juste pour le sexe. Je traque, je baise, je jette. Se rend-elle compte du bordel pas possible qu'elle fout dans ma tête ?

J'ai ensuite essayé la méthode de la pensée positive. Et qui dit pensée positive, dit bonheur, qui dit bonheur, dit sexe, qui dit sexe... dit belle bouche pulpeuse de ma belle petite blonde. Mauvaise idée. J'ai passé le reste de la nuit à visualiser un nombre incalculable de positions salaces, mettant en scène cette superbe

bouche sur divers endroits de mon corps, et sur un en particulier, bien évidemment. Résultat : une érection douloureuse persistante qui m'a poussé, encore une fois, à me poser une question existentielle : est-ce que la tendinite de la bite est recensée dans la liste des maladies masculines courantes ?

Tandis que j'emprunte le couloir menant à mon bureau, le vieux Tony m'interpelle de la salle de repos :

— BonSOIR associé !

— Très drôle. Je suis mort de rire, bougonné-je, tout en venant à sa rencontre.

— Tu n'as pas un inventaire ce matin ?

— Si. Dans une demi-heure. L'endroit est à dix minutes d'ici. Juste le temps de boire mon café.

Il sourit et continue de siroter le sien, tranquillement assis sur sa chaise.

— Qu'est-ce qu'il se passe en ce moment Will ? demande-t-il tout à coup très sérieusement.

— De quoi tu parles ?

— Tu es bizarre.

J'arque un de mes sourcils tout en le fixant.

— Je veux dire... plus que d'habitude, rajoute-t-il. Depuis quelque temps, mais surtout depuis la naissance de Liam.

Je ne répons rien. Mon regard est planté dans ma tasse de café.

— C'était bien au fait, samedi soir, à l'appartement tous les quatre ? me demande-t-il d'un air faussement détaché.

Super, il est en mode concierge ce matin.

— Non. David a voulu absolument passer, donc je l'ai accompagné. Mais on s'est fait chier.

— Tiens, c'est marrant ça.

— Qu'est-ce qui est marrant ?

— David m'a dit que c'est toi qui as voulu absolument venir à la maison, et que vous aviez passé une super soirée avec les filles.

Il jubile. Je ne sais pas où il veut en venir cet enfoiré, mais ce regard pétillant

ne me dit rien qui vaille. Je ne réponds pas.

— Il m'a aussi raconté la manière dont la soirée s'est terminée, rajoute-t-il en avalant une gorgée de café.

Café que je lui conseille silencieusement de terminer le plus rapidement possible, d'ailleurs...

— En quoi est-ce censé t'intéresser ou même te regarder ? Fais très attention à ce que tu vas me répondre, mon vieux.

Ça y est, la moutarde me monte au nez.

— En cet instant précis, je me souviens de ce que tu m'as dit, assis à cette table, à peu près à la même heure, il y a deux ans. Je savais qu'un jour où l'autre, je pourrais te rendre la pareille.

— C'est normal, à ton âge on commence à radoter et à vivre dans le passé. Bon, accouche, j'ai un métier.

— Tu veux que je te dise, me chuchote-t-il tout bas en même temps qu'il se lève.

Et avec son plus beau sourire, il rajoute à voix haute, en joignant le geste à la parole :

— Elle te tient par les couilles !

Il sort de la salle dans un fou rire tonitruant. Super... Laissons-le savourer son moment de gloire. Bravo Tony. Je me souviens effectivement lui avoir dit ces mots. Mais je ne comprends pas pourquoi il me les ressort maintenant. À l'époque, il cherchait un plan pour convaincre Héléna d'être avec lui. Il ne pensait qu'à cela nuit et jour. Ne dormait plus, se shootait au café et ressemblait à un zombie. Absolument rien à voir avec moi...

— Patron, on y va ?

— J'arrive. Tu as pris le dossier ?

— Oui j'ai tout.

— L'appareil photo ?

Il me montre le sac.

— L'adresse ?

— Dans ma tête.

— Parfait. Allez en route.

Un bon chef d'entreprise sait bien s'entourer. Et nous sommes d'excellents chefs d'entreprise. Nos assistants ont été méticuleusement choisis. Le mien se prénomme Josh, et pourrait organiser, à lui seul, trois mariages avec une centaine de convives, le même jour, à la même heure, dans trois pays différents. Celui de Tony se prend pour une putain de sténodactylo, avec une vitesse de frappe de cent vingt mots minute. David a insisté pour avoir Franck. Ce mec passe sa vie le nez dans les bouquins d'art, les revues juridiques et le cul sur sa chaise de bureau. Tiercé gagnant.

L'inventaire a lieu dans l'une des multiples et luxueuses demeures victoriennes du quartier de Mayfair. Le propriétaire décédé, était un collectionneur d'armes anciennes. Ce qui explique ma présence ici aujourd'hui. Ces petits joujoux n'ont aucun secret pour moi.

Un homme assez imposant, d'une quarantaine d'années, sourire bienveillant, nous accueille sur le perron. Je procède aux présentations d'usage, comme à mon habitude :

— Bonjour. Maître William Parker, dis-je en lui tendant la main. Mon assistant : Josh Macmara, je rajoute en me tournant vers ce dernier.

Josh salue notre hôte brièvement. Il est déjà branché en mode « assistant de l'année », a ouvert sa sacoche, et commence à en sortir les feuillets sur lesquels il va inscrire la prisée.

— Enchanté Maître Parker. Je suis Georges Wilson, l'un des cinq fils du propriétaire de cette maison. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Ah. C'est bon ou mauvais signe ? demandé-je en rigolant.

— Je vous ai demandé de venir expertiser la collection d'armes chéries de mon défunt père. Quand on connaît l'importance qu'elles avaient à ses yeux, je pense que c'est plutôt bon signe, me répond-il avec une pointe de tristesse et une grosse dose de sincérité.

— Bien, je réponds en posant ma main sur son épaule. Nous vous suivons.

Pièce par pièce, nous passons au crible chaque meuble, tableau, vase, vaisselle. Pour les toiles et les bijoux, je prends des photos afin de demander l'avis de Tony. Et je fais de même avec les voitures de collection entreposées dans le garage. Il y en a trois. J'ai mon idée pour chacune d'entre elles, mais le connaisseur c'est David. Josh me suit à la trace et note méticuleusement toutes mes descriptions et leurs évaluations. Au bout de deux heures, j'en ai enfin terminé avec le premier et le second étage. Ce n'est pas que ce soit ennuyeux : cette baraque est magnifique et chaque objet est unique, possède une histoire. Mais je n'ai qu'une seule idée en tête : la salle d'armes. Alors que nous sortons de la dernière chambre, Monsieur Wilson me regarde avec un petit sourire et nous fait signe de le suivre dans l'escalier.

— Mon père n'autorisait à personne l'accès à cet étage. Durant toute sa vie dans cette maison, la clé demeurait dans un endroit secret. Il m'en a seulement révélé la cachette sur son lit de mort.

Après un raclement de gorge, le fils fait tourner la clé dans la serrure.

La pièce est nimbée d'une lumière éclatante qui fait briller les dorures et les ornements des armes accrochées aux murs. La collection est impressionnante. Revolvers, carabines, fusils, épées, dagues, sabres. Jamais vu un truc pareil. Le mec a sans aucun doute passé sa vie ici. Des vitrines d'exposition en bois et verre de toutes les tailles forment un quadrillage régulier.

— Impressionnant, lâché-je en arpentant les diverses allées. Je pense qu'il va me falloir à peu près un siècle pour évaluer tous ces trésors... Qu'en penses -tu Josh ? ... Josh ?

J'ai perdu Josh. Il est déjà être en train de compter, classer, établir le planning de ce travail titanesque. Mon regard est soudain attiré par un magnifique sabre sur le mur du fond. Délicatement, je le décroche et commence à le sortir de son fourreau. La poignée est singulière avec sa lanière de cuir, et la lame qui se découvre sous mes yeux étincelle de mille feux, m'éblouissant presque. Tellement fine, tellement travaillée, tellement unique. Aucune inscription. Aucune date. Un fabuleux travail de recherche m'attend.

— Quelle époque à votre avis ? me demande le fils.

— Empire, je pense. J'en suis presque sûr. Le petit lien en cuir sur la poignée sera déterminant. C'est une pièce magnifique.

Josh est venu nous rejoindre. J'agite le sabre devant lui, au ralenti, tel un samouraï.

— Vous me faites peur, patron.

— Détends-toi, lui dis-je en souriant, en avançant vers lui pendant qu'il recule. Relax.

— Cela vous va à ravir Maître, me dit le client en rigolant.

Je continue à avancer avec un sourire sadique planté sur les lèvres. Et tout à coup...

Comment tout peut basculer en si peu de temps ?

— Putain de... ! Merde ! Mais c'était quoi ça ?!

Je gueule comme un putois, à quatre pattes sur le plancher, le sabre encore dans ma main.

— Le chat. On le cherche depuis ce matin. Il était caché derrière cette armoire, dit-il gêné, en désignant le meuble dans le coin de la pièce. Il a dû entrer ce matin quand je suis venu ouvrir les volets.

— Merde, Josh ! crié-je horrifié en voyant mon assistant à genoux, la main sur son front, dégoulinant de sang.

Je me précipite vers lui.

— Je vais chercher une serviette ! lance Wilson déjà dans les escaliers.

— Laisse-moi voir, dis-je en retirant doucement ses mains de la blessure. Putain, je ne t'ai pas loupé, grommelé-je.

— Tenez, me dit Wilson en me tendant la serviette, au bord du malaise.

— Merci. Je vais l'emmener aux urgences. Il a une belle entaille à l'arcade sourcilière. Pouvez-vous m'aider à mettre les affaires dans ma voiture ? Je vous recontacterai pour la suite.

— Oui bien sûr. Je suis vraiment désolé.

— Ce n'est pas de votre faute. Je n'aurais jamais dû faire le pitre avec une

arme de ce genre. Tu peux te lever Josh ?

— Oui patron.

— Serre fort sur les serviettes. Je vais te guider.

Une fois monté dans la voiture, je n'ai pas besoin de demander au GPS le nom et l'adresse de l'hôpital le plus proche. Je le connais très bien. Mon bolide fonce à travers la ville.

— Je vais tacher les sièges de votre jaguar...

— Franchement, c'est actuellement le cadet de mes soucis Josh.

— Mais votre voiture... je sais à quel point vous...

— J'ai failli t'embrocher avec un sabre bordel ! Tu te vides de ton sang ! Alors vraiment, ma bagnole, je m'en contrefous comme de ma première chemise !

Arrivés devant l'entrée des urgences, je ne prends même pas la peine de trouver une place de parking. Une fois la Jaguar arrêtée juste devant les portes, je sors et cours pour l'aider à descendre.

La serviette blanche est pratiquement toute rouge. Quel con, putain. Quel con je suis...

Il y a bien sûr un monde pas possible dans le hall. J'agrippe mon blessé et fonce d'un pas décidé vers le comptoir d'admission.

— Il a besoin d'un médecin tout de suite s'il vous plaît !

— Monsieur, il y a énormément de monde, vous voyez. Attendez votre tour.

— Non, mais vous vous foutez de moi ?! Il se vide de son sang ! Prenez-le en charge tout de suite putain, ou je fais un carnage !

— Calmez-vous enfin, vous...

— William ?

— Becca...

— Suis-moi avec ton blessé, me chuchote-t-elle en ouvrant une porte juste à côté de nous.

Nous empruntons un couloir, puis un autre et arrivons dans une petite salle de soins.

— Aide-le à s'allonger. Et raconte-moi ce qui s'est passé pendant que je

commence à l'examiner et nettoyer la blessure.

Je me sens super mal. Mes mains sont pleines de sang, ainsi que ma chemise et mon costume. Mais c'est bien le dernier de mes soucis.

— Putain j'ai failli le tuer, dis-je en tapant dans le mur.

— Patron, vous exagérez quand même.

— Vous êtes son assistant ? lui demande-t-elle avec un sourire en coin.

— Oui. Depuis quatre ans.

Becca me fixe en arquant les sourcils et répond tout à coup à Josh :

— Quatre ans ? Respect total Monsieur.

— Josh.

— Respect total, Josh. Bon, la blessure est profonde. Il ne vous a pas loupé. Je vais vous faire quelques points, et tout rentrera dans l'ordre, lui dit-elle avec une belle petite voix toute douce.

Puis elle se tourne vers moi et ajoute d'un ton tout à fait différent :

— Autrement, il y a le licenciement, tu sais... c'est aussi efficace et quand même un peu moins radical.

— Très drôle. Un sac à puces m'a fait tomber et Josh a pris le sabre en plein dans le front.

Elle relève la tête, les yeux ahuris :

— Un sabre ? Ce n'est pas la boxe, ton truc, d'habitude ?

Je m'adosse au mur en soupirant, tout en la regardant réparer mes conneries. Elle a l'air fatiguée. Ses traits sont tirés et des cernes entourent ses yeux. Ses cheveux dorés, négligemment rassemblés dans une grosse pince noire, ses sabots blancs assortis à son pantalon, sa blouse ajustée à manches courtes et son badge d'interne en médecine, me mettent, comme d'habitude, dans un état pas possible. Je pense qu'elle ne me ferait pas plus d'effet, habillée d'une robe ultra-sexy et chaussée avec une paire de talons de dix centimètres. À vérifier...

Elle est merveilleusement belle. Merveilleusement intelligente. Merveilleusement douée et courageuse. Merveilleusement bêcheuse.

— Et voilà, Josh. Je vais vous préparer une ordonnance pour les pansements.

Votre patron va pouvoir vous ramener chez vous et vous offrir quelques jours de repos, lui dit-elle tout en me jetant un coup d'œil malicieux.

— Merci docteur.

— Pas encore. L'année prochaine, si tout se passe comme prévu, lui dit-elle en tapotant son badge. Je vous laisse, j'ai une intervention au bloc opératoire.

— Tu n'es pas de garde aux urgences ?

— Non, pas aujourd'hui. J'ai entendu tes mots doux alors que j'étais venue chercher un médicament dans le service.

— Désolé. Mais il se vidait de son sang et...

— Eh, William... tout va bien. Respire. C'était un accident. Va te chercher un café et un truc à manger en attendant les papiers, me dit-elle en me prenant la main.

C'était un accident...

— OK. Merci ma petite chieuse, lui réponds-je tout bas.

— Faites très attention à votre beau petit cul Messire, il y a pas mal d'objets pointus dans cette pièce.

Je pouffe de rire. Elle retire sa main. Sa petite main douce. Sa petite main douce et froide que j'aimerais mettre sur mon torse chaud, alors que nous serions blottis sous la couette de mon lit. Je passerais les premières minutes à lui montrer à quel point je la déteste de m'avoir fait attendre si longtemps. Et le reste de la nuit à lui montrer à quel point elle me rend fou de désir, en la faisant hurler de plaisir.

Je rêve ou elle a dit que mon cul était beau ?

Finalement, Tony a raison : elle me tient par les couilles.

Chapitre 4

S'il était un animal : un lion

Majestueux, dangereux, prédateur.

REBECCA

Toc-toc-toc!

Toc-toc-toc!

— Qui que vous soyez, allez mourir ! hurlé-je en enfouissant ma tête sous mon oreiller.

Toc-toc-toc!

— Allez en enfer ! Laissez-moi dormir !

Toc-toc-toc!

— OK je me lève ! Mais je vous préviens, vous allez le regretter !

Mes oreillers volent à travers la pièce. Mon répertoire d'injures est de sortie. Cette personne ne tient certainement pas beaucoup à sa vie ou elle ne me connaît tout simplement pas. Je n'ai même pas entendu l'interphone. Merde, je suis sur le point d'ouvrir ma porte à un parfait inconnu. C'est peut-être un psychopathe... Je m'en fou, avec la touche que j'ai, aucun mec, même cinglé, ne peut avoir envie de s'approcher de moi à moins de deux mètres : un bas de jogging sale et troué, un tee-shirt étiré et décousu... on est à des années-lumière du pyjama sexy de la belle petite princesse. J'ouvre ma porte avec une telle rage qu'elle manque heurter le mur.

— William ?

Il est appuyé à l'embrasement de la porte. Un petit sourire vicieux étire ses lèvres,

alors que son regard vert perçant me détaille de la tête aux pieds.

— Je suis venu te remercier pour l'autre jour à l'hôpital. Je te propose un petit déjeuner gastronomique, dit-il en brandissant fièrement deux sacs de courses.

— Putain, tu sais l'heure qu'il est ? dis-je un peu trop fort. Je me suis couchée à six heures du matin !

— Il est onze heures trente. Ne commence pas à gueuler. J'ai attendu au maximum. J'ai un boulot aussi, je te signale, donc il a fallu que je m'organise. Tu n'as qu'à te recoucher pendant que je prépare.

Je n'ai pas le temps de donner mon consentement. Il se fraye un passage, et entre chez moi, pour la première fois en deux ans. Je le suis en mode zombie jusqu'à la cuisine où il dépose ses deux sacs sur la table. Il enlève sa belle et soyeuse veste de costume pour l'étendre sur le dossier d'une de mes deux seules chaises. Tout à coup, je regarde mon coin cuisine, et me dis que nous allons vivre un grand moment.

— Arrête de ruminer, me dit-il gentiment et va te recoucher. Je t'appelle quand c'est prêt. Sympa ton pyjama. Où est ta cuisine ?

J'ai un fou rire intérieur. Héléna m'a raconté un peu la passion de William pour l'art culinaire, et m'a décrit les fourneaux de son ancien appartement.

— Ben... elle est devant toi.

Il tourne la tête en direction de mon évier rempli de vaisselle sale, de mon minuscule frigo vintage, et de ma plaque de cuisson deux feux. Puis son regard revient vers moi et je manque m'étrangler de rire quand ses deux sourcils se relèvent en même temps.

— C'est une blague ?

— Depuis quand je blague avec toi ? Je ne mange presque jamais ici, donc ça me suffit.

— Comment je vais cuisiner bordel ?! Il y a un tel merdier qu'on ne peut même pas poser les affaires ! Je suis certain que tes ustensiles de cuisine sont pourris. Tu n'as pas de four à vapeur ? Ni de plan de travail ? C'est quoi cette plaque de cuisson préhistorique ?!

Il m'énerve. Il m'énerve. Il m'énerve !

— Là, tout de suite maintenant, j'ai envie de t'arracher les yeux et les faire griller dans l'une de mes poêles pourries, sur ma plaque de cuisson pourrie, dans ma cuisine pourrie ! Fais comme tu veux, je m'en fous ! Je vais me recoucher.

Pendant que je retourne dans mon lit, je l'écoute grogmeler, alors qu'il continue de déballer ses affaires. Une fois la couette remontée jusqu'aux oreilles, je pars dans un fou rire incontrôlable. Durant l'heure qui suit, j'entends des bruits de vaisselle, de couverts, d'eau. J'entends aussi qu'il découpe, épluche. Casse des œufs. Je l'entends aussi râler et pester. Puis siffler. Et enfin je sens. L'odeur fumée du bacon qui se glisse dans mes narines, celle sucrée et acidulée de la tomate qui excite mes papilles. La chaleur émanant de la plaque de cuisson sur laquelle sont vraisemblablement en train de cuire des blinis, se faufile dans ma chambre pour mon plus grand bonheur. Ma petite cuisine doit vraiment se demander ce qu'il se passe. Impossible de dormir. J'ai l'estomac dans les talons... et le très dangereusement sexy, William Parker, dans ma cuisine...

Toc-toc-toc.

— Tu dors ?

Sa petite tête d'ange apparaît dans l'entrebâillement de la porte.

— Non. Qu'est-ce que tu veux ?

— Chose promise, chose due, dit-il tout fier, en entrant les bras chargés d'un plateau garni. Tu as faim ?

— J'ai failli manger mes bras, dis-je en m'asseyant en tailleur contre ma tête de lit. J'aurais pu me lever, tu sais.

— Hors de question de déguster « ma cuisine » dans « ta cuisine ». On ne déguste pas de la bonne bouffe quatre étoiles dans une auberge minable. Ta chambre sera beaucoup plus adaptée.

Il dépose tout naturellement, et sans aucune gêne, le plateau devant moi. Puis, il quitte ses chaussures à cinq cents livres la paire et s'installe en tailleur lui aussi.

— Tu exagères un peu, non ? Ce n'est pas le luxe, mais ce n'est pas non plus un taudis, bougonné-je un peu vexée.

J'obtiens un haussement d'épaules pour seule réponse. Puis il commence à manger et me fait signe de l'imiter. Œufs brouillés, pancakes, sirop d'érable, bacon fumé, toasts grillés, petits légumes dorés, jus d'orange pressé. Tout est exquis. Délicieux. Raffiné. Ce mélange de saveurs... et cette incroyable douceur dans chaque mets. Je n'ose même pas lui demander comment un tel festin a pu être préparé chez moi.

— C'est trop bon. Désolée, je ne te fais pas la conversation, mais c'est tellement sublime... et j'ai tellement faim.

Il me sourit et me fait signe de continuer à dévorer, puis s'essuie la bouche et dit :

— Je vais chercher le café. Ça ne logeait pas sur le plateau.

Au bout de quelques instants, il revient avec deux tasses fumantes :

— Colombie. C'est le meilleur. Tu vas adorer.

— Il te faut toujours le meilleur, hein ?

— Toujours. Et dans tous les domaines, me répond-il un ton plus bas en s'installant à mes côtés, après avoir débarrassé le petit-déjeuner.

Je lève les yeux au ciel. Pourquoi ramène-t-il toujours tout au sexe ? Car il parlait bien de sexe là, on est d'accord ?

— En tout cas, ta cuisine est délicieuse. Tu es très doué. Et maintenant que je te l'ai avoué, je vais bien évidemment, devoir te tuer.

Un sourire en coin étire ses lèvres brillantes. C'est vrai. Il a un talent de chef. J'ai envie de lui poser plein de questions à ce sujet, mais, sans savoir pourquoi, je m'abstiens.

— Ouais, je sais. En fait, mon surnom c'est plutôt « Monsieur doué ». Appelle-moi comme ça désormais.

— J'ai quand même rarement vu tant d'arrogance et de prétention rassemblées en un seul être, tu sais, lui dis-je en tournant maintenant ma tête vers lui.

— J'ai quand même rarement vu une telle bêcheuse, me répond-il tout sourire.

Après quelques minutes de silence, il me demande :

— Tu ne cuisines jamais ? J'ai vu toutes les cochonneries que tu avales dans

ton placard. C'est quoi ton secret ? Avec tout ça, tu devrais avoir un cul plus gros que l'Amérique.

— On peut dire que tu sais parler aux femmes. C'est ta botte secrète pour les samedis soir ? Il ne faut pas être difficile sérieux.

Il rigole. Fort.

Il est quand même sacrément beau gosse ce petit merdeux. Un regard perçant et dangereux, un visage aux traits fins et harmonieux, une peau de bébé, de belles lèvres foncées et bien dessinées, un tempérament de feu dans un corps que je devine sculpté. La recette parfaite du piège à filles. Le chéri de ces dames... le numéro UN, de ma liste « À proscrire ».

— Et bien tu vois, continué-je tout en enfournant un toast beurré dans ma bouche, quand je suis rentrée chez moi ce matin, à six heures, après dix heures consécutives de garde de nuit pendant lesquelles je me suis assise seulement quatre minutes, et après une demi-heure de métro, je me suis dit : Rebecca, pourquoi est-ce que tu ne te préparerais pas immédiatement un petit sauté de bœuf au gingembre et son assortiment de petits légumes coupés en fines lamelles, à cuire une par une ? Et ensuite je me suis dit que j'allais enchaîner avec un cheesecake et une marmelade aux cerises griottes que j'aurais bien évidemment, préalablement dénoyautées et pelées. Mais finalement, après une demi-seconde d'hésitation, j'ai enfourné un beignet décongelé de la veille, bourré de graisses saturées et d'huile de palme, et je me suis vautrée dans mon lit pour dormir...

Gros sourire et battements de cils pour finir ma petite tirade.

Il va me recracher son café à la figure. Ou bien me sauter à la gorge. Eh bien non :

— Je ferais bien une petite sieste avant de retourner au bureau, me dit-il en se laissant glisser.

— Si tu veux. Tu auras le lit pour toi tout seul, je dois me préparer pour aller en cours.

J'ai à peine achevé ma phrase qu'il se jette sur moi. Mon corps n'est alors plus qu'une toute petite chose fragile, écrasée sous une masse chaude et puissante. Son

regard brillant et enflammé, déclenche chez moi une respiration courte et saccadée. Alors qu'il vient d'enfouir sa tête dans mon cou en gémissant, je sens qu'il est grand temps pour moi d'enclencher le mode « verrouillage automatique ». Mais son corps est très lourd et je ne sais pas comment son bassin est venu se caler entre mes cuisses grandes ouvertes. Je ne sais pas non plus comment sa main est venue se faufiler sous mon tee-shirt pour empoigner ma hanche, tandis que l'autre maintient l'un de mes bras au-dessus de ma tête.

— Laisse-moi te donner du plaisir Becca. C'est la deuxième partie de ma mission « remerciements ».

Gros moment de flottement pour ma tête et mon corps. Je sais très bien que je vais résister et le renvoyer d'où il vient à un moment donné. Il n'aura pas ce qu'il veut. Cependant, j'ai envie d'y goûter un instant. Me rappeler. Sa voix est tellement voilée et suppliante, et ses fesses commencent à bouger langoureusement. Il veut que j'accueille son excitation, la bosse qui déforme son pantalon. C'est tellement bon de sentir *ça* contre mon corps. Il y a tellement longtemps...

— Mets tes mains sur mon cul. J'en rêve, me supplie-t-il encore.

Il semble à la fois maîtriser la situation, et à la fois être complètement à ma merci, au bord d'un précipice, suspendu à ce qui va sortir de mes lèvres. Je pourrais le réduire en miettes, par un simple mot, un simple geste. Le colosse aux pieds d'argile... une facette de sa personnalité qui me surprend, encore une fois.

Il continue de se mouvoir entre mes cuisses. Pas plus vite. Pas plus fort. Juste ce qu'il faut pour me faire du bien et m'appriivoiser, mais pas assez pour me faire exploser et me faire fuir. Il sait exactement ce qu'il fait. Et ça marche. Sans que je m'en rende compte, mes mains sont en train de caresser ses fesses au travers de son pantalon de costume fin et soyeux. Tout est divin. Sa tendresse. Ses paroles sexy. Son odeur acidulée, son souffle chaud dans mon cou, ses formes musclées, ses cheveux qui tombent devant son visage et qui chatouillent ma joue, le bout de ses doigts qui titillent ma peau avec douceur, ses grognements de satisfaction qui comblent à merveille le silence inhabituel de la résidence, le plateau du petit-

déjeuner royal que nous avons partagé, posé juste à côté de nous... notre cocon d'intimité. Mes sens sont à nouveau tous en éveil. Mon corps se régénère, après huit années de total abandon.

Mais je gère à fond. Je serre les dents. Je contrôle tout. Je suis blindée. Faite d'acier et de béton armé, super verrouillée. Aucun risque qu'il trouve la clé.

Il veut maintenant m'embrasser. Je tourne la tête. Trop intime.

— Laisse-moi entrer, me taquine-t-il en frottant le bout de son nez contre le mien. Détends-toi. Laisse-moi faire. Nous allons nous goûter.

Le feu est en train de dévorer chaque infime particule de mon corps. Mon cœur ne va pas survivre à un tel combat. C'est une lutte infernale. Je n'ai jamais autant détesté William Parker qu'en ce moment. Je le déteste de me faire ressentir tant de sentiments nouveaux et contradictoires, tant de bien-être, et aussi de me faire me sentir aussi femme, aussi sexy, aussi détendue et frivole. Insouciant. Un moment de détente et de tendresse d'une rareté absolue qui me ramène des années en arrière. À l'époque où ma vie était simple, et pleine de moments comme celui-ci.

— Ouvre ta belle bouche, petite chieuse.

Son ton est sans appel.

Et cette fois je ne détourne pas la tête. Sa langue force mes lèvres. J'ouvre en grand. C'est une explosion. Un cataclysme. Ma respiration se coupe. La sienne s'intensifie. Un râle mélangeant soulagement, plaisir et victoire, s'échappe de sa gorge. Il va tellement loin dans ma bouche que chacun de ses gémissements se répercute en moi et fait vibrer mon ventre comme si quelqu'un faisait claquer des cymbales à l'intérieur. Ce mec a un goût de mâle dominant et prédateur. Un goût de sexe. Un goût totalement irrésistible. Il est en train de me baiser avec sa langue. Une langue tonique, douce, chaude et humide qui fouille chaque recoin de ma bouche.

Allez, encore un instant et je stoppe tout...

— Putain tu luttas. Tu combats ce que tu ressens. Lâche prise bordel ! Je sais que tu aimes ce que je te fais. Tu trembles...

— William...

— J'adore quand tu prononces mon prénom. Ça m'excite... et ça file direct dans ma bite.

C'est tellement salace. Dégueulasse et cru. C'est tellement aphrodisiaque. C'est tellement William.

— Ta gueule. Arrête tes cochonneries. Ça ne marche pas avec moi. Garde ça pour tes pétasses du samedi soir.

Il me toise avec un air très, très, très sexy. Trop. Sexy.

— Je n'en crois pas un mot, susurre-t-il au creux de mon oreille. Tu as tiré mon cul vers toi quand j'ai dit ça. Et c'était vraiment bon, tu sais...

De nouveau il force l'entrée de ma bouche, mais cette fois s'attaque à mes lèvres. Depuis le temps qu'il les convoite. Depuis le temps qu'il les fixe lors de nos nombreuses altercations. Aucune idée de ce qu'il veut leur faire, mais j'ai comme l'impression que je ne vais pas tarder à le savoir. Sa langue glisse sur chacune d'elles avec énormément de douceur et de tendresse. Sa technique est impeccable. Énième décharge électrique dans mon ventre. Puis il devient sauvage. Il les tire. Les mord. Ça fait un bruit dément dans la chambre, et c'est accompagné de grondements sourds. Torrides. Animales. Il suce. Se régale. Passe de l'une à l'autre. Il dit qu'il aime. Que c'est incroyable. Qu'il veut continuer à me baiser comme ça pendant des heures.

Les mouvements de son bassin s'amplifient sous l'action de mes mains devenues folles. Elles accompagnent le mouvement de son cul, dur et musclé. Tirent dessus. Mon cerveau commence à déconner. Mais un signal d'alarme retentit dans ma tête.

— William laisse-moi...

— C'est un « laisse-moi » qui veut dire « continue », ça.

La main qu'il a glissée sous mon tee-shirt est déjà en train de remonter vers mon sein. Il l'empoigne. Putain non. Il va sentir mon... merde, trop tard. Il s'immobilise net, et me fixe avec de grands yeux ahuris. Un sourire énorme commence à se dessiner sur ses lèvres.

— C'est... ne me dis pas que c'est... montre-moi !

— Hors de question ! Je t'ai demandé d'arrêter ! crié-je en le repoussant et en me redressant à bout de souffle.

— Nom de Dieu, montre-le-moi. Laisse-moi l'embrasser. Tu te doutes bien que ça me rend cinglé ce genre de truc. Surtout à cet endroit, murmure-t-il.

— Bien-sûr que je m'en doute, dis-je en me relevant du lit. Tu n'étais pas censé le découvrir. Va-t'en, je dois me préparer.

— Ne gâche pas tout. Tu as aimé.

— Faux. J'ai connu bien meilleur. Et de loin.

— Ben voyons...

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Tu as mis un truc dans mon café... ou bien mon jus d'orange.

— T'es sérieuse ? Non, mais on nage en plein délire ! Putain, pourquoi tu en fais tout un plat ! C'est juste du sexe bordel !

Je le regarde complètement ahurie, et je vois dans ses yeux qu'il regrette déjà ses paroles.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je...

— Laisse tomber. On oublie. Tout. Je vais me doucher. Merci pour le petit déjeuner.

Sans lui laisser le temps de répliquer, je m'enferme dans la salle de bains.

Toc-toc-toc !

— Quoi encore ?

— Ouvre.

— Non.

— Tu ouvres ou j'enfonce la porte ! Tu sais très bien que j'en suis capable.

Je tourne le verrou et ouvre juste un peu pour entendre ce qu'il a à me dire, sans me montrer.

— J'étais aussi venu pour te dire que la soirée dans mon nouvel appartement pour Liam, c'est samedi prochain. Héléna m'a dit que tu n'étais pas de garde.

Traîtresse...

— OK. À samedi.

Après quelques secondes de silence, il n'a toujours pas bougé.

— Tu ne t'en vas pas ?

— Tu dois avoir les lèvres en feu. Les miennes vont tomber je pense, plaisante-t-il.

— Les tiennes doivent être entraînées... depuis le temps.

Silence. Et après un moment qui me semble une éternité, il balance :

— Je n'embrasse aucune femme sur la bouche. C'est extrêmement intime. À samedi.

Je l'entends prendre le plateau et s'éloigner, puis ranger ses affaires dans la cuisine. Il veut vraiment me faire croire qu'il n'embrasse aucune fille du samedi soir ? Il embrasse comme un dieu. Un putain de dieu grec. Je n'ose même pas imaginer le reste.

Mais finalement j'ai résisté. Je suis blindée. Faite d'acier et de béton armé, super verrouillée...

Le jet de la douche est bien trop chaud... et mes lèvres sont en feu...

La panique m'envahit : je crois qu'il a réussi à trouver une clé... et il l'a utilisée.

Merde.

Chapitre 5

Si elle était une fleur : une rose rouge

Belle, glamour, parfumée et piquante à souhait.

WILLIAM

Rebecca Reiss a... un piercing au téton. Téton. Piercing. Piercing. Téton. Piercing au téton.

Stop mec, stop. Tu craques là.

J'ai baisé, à peu près, le tout Londres féminin. Dans tous les hôtels et toutes les positions. En duo. En trio. Avec accessoires. Sans accessoires. Dans des lits King size. À baldaquins. Sur des canapés : classiques et Chesterfield. Dans des douches à l'italienne. Des baignoires jacuzzi. Sur des tables Louis quinze. Des bureaux victoriens. Des buffets Louis-Philippe. Cheveux blonds. Bruns. Courts et longs. Tatouées. Maquillées. Naturelles. Trafiquées. Des bijoux aux oreilles, à la langue, au nombril...

Au bout du sein : JAMAIS. Je l'ai touché. Je pense que c'est un anneau. C'est même certain. Est-il en or ou en argent ? Quelle taille a-t-il ? Si je tirais dessus délicatement, est-ce qu'elle aurait mal ? Si je le titillais du bout de mon doigt, si je le frottais sur ma langue et que je l'aspirais en même temps que son téton, je...

— Monsieur ? Monsieur ? Vous le prenez, oui ou non ?

— Hein ? Euh... oui, désolé. Pardon. Oui je prends tout.

— Je fais mettre sur votre compte ?

— Oui... c'est ça. Sur mon compte. Merci. À bientôt.

J'attrape les deux sacs de nourriture que me tend la vendeuse, et je sors en

vitesse de la boutique. Ce soir, je cuisine pour dix. En plus de notre petit groupe habituel, Taylor m'a appelé hier pour s'inviter, ainsi que deux de ses copines :

— William, je peux venir avec Melissa et Eva samedi soir ?

— Hors de question. Je ne fais pas garderie. Faites une soirée entre gamines ailleurs.

— Allez William! Fais pas chier! Elles rêvent de voir ton loft! Je leur ai promis. Dis oui!

— Non, mais tu as vu comment tu me parles! Tu veux que j'en réfère aux autorités supérieures?

— Désolée... tonton.

— Arghhhh! C'est pire bordel! D'accord. Vous pouvez venir. Mais je te préviens, ton autre « oncle » va être accompagné. Je ne pense pas que tu veuilles voir ça, princesse...

— De quoi tu parles? Je n'en ai vraiment rien à foutre. On vient. À demain soir.

Elle m'a raccroché au nez. Et juste après son appel, j'ai étudié tout mon répertoire afin de trouver la personne idéale pour accompagner David. Ce qui a fait passer le nombre d'invités à neuf. Le dixième est une idée de ma petite chieuse qui m'a contacté ce matin par texto :

* Je peux inviter Aïdan à la soirée? Je pense que Scott sera surpris, mais content.

* Ça dépend.

* Ça dépend de quoi?

* De toi.

* Tu peux préciser et te dépêcher, j'ai une intervention au bloc dans cinq minutes.

* Et moi je dois aller me faire un café.

* Très drôle. Tu fais chier.

* Toi-même.

* Attardé.

* Bêcheuse.

* Chieur.

* Chieuse !

* Bon, arrête et crache le morceau !

* Je veux que tu me montres ton piercing. Ce soir.

* Va crever. Gros obsédé arrogant et prétentieux.

* Je termine ma réunion et on en reparle.

* Tu réponds à mes messages en pleine réunion ?

* Ouais. Et je n'arrête pas de repenser aux petits bruits qui sortaient de ta belle bouche quand j'étais planté entre tes cuisses. Je ne pense qu'à ça. Et à ton petit bijou.

* Je ne faisais aucun bruit. Tu fabules. Laisse tomber, je rentre au bloc. Tant pis pour Aïdan. Et tu as de la chance que ce soit une fête pour Liam, car je ne serais pas venue à la soirée du plus gros connard égocentrique de toute la terre.

Juste après ce message, j'ai appelé Scott pour lui demander d'inviter Aïdan. Il n'était pas chaud, mais après quelques menaces de mort, il s'est laissé convaincre.

Entre une petite princesse jalouse, un jeune gay qui n'assume pas sa sexualité face à un chirurgien quarantenaire qui l'assume à fond, un couple qui semble penser que se sauter dessus toute la journée devant tout le monde est un sport national, deux pestes, un bébé chialeur, ma petite blonde qui va vouloir m'arracher les tripes, et enfin moi qui suis en train de virer cinglé... la soirée s'annonce prometteuse.

Quelle semaine de merde... Nous avons travaillé comme des dingues pour préparer la prochaine vente aux enchères. Et j'ai passé pratiquement toutes mes nuits à vider et ranger le reste de mes cartons. J'ai aussi fait venir des mecs pour accrocher mes toiles au mur, et j'ai pris deux heures mardi matin, pour aller acheter deux énormes canapés, un flipper, un billard, et... un trampoline gigantesque avec un filet. Ce n'est pas tellement design, mais il me fallait un truc assez imposant et ludique pour combler une cinquantaine de mètres carrés. Le tout

m'a été livré, il y a à peine deux heures. C'est ainsi que je me retrouve dans ma cuisine, à une heure de recevoir tout le monde, avec deux sacs de bouffe pleins à craquer que je n'ai pas encore touchés. En plus je suis dégueulasse. Mon jean tient debout tout seul et je porte mon tee-shirt fétiche du week-end, délavé, déchiré et décousu. La grande classe. Je m'en fou. La cuisine d'abord.

Le menu :

Beignets de crevettes et samossas en apéro.

Sauté de bœuf au gingembre et ses petits légumes coupés en fines lamelles.

Cheesecake et son coulis de cerises griottes... pelées.

Le docteur va adorer. Un petit clin d'œil qu'elle seule comprendra, et qui va peut-être m'ouvrir les portes du paradis... ou de l'enfer, lorsque je vais lui annoncer qui doit couper les lamelles de légumes et qui doit peler les cerises. Je n'ai vraiment peur de rien. Elle doit me maudire depuis mon petit déjeuner surprise de samedi dernier. Sans compter mon chantage face à sa demande d'inviter Aïdan. Je vais me faire tuer.

J'ai encore passé la semaine avec des couilles plus bleues que bleues, une bite constamment au garde à vous, et une envie folle de lui envoyer des messages toutes les cinq minutes pour lui demander si elle a aimé ? Si elle veut que je recommence ? Elle dit non, mais c'est oui. Je suis certain qu'elle veut que je recommence. Ou alors je me fais mes films. Peut-être qu'elle ne veut vraiment pas. Qu'elle me trouve moche. Je ne lui fais aucun effet. Oui, c'est peut-être ça... Et si je me déguisais en chirurgien ? *Non mais n'importe quoi.*

Dring !

Merde, déjà ?

Quand j'ouvre la porte, trois gamines s'alignent devant moi. Deux d'entre elles me sourient, me reluquent de la tête aux pieds, et me font des yeux de merlan frit. La troisième fait la gueule. Je sens que je vais adorer cette soirée.

— Salut les filles. Entrez. Faites comme chez vous... mais n'oubliez pas que vous êtes chez moi ! crié-je en retournant au pas de course dans la cuisine.

Je les entends glousser et crier lorsqu'elles découvrent le loft, et surtout le

trampoline.

— On peut mettre de la musique Will ?! me demande Taylor en hurlant.

— Ouais !

Elles ont emmené leurs CD. Justin Bieber qui essaie de chanter chez moi. J'ai les oreilles qui saignent.

— Ce n'est pas de la musique ça, bordel ! crié-je tout en commençant la préparation du repas.

Elles ne m'entendent pas. Ma voix est couverte par le ténor à la mèche, et leurs cris aigus à chacun de leurs sauts sur le trampoline.

J'ai étalé la viande sur deux planches à découper, mes deux robots tournent à plein régime pour les desserts. Avec le cheesecake, je vais préparer des muffins. Hélène les adore. Sur deux autres planches, j'ai installé les légumes. Et à l'autre bout de l'îlot, les ingrédients nécessaires à la préparation de l'apéro. Je vais commencer par ça. J'enfile ma veste noire de chef, et mon bandeau pour maintenir mes cheveux en arrière. Ce n'est pas du folklore, c'est juste plus hygiénique. Putain, je vais en avoir pour trois heures à décortiquer toutes ces crevettes.

— Hé les filles ! Venez m'aider là !

Elles arrivent à toute vitesse, en rigolant comme des folles.

— Ton appartement est génial William ! minaude Mélissa.

— Ouais je sais. Vous vous lavez les mains les princesses, et vous me décortiquez ce petit kilo de crevettes.

Taylor fonce direct vers l'évier, pendant que les deux autres regardent les crustacés comme si c'était de la merde en sachet.

— Quoi ? Vous n'avez jamais décortiqué des crevettes ?

— Si. Mais il y en a beaucoup. On va mettre des heures, dit Mélissa au bord de la dépression. Je viens juste de faire mes ongles. Et je déteste cette odeur en plus.

— Je vais te donner une pince à linge pour boucher ton nez, et tu n'auras qu'à fermer la bouche, ça passera comme une lettre à la poste... et ça nous fera des vacances surtout, répliquée-je tout bas en me dirigeant vers Taylor.

Après quelques secondes de silence, Mélissa percute enfin :

— Mais, je ne pourrai plus respirer William !

— Ah mince, oui c'est vrai... je n'y avais pas pensé ! lui crié-je tout en levant les yeux au ciel.

— T'inquiètes je gère Will, me dit Taylor en rigolant.

— Super. Coupe les légumes pour les samossas aussi s'il te plaît, ils sont à côté. Et Pitié, ne deviens jamais comme tes copines précieuses et assistées ou je ne te connais plus. Pourquoi tu traînes avec elles ? Tu as trente-cinq ans depuis dix ans.

— Elles sont sympas et me font rire. Et puis tu sais bien que je m'adapte. Je me rattrape quand je viens pour discuter géopolitique avec toi, se moque-t-elle tout bas en me faisant un gros clin d'œil.

— Géopolitique et grosses conneries, ouais, lui dis-je en lui pinçant le bout du nez. Allez au boulot.

Ma brigade passe l'heure suivante à mettre la main à la pâte en chantant à tue-tête MA musique. De la vraie musique. Nirvana. Les Guns. U2. La cuisine est un bordel sans nom, mais tout le monde rigole et tout est presque prêt pour la cuisson. J'ai coupé tous les légumes ainsi que la viande en cubes, préparé les beignets et les samossas. Il ne me reste plus qu'à terminer les desserts. La sonnerie de l'entrée retentit plusieurs fois.

— Je vous libère les filles. Allez ouvrir la porte. Et la première qui change de CD, je l'étrangle.

Les deux blondes gloussent en partant et Taylor vient me voir :

— Je trouve que tu es différent ce soir, me dit-elle très intriguée.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Va continuer à faire semblant de t'éclater avec tes super copines et laisse-moi finir.

Je continue mes mélanges culinaires en essayant de rester concentré. Mais elle ne lâche rien. Putain, c'est bien la fille de son père celle-ci...

— Tu fais celui qui est de mauvaise humeur et qui râle... rien d'extraordinaire par rapport à d'habitude, mais je vois bien dans ton regard... une petite étincelle. Ça m'intrigue. Et je vais découvrir ce que c'est.

— Dis-moi, le grand chef a validé ta tenue de ce soir ? Ça va en mettre plein la vue à David. Tu sais qu'il raffole des petites robes ultras courtes comme celles-ci ? Bien sûr que tu le sais. Dommage qu'il soit accompagné...

Elle serre les dents, plisse ses grands yeux bleus, et tourne les talons en direction du salon. J'y suis allé un peu fort. Je crois que j'ai aperçu de la fumée sortir de son nez. Je souris bêtement en continuant ma préparation, la tête penchée sur les recettes, un cure-dent coincé entre les lèvres.

— Salut.

Je relève la tête. Et je coule. Je me sens complètement déstabilisé. Elle est chez moi. Dans ma cuisine. Mon univers. Et encore une fois, elle va défoncer à grands coups de massue, le mur en béton que j'ai construit autour de moi depuis de nombreuses années. J'aime ça... autant que je déteste.

— Salut Miss explosive, dis-je tout en m'essuyant les mains dans un torchon.

Puis je m'approche. De ses lèvres brillantes gourmandes. De ses cinq petites taches de rousseur sur son nez et ses joues. De ses cheveux miels détachés et lissés dans lesquels mes doigts ont envie de fourrager. De ses yeux verts enflammés. De son corps que je sens encore sous le poids du mien. Prisonnier et en même temps totalement libéré. Elle porte son fameux jean déchiré et un petit bustier noir en soie. Elle est magnifique. Adorable. Craquante. Et elle va être médecin dans très peu de temps. Je me sens tellement honoré de sa présence chez moi. Elle m'épate, m'éblouit. Je me rends soudain compte que mon esprit accueille ces sentiments sans aucune retenue ni barrage. Je ne lutte même plus. À quoi bon ? Depuis que je me suis planté entre ses cuisses la semaine dernière, il est évident que ce que je ressens pour elle dépasse largement le domaine de l'explicable et du rationnel. Et dépasse aussi tout ce que j'ai connu jusqu'à maintenant. Je fixe maintenant son sein droit, à la recherche d'un éventuel relief.

J'ai dit que j'abdiquais, je n'ai pas dit que je devenais romantique et bienséant non plus...

— William ? me demande-t-elle en venant chercher mon regard avec le sien.

— Ouais ? réponds-je en relevant la tête.

— Tiens, je t'ai apporté un truc.

— C'est quoi ?

— Des beignets. Saturés de gras et d'huile de palme.

Je saisis le paquet en rigolant. La petite peste.

— Merci. Délicate intention. Tu n'aurais pas dû. Vraiment.

— Ne les jette pas. On a au moins, une fois dans sa vie, besoin de ce genre de petite douceur.

— Ah ouais, et quand ? Sur son lit de mort ? Tu vas conseiller cette merde à tes patients ?

— Seulement ceux qui seront en phase terminale, rassure-toi.

Je rigole tout en rangeant le paquet à contrecœur dans mon frigo. Puis je retourne à mes desserts et mon sauté de bœuf, en essayant de me concentrer. Pas évident. Elle s'assoit sur le tabouret en face de moi et continue de regarder autour d'elle. Et de me regarder. Ça m'excite follement. Sans compter que j'arrive à sentir son parfum vanille, même avec les odeurs de nourriture.

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle hésite un instant, ferme les yeux et regarde mon verre de vin blanc.

— C'est un blanc moelleux. Doux et très sucré, dis-je en continuant de couper les légumes.

Puis je relève seulement mon regard vers elle et je murmure tout sourire :

— Un peu comme tes lèvres...

— Ne commence pas. Sers-moi un verre, oui.

Elle continue de détailler les lieux, pendant que j'attrape un verre à pied.

— Quand je vois ta cuisine, je comprends la réaction que tu as eue en découvrant la mienne, me dit-elle en souriant.

Je rigole tout en m'approchant pour me coller contre son dos. Ma main gauche dépose le verre devant elle, alors que ma main droite fait le service. Je fais exprès de pousser mon torse contre son corps. Elle se cambre.

— Goûte. Tu es tellement chiante que tu es fichue de ne pas aimer, lui dis-je en posant ma main possessive sur son épaule.

Ce simple contact m'électrise. J'ai envie d'envoyer valser tout le merdier posé sur l'îlot, la retourner, l'allonger dessus, lui verser la totalité du contenu de cette bouteille entre les seins, et la lécher jusqu'à ce que sa peau sente à nouveau la vanille. Et j'ai aussi envie de passer la soirée en sa compagnie, à discuter, et essayer de mieux la connaître. Juste l'écouter, observer ses mimiques. Rire de ses blagues. M'engueuler avec elle. Me réconcilier. Elle pourrait s'installer sur un de mes canapés demain matin, avec une petite couverture et réviser ses cours pendant que je lui préparerai à manger. C'est la première fois en quinze ans que j'ai envie de prendre soin de quelqu'un. De faire passer les besoins d'une autre personne avant les miens. Ça fait bizarre. Penser à tout ça me perturbe. Il y a une sorte de chaleur qui se répand dans ma poitrine et qui remplace l'énorme bloc de glace installé depuis une éternité... Un seul bémol : ELLE NE VEUT PAS DE MOI.

Mais je me dis que nous ne pouvons pas en rester là. Un plan commence à germer dans ma tête. Je dois absolument lui faire comprendre que je ne la considère pas comme l'une de mes nombreuses conquêtes. Je suis persuadé qu'elle bloque à cause de ça. Et je ne veux plus qu'elle baise avec tous les chirurgiens. Terminé. À compter de ce soir, je sors l'artillerie lourde. Les choses doivent changer. Je ne vois pas d'autre issue. C'est ça ou je fais vœu de chasteté. De toute façon, les autres nanas ne me font plus le moindre effet. Et finalement, le sexe pour le sexe, ça va un moment...

ET FINALEMENT, LE SEXE POUR LE SEXE, ÇA VA UN MOMENT.

Quand je serai mort et enterré, car elle m'aura arraché les yeux et les couilles pour m'être montré trop empressé, je veux que ces mots fassent office d'épithaphe. Gravés sous mon nom, au burin, dans la pierre. Comme ça, quand mes amis les plus chers viendront se recueillir sur ma tombe, je les entendrai rigoler, plutôt que chialer...

— Très bon ce vin. Frais. Délicieux.

— C'est ton parfum ou ton gel douche, cette odeur de vanille ? lui demandé-je en embrassant la peau de son épaule, du bout des lèvres.

— William...

— C'est absolument enivrant tu sais...

— Hé Rebecca ! Viens, on te fait visiter pendant que William termine le repas !
crie Taylor en se jetant sur moi par-derrière.

Rebecca en profite pour s'esquiver.

— Taylor... je vais t'étrangler, sifflé-je.

Elle me toise alors que j'ai repris ma place.

— C'est un avertissement Will. Soit tu arrêtes tes allusions avec David, soit je pourris ta soirée. Maintenant que j'ai compris pourquoi tu es tellement content...

Je réfléchis un instant. Elle ne me connaît pas encore, depuis tout ce temps ?

— Alors là, tu rêves princesse. Hors de question. Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles de toute façon.

— OK. Comme tu veux...

Et elle repart d'où elle est venue. Quelle chieuse celle-ci aussi. Tiens, en parlant de chieuse, ma belle blonde revient me voir :

— Tu as remarqué que tu avais un trampoline au milieu de ton salon ?

— Mouais... Il me fallait un truc pour meubler et je ne voulais pas mettre un énième meuble de style.

— Oui, c'est vrai. Ce n'est pas comme si tu étais commissaire-priseur... c'est tellement plus classe... un trampoline... mature, adulte. Tout à fait toi...

J'adore quand elle me cherche comme ça. Aucune volonté de m'éblouir, de me séduire. Aucun ménagement, aucune pitié. Elle me cherche et elle va me trouver. Elle me regarde... regarder le sac de farine posé juste devant moi.

— William... non.

— Tu veux que je te montre... à quel point je suis mature et adulte ?

— Ne fais pas ça... les autres vont arriver...

Elle commence à descendre de son tabouret. Alors je le fais. Je prends une pleine poignée de farine, que je lui jette dessus, en poussant un cri de guerre. Elle hurle. Et je rigole à m'en décrocher la mâchoire. J'ai épargné une partie de son visage, mais les cheveux ont quand même été touchés et sa tenue est ruinée. J'exulte. Elle court tout à coup vers moi et plonge à son tour sa main dans le sac.

Et je m'en prends plein la tête à mon tour. J'ai un fou rire énorme alors que Rebecca est sur le point d'exploser de colère.

— Qu'est-ce qu'il se passe, vous... oh !

Taylor et les deux autres nous regardent, surprises et hilares. Je me retourne pour sortir un autre paquet de farine, je plonge ma main dedans et la jette dans leur direction. Puis j'attrape Rebecca par le bras et nous sortons de la cuisine, en courant et criant aux filles qui hurlent que la guerre est déclarée.

Je nous emmène nous cacher dans le placard, au fond du couloir de l'entrée. Elles ne nous trouveront jamais, il ne se voit pratiquement pas. Nous sommes couverts de farine, et planqués, collés serrés dans un espace d'à peine un mètre carré. Je jubile. Elle est devant moi. Elle souffle fort à chaque petit mouvement de mon bassin contre ses fesses. Elle sent la vanille... et le vin blanc. Elle ne pourra pas me dire non.

— J'ai un service à te demander, murmuré-je dans son oreille, alors que mes lèvres titillent son lobe.

— C'est non.

— Écoute-moi, sinon je te jette le reste du paquet de farine sur la tête.

— Tu es vraiment insupportable.

Je souris dans son cou et me risque à caresser la naissance de son sein. C'est suicidaire, mais totalement incontrôlable.

— J'ai besoin que tu m'accompagnes à un dîner. C'est samedi prochain. Il faut que tu demandes ta soirée.

— Non. Je t'ai déjà dit que mon boulot passe avant tout. Demande à celles que tu as l'habitude d'emmener.

— Je n'emmène pas ces femmes à ce genre de dîner. J'y vais seul.

Quelques secondes de silence s'étirent, pendant lesquelles nous entendons les filles monter à l'étage en gloussant.

— Putain, elles vont ruiner la moquette de ma chambre avec la farine ces petites pestes, dis-je en rigolant.

— Pourquoi tu veux changer tes habitudes en y allant accompagné ? En plus, je

ne pense pas être la personne appropriée pour ces mondanités. Je serai une très mauvaise cavalière.

— J'en ai marre de me prendre toujours les mêmes réflexions sur mon style de vie et mes fréquentations, lui avoué-je. Avec un futur médecin à mon bras en tant que petite amie, je vais faire taire tous ces enfoirés. Et un en particulier.

— Qui sont-ils ?

— Aucune importance. Dis-moi oui. Je te promets le comportement d'un gentleman.

Elle s'esclaffe tout bas en baissant son regard sur ma main qui a maintenant largement recouvert son sein.

— Tu n'en es absolument pas capable.

— Viens, et je te prouverai le contraire, lui réponds-je en continuant mes caresses.

— William... ne me demande pas ça.

— Dis oui. Juste une soirée.

— William... ça sent le brûlé...

— C'est moi qui surchauffe, dis-je dans son cou en rigolant.

Puis, tout à coup je percute :

— Merde ! Le sauté de bœuf ! crié-je.

Nous ouvrons tous les deux la porte du placard en grand et tombons nez à nez avec nos trois ennemies. Elles se jettent sur nous en hurlant et nous balancent le contenu du paquet de farine. J'en fais autant en essayant de diriger l'attaque surtout sur Taylor, mais elle esquive et Mélissa se retrouve tout à coup blanche comme un bonhomme de neige. Je suis mort de rire... mais l'odeur de cramé écourte la bataille. Je cours en direction de la cuisine. C'est certain mon sauté de bœuf est ruiné.

Dring !

J'entends que les filles ouvrent la porte d'entrée. Et j'entends le rire tonitruant de Tony qui résonne dans tout le loft.

— C'est quoi ce bordel ? me demande David en entrant dans la cuisine.

J'étais trop occupé à essayer de sauver mon plat pour me rendre compte de l'état apocalyptique de mon loft flambant neuf : de la farine partout, et un amoncellement de nourriture et de bouteilles sur l'îlot de huit mètres de long.

Il écarquille les yeux en me voyant recouvert de blanc des pieds à la tête. Hélène fait le tour du salon avec le bébé dans les bras, la bouche grande ouverte. Quant à Tony, il continue de rigoler à s'en décrocher la mâchoire en arrivant aux côtés de David, une bouteille de vin dans chacune de ses mains.

— Tu as... un trampoline dans ton salon ? Oh mon dieu, quel bazar ! C'est encore pire ici...

Hélène n'en croit pas ses yeux.

— William, on peut aller prendre une douche ? demande Taylor encore en train de rire.

— J'adore ton nouvel appartement William ! De la grandeur, de l'élégance, de la modernité, le tout saupoudré d'une bonne couche de bordel et d'art culinaire agrémenté d'une ambiance « aire de jeux pour enfants ». Cet appartement... c'est toi.

Scott vient d'arriver, accompagné du chirurgien, et provoque l'hilarité générale avec sa petite tirade.

— Bon OK. Vos gueules maintenant. J'essaie de récupérer mon sauté de bœuf carbonisé. Pendant ce temps, les filles, vous allez à la douche, vous prenez des T-shirts dans mon dressing et vous mettez vos affaires sales dans la machine. Tony, tu arrêtes de rigoler comme un con et tu m'aides avec le bœuf. Scott et Aïdan, vous nettoyez le sol. David, tu ranges tout le bordel sur l'îlot. Exécution !

Dring !

Tout le monde me dévisage.

— On attend encore quelqu'un ? demande David.

Je fixe Taylor et je réponds avec un sourire en coin :

— La deuxième animation de la soirée.

Chapitre 6

Si j'étais une autre personne : moi, avec dix ans de plus

Femme, indépendante, prête à tout pour qu'il soit mien.

TAYLOR

Elles sont arrivées pratiquement ensemble. La blonde et la brune. Des talons de dix centimètres, et des robes de soirée atrocement sublimes. La brune était pour David, très certainement invitée par William, encore une fois pour me faire la morale de façon détournée. Quant à la blonde... je dois dire que je ne suis pas très fier de moi. Si, en fait. C'était une idée de génie. Un plan machiavélique. Une vengeance à la hauteur de ses attaques. Quand l'élève dépasse le Maître...

J'ai appelé David juste après avoir mis William en garde. « Une belle blonde du samedi soir, comme il les aime » lui ai-je demandé, en refusant de donner plus d'explications. Il a trouvé la prétendante idéale en cinq minutes à peine, et n'a posé aucune question. David est comme ça. Pragmatique. Efficace. Et surtout : il ne peut rien me refuser.

— Je prends laquelle alors ?

Rebecca Reiss pratique des opérations à cœur ouvert... mais est absolument incapable de se choisir une robe de soirée. Si je ne suis pas sortie de cette boutique d'ici cinq minutes, le grand brun baraqué va lancer un avis de recherche pour disparition.

— La rouge met tes formes en valeur. Et elle te va bien au teint. La couleur du feu. Il va adorer.

— Quelles « formes » ? me demande-t-elle en grognant.

— Celles qui font complètement craquer mon oncle. Tu sais bien, le beau blond qui tient absolument à t'emmener au restaurant, soi-disant pour se racheter une conduite.

— Je n'aurais jamais dû accepter de l'accompagner. Nous allons nous entretenir à coups de fourchette, me répond-elle dépitée en tirant sur sa robe comme si elle pouvait l'allonger.

— Il a dit qu'il se tiendrait bien. Arrête. Tu as des cuisses magnifiques. Montre-les. Il va complètement disjoncter en te voyant habillée de la sorte.

— Je vous rappelle, jeune demoiselle, que ce n'est pas le but de la soirée, me dit-elle très sérieuse. Cette tenue est totalement indécente. Le haut descend très bas... et le bas... remonte bien trop haut.

— Si Héléna était là, elle serait de mon avis. Cette robe est faite pour toi.

— Héléna a des mensurations de pin-up des années cinquante, dit-elle en continuant de se tourner pour examiner sa silhouette dans le miroir. C'est vraiment dommage qu'elle n'ait pas pu venir.

— Je ne suis pas susceptible, mais il y a certaines choses qui me vexent légèrement.

— Désolée, je suis maladroite parfois. Vraiment ravie que tu sois là avec moi Taylor. Comment va Liam au fait ?

— Il n'a plus de fièvre, mais il doit rester au chaud.

— Tout se passe bien, Mesdemoiselles ?

La vendeuse vient à ma rescousse.

— Vous n'avez rien de moins... enfin je veux dire... de plus long ? lui demande le doc.

— Ce que Madame voudrait, en fait, c'est une chasuble. Vous en avez ? demandé-je agacée à la vendeuse.

Elle explose de rire.

— Non, Mademoiselle Johnson. Désolée, nous n'avons pas ce type de robe. Votre amie a raison, continue-t-elle en se tournant vers sa cliente, elle vous va à

merveille. Vous pouvez vous le permettre.

Rebecca me fixe d'un air mauvais, une petite moue amusée commençant légèrement à se dessiner sur ses lèvres.

— Désirez-vous un café Mademoiselle Johnson, ou autre chose ?

— Non, merci. Nous prenons cette robe.

— Parfait.

Après un sourire satisfait, la vendeuse retourne à ses occupations.

— Vous fréquentez trop votre oncle « Mademoiselle Johnson ». Quel tempérament...

Rebecca s'avance vers moi, d'une démarche intimidante et me demande :

— Tu as l'air d'être en terrain conquis ici. Tu viens souvent ?

— Si je te dis qu'ils vont faire imprimer le nom de mon père sur le dos du fauteuil où je suis actuellement assise, tu me crois ?

Elle rigole maintenant franchement.

— Bon allez, tu prends cette robe, et on te trouve une paire d'escarpins à talons vertigineux, lui intimé-je en me levant.

Une heure plus tard, après avoir poussé à bout la quasi-totalité des vendeuses de chaussures d'Oxford Street, nous entrons dans un salon de thé, et investissons la petite terrasse pleine à craquer de gens venus profiter d'un mois de novembre, inhabituellement ensoleillé.

— C'est moi, tu sais, qui l'aie invitée samedi soir lui avoué-je franchement au bout de quelques minutes.

Sa tête se relève, et ses yeux pointent les miens à travers ses lunettes de soleil.

— Pourquoi ?

— Pour embêter William. Un truc entre nous, dis-je en restant très évasive.

— En quoi le fait que tu invites une superbe blonde chez lui est censé l'embêter ?

Je reste silencieuse quelques secondes. C'est vrai que, vu sous cet angle, mon raisonnement paraît totalement illogique.

— Il était tellement content que tu sois chez lui... il marchait un peu sur des

œufs avec toi. Je me suis dit que la meilleure façon de le mettre dans l'embarras pour cette soirée, était de provoquer ta jalousie. Sauf qu'aucun de vous deux n'a eu la réaction que j'attendais. Désolée.

Elle sourit.

— Vous êtes machiavélique Mademoiselle Johnson, me dit-elle en sirotant son thé.

Puis après un instant, elle rajoute :

— Je ne t'en veux pas. Je me suis bien amusée. Et il faut dire les choses telles qu'elles sont : ton oncle a un caractère de cochon, mais son appartement est somptueux, il sait recevoir et il cuisine comme un chef étoilé.

— Oui c'est vrai. Il est impossible, mais on ne peut pas lui enlever ça. Pourquoi tu lui as dit oui ?

Elle réfléchit un instant. Me toise. Se demande si elle doit me dire la vérité ou me raconter les mêmes mensonges que ceux qu'elle se raconte à elle-même. Mais finalement, elle me sort une réponse à laquelle je ne m'attendais pas le moins du monde :

— Nous avons conclu un marché, plus tard dans la soirée. Je l'accompagne à son dîner, et il me laisse tranquille après ça.

— Tu as vraiment envie qu'il te laisse tranquille ? lui demandé-je très surprise.

— Taylor... c'est... compliqué.

— Il paraît que j'ai trente-cinq ans depuis dix ans, donc je pense que je vais pouvoir comprendre.

Elle hésite. Mais je sens qu'elle est sur le point de craquer. Rebecca Reiss va se livrer. Se confier à moi. Même ma merveilleuse belle-mère n'a pas réussi ce tour de force.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que mes études et mon travail sont ma priorité. La médecine c'est très dur, tu sais. Il n'y a pas de place pour autre chose. Plus qu'un an. Hors de question de foutre en l'air neuf ans de travail acharné pour quelques nuits d'amour.

— Je comprends oui. Mais je ne l'ai jamais vu aussi heureux. Je ne pense pas

que ce soit juste pour quelques nuits.

— Taylor... William est... tu sais bien comment il est. Il le répète assez souvent :

« Pas d'engagement, personne sous ma responsabilité, jamais d'enfant : j'adore ma vie »

Nous scandons cette phrase en cœur, et partons dans un fou rire. Puis, le futur médecin soupire et me dit tristement :

— Il me ferait trop de mal. Je ne peux pas me le permettre... sinon j'ai trouvé notre nouveau petit couple vraiment adorable, change-t-elle de sujet.

— Aïdan Stern et Scott Miles... oui, c'est le moins qu'on puisse dire. Ça donnerait presque envie de dire adieu au monde de l'hétérosexualité...

Aïdan est tellement attentionné. Posé, discret, drôle et... amoureux à en crever. Notre Scott, lui, semble complètement perdu. Il va devoir trouver son chemin assez rapidement : papa a invité le chirurgien à déguster son fameux « Churchill Romeo y Julieta » sur le balcon : « le cigare des rois ».

— Taylor ! Tu es tellement jeune. Ne sois pas si amer, s'il te plaît. Tu m'as fait très peur samedi soir, tu sais. J'observais cette grande bougie qui se déplaçait dangereusement vers la tignasse de la compagne de David...

Je souris.

— J'ai énormément de self-control. Ce qui est intéressant, c'est que je me suis fait la même réflexion au sujet de la bougie placée juste entre toi et cette « sangsue blonde ».

Son thé passe par la mauvaise porte.

— Il y a quelqu'un dans ton cœur ? me demande-t-elle une fois sa toux calmée, pour changer encore de sujet.

Je la regarde par-dessus mes lunettes.

— De ton âge, précise-t-elle avec une moue amusée.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Mais au bout d'un moment de silence, je lâche une bombe :

— Je n'ai plus de place dans mon cœur. Et quand il y en aura, il sera tellement

bousillé qu'il ne sera plus capable d'aimer personne.

— Taylor...

— Toutes ces femmes plus belles les unes que les autres qui défilent à son bras et dans son lit. Toutes ces soirées comme celles de samedi dernier, où je me sens tellement seule et insignifiante, et qui me rappellent sans cesse qu'il ne sera jamais à moi. Qu'il ne me verra jamais autrement que comme la petite fille à qui il changeait les couches, et qu'il emmenait à la piscine.

Une larme coule sur sa joue, pendant que j'essuie celles en train de couler sur les miennes. C'est la première fois que je prononce ces mots à voix haute.

— Tu veux que je te dise ? se reprend-elle tout à coup. La prochaine fois, on dévalise un stock de bougies... ET AUCUNE PITIÉ ! crie-t-elle en tapant du poing sur la table.

J'explose de rire. Je pleure en même temps.

Je n'ai pas trente-cinq ans.

J'ai dix-sept ans.

Chapitre 7

S'il était une couleur : le noir

Intense, obscur, classe.

REBECCA

Cette fois c'est décidé : JE LE TUE.

Toc-toc-toc!

Toc-toc-toc!

Aucune réponse. Le saucisson à quatre pattes du troisième aboie de plus belle. J'ai beau taper sur la porte de toutes mes forces, personne ne vient ouvrir.

En remontant dans mon appartement, je croise mon reflet dans le miroir du palier :

Qui va avoir l'air d'une nana qui fête Halloween ce soir à cause de sa tête de morte vivante ? Qui va être à fleur de peau avec ses quatre petites heures de sommeil au compteur ? Qui va s'en prendre plein la tête dès qu'il va sortir le moindre mot de travers ?

Vous savez ce que ça fait d'échanger deux gardes de nuit contre deux gardes de jour, alors que vous êtes TOUJOURS de nuit ? Nous en avons discuté une fois entre collègues. Certains gardent leur énergie mais ont tendance à confondre la pince et le bistouri, d'autres sont tellement épuisés qu'ils ont envie de se jeter d'un pont. Et puis, il y a les gens comme moi : complètement survoltés, déboussolés et incapables de se maîtriser. Rajoutez à cela, un chien qui gueule et écourte votre temps de récupération...

C'est certain, nous allons passer une sacrée bonne soirée...

Il est à peine sept heures du matin, et je dois être à l'hôpital à neuf heures. À défaut de pouvoir dormir, je décide d'étaler mes cours sur mon lit, et de me faire une petite séance de révision d'une heure intitulée « organes digestifs ». Et ce que je craignais plus que tout arrive, et sape totalement mon moral, ainsi que mon organisation militaire : mon esprit et mes organes vitaux sont en totale dérive. Comme si cela ne suffisait pas d'avoir consacré ma nuit à rêver de William Parker, je m'autorise maintenant à spéculer sur le déroulement de la soirée, notre faux-couple, nos conversations, la conduite que je dois adopter, ainsi que l'issue. Cette dernière réflexion me menant d'ailleurs à celle-ci : un passage express à l'institut pour une épilation intégrale ne serait sans doute pas du superflu (là, je suis en train de me taper le front contre la tête de lit). Je ne lui ai même pas communiqué la couleur de ma robe, comme il me l'avait demandé. Dois-je lui envoyer un message ? Je ne suis pas certaine que ce soit un repas d'affaires. Pourquoi n'ai-je pas insisté pour le savoir ? Et pourquoi je suis en train de me poser toutes ces questions, au lieu de potasser, l'intestin grêle et le colon ?

« C'est ton parfum ou ton gel douche cette odeur de vanille » ?

« Il est doux et sucré... un peu comme tes lèvres ».

« C'est moi qui surchauffe ».

Non, c'est moi là, qui surchauffe en me remémorant cette soirée !

J'ai des trucs qui s'activent dans mon corps, et je vais être médecin, donc aucun doute quant à la localisation de ces petits phénomènes. J'ai beau faire comme d'habitude, c'est-à-dire verrouiller, et me concentrer de toutes mes forces, les flashes arrivent et se succèdent, sans aucun contrôle possible : les cheveux négligemment remontés par le bandeau, le pic en bois coincé entre les lèvres, les avant-bras bronzés et puissants, les doigts qui coupent les légumes aussi vite que dans les émissions culinaires à la télé, la veste noire ajustée, le jean délavé qui tombe bas sur les hanches, les lèvres dans mon cou, la main sur mon épaule, sur mon sein, chaude, possessive et apaisante, la voix et la posture sexy lorsqu'il parle d'un sujet sérieux avec ses associés, le rire communicatif, enfantin et terriblement touchant, le regard enflammé jeté à la dérobée toutes les cinq

minutes, la façon de servir le vin, sa façon d'être lui, tout simplement... d'exister.

Mon. Dieu.

Depuis que Liam est né, nous sommes amenés à nous voir plus souvent : il m'a tendu des pièges. Voilà une technique bien rodée... huilée. Serais-je tombée dans le panneau comme n'importe quelle gourde du samedi soir ? Certainement pas. Verrouillée, blindée, faite de béton armé...

Première résolution : je tue le chien d'ici demain soir. Deuxième résolution : hors de question de perdre deux heures de mon temps précieux dans un institut de beauté, étant donné l'issue que j'entends donner à cette soirée. Troisième résolution : je lui fusille son dîner et je n'autorise aucun rapprochement. Quatrième et dernière résolution : me reconcentrer sur ce qui est vraiment important.

Vésicule biliaire. Pancréas...

* La robe que j'ai choisie est noire.

J'envoie ce message (de la plus haute importance) à William, sur un coup de tête.

Réponse immédiate :

* Mieux vaut tard que jamais.

* Le noir va avec tout.

* Si tu m'avais demandé mon avis, je t'aurais dit de prendre une robe rouge. J'adore le rouge.

* Je déteste le rouge. C'est vulgaire.

* Non, c'est sexy. Va pour la robe noire. Mets des dessous rouges, je m'en contenterai.

* Désolée Votre Altesse, je n'ai que des dessous blancs.

J'appuie sur envoyer avec un gros sourire aux lèvres. Qu'est-ce qui me prend d'envoyer un message pareil et de rentrer dans son jeu ? Sa réponse ne se fait pas attendre :

* Je vais t'en acheter dans la matinée. Il y a une boutique à deux rues de nos bureaux. Quelle taille ?

* Tu plaisantes, j'espère ?

* JAMAIS JE NE PLAISANTE AVEC LES DESSOUS FÉMININS.

Mon sourire s'élargit de plus en plus. Il a vraiment le don de me surprendre. Je cherche quoi répondre. J'ai vraiment envie de savoir s'il est capable de quitter son travail en pleine journée, pour aller m'acheter une petite culotte rouge... et l'imaginer en train de la choisir s'avère être pour moi une occupation fort divertissante...

*85B/36

* Bretelles ou sans bretelles ? String/Tanga/Culotte ? Dentelle ? Satin, soie, coton ?

J'explose de rire. Ce petit merdeux doit passer sa vie là-bas. Exit la carte de fidélité. C'est plutôt : « Monsieur Parker, je fais mettre sur votre compte ? »

* Sans bretelles. Pour le reste tu as l'air de t'y connaître plus que moi. Fais-toi plaisir et surprends-moi.

Je n'en reviens pas d'avoir envoyé un tel message. Il doit être en train de danser à poil sur son bureau. J'ai un fou rire. Je n'arrive plus à m'arrêter. Soudain mon regard se pose sur le réveil. Il est huit heures passées. Mon cours sur le système digestif s'est envolé je ne sais où... mais certainement pas dans ma tête. Non, dans ma tête, se baladent des petites culottes rouges, une quantité astronomique de petites culottes rouges, un mec blond, super sexy et très mauvais garçon, qui choisit des petites culottes rouges, qui les touche, les frotte, les sent, et qui retourne à son bureau, un tout petit sac se balançant à sa main, un grand sourire planté sur le visage.

Douche froide obligatoire avant départ programmé dans dix minutes.

Les urgences ne désemplassent pas de la journée. Pourquoi je me tape toujours les mecs torchés ? C'est le troisième aujourd'hui. Il pue et ne veut pas se laisser examiner. Avec la dentition pourrie qu'il a, j'ai intérêt à ne pas me faire mordre. Vaccins à jour ou pas, c'est la septicémie assurée.

— Rebecca, tu es là demain ? me demande Aïdan en passant sa tête entre les deux rideaux.

— Non. J'ai échangé mes gardes avec Kate.

— Ah oui. C'est ce soir... le grand soir, murmure-t-il en arquant les sourcils plusieurs fois.

Je ne relève pas, mais à mon regard, il comprend que le terrain est miné.

— Tu voulais quoi ? demandé-je sans transition.

— Je voulais que tu m'assistes pour une intervention assez spéciale... tu seras là lundi ?

— Fidèle au poste. Lundi soir.

— Je repousse alors. Ce ne sera pas plus mal pour le patient. Il sera plus reposé. Bonne soirée avec William...

— Ouais...

Il veut me parler d'autre chose. Je pense avoir deviné :

— Monseigneur Miles t'a appelé ? demandé-je d'un ton détaché.

Il s'approche très près de moi pour me parler tout bas :

— Non. Tu crois que je devrai lui envoyer un message ? Vraiment c'est la première fois que je me sens si peu sûre de moi. Ce mec me rend fou. Samedi soir c'était vraiment très bien et... Eh ! Non, mais lâchez ça, vous êtes malade !

J'avais le dos tourné à l'ivrogne pour écouter le chirurgien, et ce con en a profité pour saisir tous les ciseaux et les seringues posées sur le plateau. Maintenant, je regarde Aïdan se débattre avec ce type et lui taper dessus avec son stéthoscope. Le gars bourré à l'air d'une bête sauvage.

— Tiens, dodo !

Je lui plante une aiguille de somnifère superpuissant dans la cuisse. Au bout de deux minutes, il s'endort sur le lit comme un gros bébé.

— Je pense que tu devrais le rappeler et lui proposer une sortie demain, dis-je tout essoufflée en regardant le doc droit dans les yeux.

— Il va me dire non si nous sommes seuls tous les deux. En plus, je crois que le dimanche, il va manger chez ses parents.

— Tiens c'est nouveau ça... Je l'appelle demain et j'organise quelque chose. Compte sur moi.

— Bien. Merci. Je me sens vraiment bête, mais je ne l'ai pas vu depuis huit jours et... bref. Allez, va te préparer pour ta soirée, je vais appeler quelqu'un pour te remplacer. Tu as eu ta dose pour aujourd'hui. Une soirée aux bras de Maître Parker, ça se prépare un minimum... psychologiquement parlant, j'entends.

— Tu as remarqué toi aussi qu'il était impossible... comment vais-je pouvoir le supporter ? Je suis censée jouer sa petite amie en plus.

Il rigole. Puis se ravise.

— Persuadé que ce mec va se mettre en quatre pour toi ce soir. Sa façon de te regarder lorsqu'il te parle... tu vas passer une super soirée, me dit-il très sincèrement. Tu ne sors jamais. Profites-en. L'internat, ce n'est pas le couvent non plus.

Tout ce qu'il me dit me fait sourire malgré moi. Il me serre le bras et sort en appelant un autre interne pour me remplacer. Depuis que nous nous fréquentons hors de l'hôpital, nos rapports se sont totalement transformés et je découvre un tout autre homme. Que j'adore. Scott Miles, troisième et dernier du nom, a intérêt de bouger ses fesses : Aidan Stern est un prince. On ne laisse pas poireauter un prince...

Allez, je vais aller retrouver le mien, de prince. Le prince des petites culottes rouges... j'ai pensé à lui toute la journée, suite à son message de dix heures trente ce matin :

* Je suis en train de choisir tes sous-vêtements. Tu fais quoi ?

* Je viens de faire une prise de sang à un ivrogne qui puait de la gueule et qui m'insultait. Je fais une pause cigarette.

* Si j'avais été là, je l'aurai cogné. Ne te laisse pas faire ma chérie.

* Tu n'es pas là. Je n'ai pas besoin de toi. Et je ne suis pas ta chérie.

* Je m'entraîne pour ce soir.

* Hors de question. Pas de mots doux.

* Il faut faire parfaite illusion. Mots doux obligatoires, sinon je ne respecte pas notre marché.

* Tu es vicieux, calculateur et manipulateur.

* Oui, merci. Et je suis aussi en train de caresser du bout des doigts, l'ensemble de lingerie fine qui a retenu mon attention.

* Peut-être bien que je ne le porterai pas.

* Tu le porteras. Crois-moi.

* Personne ne me fait faire ce que je n'ai pas envie de faire, tu le sais très bien.

* Quand tu le verras, tu auras envie de le sentir sur ta peau, je te le jure. Le satin est tellement doux et soyeux. L'ensemble est sublime... et il va te sublimer. À ce soir. Vivement.

Que vouliez-vous que je réponde à ce dernier message... ?

Verrouillée, blindée... blablabla.

Il ferait fortune en travaillant pour le téléphone rose. Je vais lui en toucher deux mots ce soir d'ailleurs. Bon, il est dix-huit heures et il passe me chercher dans une heure. Je commence par quoi ?

Leçon numéro un : ne jamais s'affaler sur son lit après avoir géré des types torchés toute la journée.

Toc-toc-toc!

Toc-toc-toc!

— Partez ! Laissez-moi dormir ! Contaminée par Ebola !

— Putain tu fais quoi ?! Il est dix-neuf heures trente !

Leçon numéro deux : éviter d'oublier de fermer sa porte à clé...

— William ?! Merde... je me suis endormie... quel jour sommes-nous ? Soir ?
Matin ?

— Nous sommes samedi. Nous sommes le soir. Et je suis déjà très en retard. Donc s'il te plaît BOUGE TON JOLI PETIT CUL DE CE LIT, me dit-il un brin tendu.

— Je vais me doucher.

— Express la douche... C'est quoi ce bordel ? demande-t-il tout à coup en tendant l'oreille. Un chien non ? Tu arrives à dormir ?

— Il m'en empêche la plupart de temps, je réponds en bâillant tout en me dirigeant vers la salle de bains. Mais ce soir, j'étais tellement fatiguée...

— C'est inadmissible ! Tu n'as pas à supporter ça ! Tu es médecin, tu dois te reposer. Quel appartement ? demande-t-il de son ton impérieux.

Je suis plantée dans l'embrasure de la porte de la salle de bains, et je le fixe complètement ahurie. Maintenant que mes yeux sont grand ouverts, ils admirent un prince. Oui, William Parker est bien un prince. Il est époustouflant. Un costume à l'étoffe parfaite et d'un noir d'une intensité incroyable, le même noir que sa chemise, boutonnée jusqu'en haut. Pas de cravate. Il a fait couper un peu ses cheveux miel qui tombent impeccablement de chaque côté de son front. Sa peau est toujours aussi hâlée. Ses yeux, toujours aussi verts. Lunettes à monture noire. Chevalière à la main droite. Le look coincé bourgeoisie londonienne. Gentil garçon de bonne famille. Sauf qu'il est tout sauf coincé. Tout sauf gentil garçon. Il est dangereux. Ténébreux. Diablement sexy. Un chevalier noir...

— Quand tu auras fini de me reluquer, me taquine-t-il avec un sourire en coin, tu penseras qu'on est attendu dans dix minutes au restaurant. File sous la douche, je m'occupe du chien. Tiens, je pose les sous-vêtements sur le lit.

Je n'ai même pas le temps de répondre il est déjà en train de descendre les marches, alors que j'entre tout juste dans la salle de bains.

Il va vraiment tuer le chien, ce petit con. Certaine qu'il va le faire...

— Ça ne va pas te sauter dessus...

Je ne m'étais pas aperçue qu'il était revenu, et qu'il m'observait, à moitié nue, au sortir de la douche, en train de fixer l'intérieur du petit sac rose posé sur mon lit.

— Tu peux attendre dans la cuisine s'il te plaît ?

— Ça ne va pas ? Je vais me pendre, si je reste dans cette pièce.

— Tu lui as fait quoi, je ne l'entends plus ? demandé-je en tendant l'oreille.

— Rien de spécial. Il ne t'embêtera plus. Bon, tu regardes ? Je veux voir si l'ensemble que j'ai choisi te plaît.

— Tu vas souvent dans ce magasin ?

— Pour tout te dire, cela faisait un moment que je n’y avais pas mis les pieds. Nous avons un compte là-bas.

Bingo.

— Qui « nous » ?

— Tony, David et moi, dit-il en essayant de se retenir de rire.

— Quoi ?

— Je repense juste à ce que la vendeuse m’a appris ce matin. Ils vont ouvrir deux autres boutiques dans Londres, car les chiffres sont vraiment excellents depuis deux ans.

— Et alors ?

— Je n’ai pas pu m’empêcher de faire le rapprochement avec l’arrivée d’Hélène. Je pense que ce bon vieux Tony doit faire tourner la boutique à lui tout seul, poursuit-il en explosant de rire. Je sais qu’il y va au moins deux, voire trois fois par semaine !

— C’est vrai, elle m’en a parlé une fois. Ses tiroirs sont pleins à craquer, dis-je en souriant à mon tour.

Il profite de ce moment où je baisse ma garde, pour venir se coller dans mon dos et m’inciter à avancer vers le minuscule sac. Voyant que je ne me décide pas, il passe sa tête par-dessus mon épaule, tend ses deux bras de chaque côté de mon corps et commence à sortir religieusement, une à une, chacune des pièces du puzzle à assembler sur ma peau. Le satin rouge se décline en d’innombrables nuances sous l’effet de la lumière, attire mon œil et affole mes sens. Le toucher est tellement doux au contact de mes doigts. J’ose à peine l’effleurer de peur de le souiller. Une senteur particulière embaume ma chambre depuis que nous avons ouvert le sac.

— J’ai pris soin de les laver pour que tu puisses les porter ce soir, me précise-t-il.

— Tu as lavé mon soutien-gorge et ma petite culotte ?

— L’ensemble n’est pas complet. Regarde au fond du paquet, continue-t-il en

éludant ma question.

Je ne vois pas son air lorsque je sors la dernière pièce. Mais le chevalier noir, dont le visage est toujours à quelques centimètres du mien, respire fort. Très très fort. Je devine son regard brillant et sa mâchoire contractée, comme toutes les fois où l'excitation prend possession de son corps. Il exulte de me sentir si intriguée, novice en la matière. Excitée aussi. Car c'est vrai, en insistant pour que nous découvriions ensemble ces petits morceaux de satin qui vont toucher les parties les plus intimes de mon corps ce soir, il déverrouille une porte supplémentaire de ma prison intérieure.

— Je n'ai jamais porté un truc pareil. Je ne sais même pas comment on le met.

Le porte-jarretelles pend au bout de mon index, comme une vulgaire saucisse, au rayon charcuterie.

— Moi je sais. Va te préparer et je viendrai t'aider pour ce dernier détail, me suggère-t-il d'un air détaché.

— C'est beau de rêver mon grand. Je pratique des opérations à cœur ouvert, je devrais m'en sortir seule.

Je prends le tout, le bouscule au passage, et pars me réfugier dans la salle de bains. Le soutien-gorge sans bretelles : impeccable. J'ai la douce sensation d'avoir des plumes sur les seins et un décolleté voluptueux. La culotte est en fait un tanga, tout à la fois sexy et confortable, qui propulse mon petit cul sur la plus haute marche du podium des plus beaux petits culs de la terre. Quant aux bas, ils sont tellement fins que je ne les sens même pas. Il s'agit maintenant de les faire tenir... et finalement, le triple pontage s'avère soudain être beaucoup plus aisé que la mise en place de cette sublime fanfreluche. J'aurai dû prendre mon téléphone avec moi. Hélène met les porte-jarretelles comme j'enfile les pantalons de jogging... Pendant un instant, je pense à m'en passer, et faire tenir les bas avec du scotch ou de la colle. Je n'ai pas de scotch. Encore moins de colle. De la colle sur la peau... *quel est mon métier déjà ?*

Toc-toc-toc !

— Besoin d'aide ? demande-t-il d'un ton moqueur à travers la porte.

J'en crève de lui faire ce plaisir, mais je ne vois pas d'autre alternative. Je ne vais pas sortir jambes nues en plein mois de novembre. Surtout que ma robe n'est pas du genre « couvrante ». Après avoir enfilé mon petit peignoir de bain en éponge blanc, je tourne la clé, et je l'attends adossée au meuble vasque, les bras croisés sur la poitrine. Il entre sans aucune hésitation, et ferme presque entièrement la porte derrière lui. Nous sommes face à face. Il me tend une main ouverte, dans laquelle je pose sèchement le sous-vêtement.

— Arrête de faire ta bêcheuse, râle-t-il en se mettant à genoux devant moi.

— Enlève ce sourire de petit merdeux de ta bouche, Parker. Et tente quoi que ce soit de déplacé, je te défonce la clavicule et la mâchoire.

Il relève la tête et me demande très sérieusement :

— Tu pourrais arrêter d'être en mode « chienne de garde » vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

J'en reste sans voix.

— Approche, dit-il tout bas, en empoignant mes hanches d'une manière très possessive.

Son sourire n'est toujours pas revenu. Il a laissé place à un air concentré et déterminé. J'observe ses mains œuvrer, la bouche ouverte, le souffle court, en me demandant comment un homme peut-il être aussi dangereux pour une fille.

La ceinture s'ouvre délicatement et tombe de chaque côté de mon corps, en même temps que les pans de mon peignoir. Ses yeux deviennent liquides à la vue de son cadeau sur ma peau. Puis, il pose son front sur mon ventre et prononce ces paroles dans un souffle :

— Le rouge, c'est notre couleur. Tu mets mon cœur à feu et à sang. Et j'adore ça.

Je pense qu'il a relevé la tête pour la fin de sa phrase. Mais je ne peux rien certifier, j'ai un millier de points lumineux devant mes yeux qui m'empêchent de distinguer quoi que ce soit.

— C'est ton côté sadomaso, je réponds en souriant, pour faire retomber l'espèce de climat pesant qui règne dans la pièce.

Après un éclat de rire, il me plante un baiser chaste au-dessus du nombril et commence à m'enfiler le porte-jarretelles.

— Tu as fait ça toute ta vie, on dirait.

— En général, je les enlève, plutôt que je n'aide à les mettre, dit-il fièrement, tout en continuant de fixer les attaches avec des gestes rapides et précis.

— Évidemment. Je me demandais à quel moment tu allais me la sortir celle-ci.

— Et voilà, dit-il très content de lui, tout en se relevant.

Maintenant, il me détaille de la tête aux pieds, avec une petite moue gourmande et ses yeux verts incandescents. Il brise le silence au bout de quelques secondes, après un raclement de gorge :

— Allez, je te laisse mettre ta robe et on y va. Nous sommes déjà très en retard.

— Oui. J'en ai pour cinq minutes.

J'ôte mon peignoir et je sors ma tenue feu et sang de sa housse. J'ai vraiment hâte de voir sa réaction quand il va en découvrir la couleur. Lorsque je me retourne pour enfiler ma robe, le miroir me renvoie en pleine figure, le reflet d'une fille que je ne connais pas. Est-ce vraiment moi ? Le maquillage, les cheveux remontés en un chignon parfait me donnent vraiment une classe folle. Quant à ma silhouette... il avait totalement raison. Cet ensemble sublime mon corps à la perfection. J'ai tellement confiance en moi en cet instant que je pourrais déplacer des montagnes. Et si ce nouvel élan de féminité n'avait aucune corrélation avec tous ces accessoires ? Ne serait-ce pas simplement dû, à la façon dont il me regarde ? Avec intérêt, envie, gourmandise et admiration. Quand un homme vous regarde ainsi, c'est le début de la fin... la fin du règne de votre liste « À proscrire ».

La belle petite robe en soie rouge glisse sur mon corps et tombe impeccable. Elle est juste un peu trop courte à mon goût. Quelle idée aussi d'aller choisir une robe de soirée avec une princesse fashion victim. Je dois sortir maintenant. Remplir ma part du contrat, tout en suivant mon plan. Ne rien céder, lui fusiller sa soirée. J'ouvre la porte. Je le trouve allongé sur mon lit, en train d'étudier mes cours.

— Je suis prête.

Il se redresse brusquement, en envoyant valser les feuilles qu'il tenait à la main.

— Tu ne m'avais pas dit qu'elle était noire ?

— J'ai dit noire ? Désolée, je voulais dire rouge, en fait. La fatigue certainement. On y va ? demandé-je tout en me dirigeant vers la sortie, ma paire de talons à la main.

— Chipie ! me crie-t-il en se lançant à mes trousses.

En un rien de temps il me rattrape, et me coince contre la porte.

— Je t'ai eu, tu vois, je lui dis en le défiant du regard. Tu n'as rien vu venir.

— Bien joué miss explosive. Tu es sublime dans cette robe.

— Elle est un peu courte, non ?

— Scandaleusement courte. Tout ce que j'aime, chuchote-t-il dans mon cou en saisissant chaque côté pour la faire remonter.

— William... lui réponds-je en le repoussant.

Putain, cette soirée ne va pas être de tout repos.

— Je savais que cette couleur était faite pour toi. Taylor ne voulait pas me croire, dit-il tout en ouvrant la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? lui demandé-je surprise, en chaussant mes talons.

— Tu es maline, mais sache que j'ai toujours une longueur d'avance. J'ai ordonné à Taylor de te trouver une robe rouge, me dit-il avec un énorme sourire. Et courte.

J'en reste bouche bée.

— Elle me devait bien ça, après son coup bas de samedi soir chez moi. J'adore le rouge, et je voulais absolument te voir porter cette couleur... et tu connais le proverbe français : « ce que le roi veut... ».

— Si tu savais à quel point j'ai envie de te frapper en cet instant.

— Je sais. Mais garde tes forces pour le dîner, tu risques d'en avoir besoin.

Je m'engouffre dans la superbe Jaguar, en me maudissant intérieurement d'avoir

accepté un tel marché.

Chapitre 8

Si elle était une pierre précieuse : le rubis

La couleur du feu et du sang, la rareté, le courage.

WILLIAM

— Tu as froid ? Tu trembles.

Son magnifique gilet blanc en cachemire n'est pas suffisant pour la saison. Tout ce cirque avec ses sous-vêtements et sa robe m'a tellement mis la tête à l'envers, que j'en ai oublié de lui dire de prendre son manteau.

— Je vais monter le chauffage, dis-je, sans attendre sa réponse.

— Je suis juste un peu nerveuse. J'ai la sensation que tu me conduis à l'échafaud.

— Tranquillise-toi. C'est moi qui vais à l'échafaud, lui réponds-je en serrant son genou dans ma main.

— Et c'est censé me rassurer, ça ?

— Avec toi à mes côtés, cette soirée va tourner à mon avantage.

— Tu es vraiment le roi de l'esquive de question.

Je souris tout en m'arrêtant au feu rouge.

— Et tu es la reine des emmerdeuses. Le couple de l'année quoi..., lui réponds-je en profitant de l'arrêt de la voiture pour approcher mon visage à quelques centimètres du sien.

L'habitacle est un cocon de chaleur exquise et de senteur vanille qui commence à me chatouiller les narines. Dans à peine cinq minutes, la partie sud de mon corps va commencer à se manifester. Tout en attendant un baiser qui ne vient pas,

je me fais bizarrement la réflexion que, d'habitude, le circuit de ma libido se fait dans le sens inverse.

— On regarde la route Messire. Et on range sa main baladeuse.

— Il faut s'entraîner ma chérie. Dois-je te rappeler les clauses du contrat ?

— Il n'y a aucun contrat, mec.

— C'est un contrat verbal, poulette, lui réponds-je en insistant lourdement sur le dernier mot. Sauve les vies bébé et laisse les juristes gouverner le monde.

Elle pince les lèvres, pour étouffer son rire.

— Tu sais ce qui me plaît le plus ? me demande-t-elle.

Je tourne la tête pour l'inciter à continuer.

— C'est de savoir que tu penses vraiment ce que tu dis.

— Bien évidemment chérie. Je pense toujours tout ce que je dis.

— Le feu est vert. Et je te préviens, arrête avec tous ces petits noms, sinon tu vas le regretter. Appelle-moi d'ailleurs, encore une fois comme un gallinacé et je t'ouvre le ventre.

Je soupire et me replace en position de conduite. Mais je laisse ma main.

— Tu n'avances pas ? insiste-t-elle.

— Si. J'attends toujours un peu au cas où...

Après avoir bien vérifié qu'aucune voiture ne vient de droite ou de gauche, et surtout après mon petit geste classe à l'attention du connard qui klaxonne derrière nous, la Jaguar continue son chemin.

Elle ne pose pas plus de questions. Sa tête est tournée maintenant côté route. Est-ce que je tente une légère remontée de ma main ? J'aime les questions rhétoriques.

— Tu t'habituas bien ? demandé-je l'air de rien, en remontant le bas de sa robe afin de tirer sur les petites attaches qui fixent ses bas.

— Très bien. Mais le service après-vente n'est pas prévu au programme.

Elle me donne une bonne claque sur la main.

— Si tu continues comme ça, nous ne ferons jamais illusion.

— Nous ne sommes pas encore au restaurant. Tu ne devais pas être un

gentleman ?

— Les mecs de l'hôpital sont des gentlemen ?

Aucune réponse.

— Réponds !

— Ma vie sexuelle ne te regarde pas. Fixe la route maintenant, et fiche-moi la paix !

Vexée. Merde.

Le reste du trajet se poursuit dans le silence le plus total. Je n'aime pas. Comment m'excuser d'être un effroyable con du matin au soir ? Comment lui expliquer que mon mauvais caractère se déchaîne à ses côtés pour essayer d'exister à ses yeux ? Comment lui dire que je ne sais pas me faire aimer ? Peut-on d'ailleurs se faire aimer de quelqu'un d'autre, lorsqu'on se déteste autant soit même ?

Le voiturier nous attend devant l'entrée du restaurant. Il s'avance vers la Jaguar et ouvre la portière de Rebecca. Je la retiens par le bras avant sa sortie :

— Je suis tellement jaloux de tous ces mecs qui ont pu avoir ton corps. J'ai tellement envie de toi depuis une éternité. Et j'ai attaché tes bas à ton porte-jarretelles...

— Je ne suis pas une fille pour toi William, je te l'ai déjà dit. Je ne peux pas. Je te rends ce service ce soir et après tu lâches l'affaire. C'est « le contrat ».

Elle sort.

— Bonsoir Monsieur Parker, me salue John en ouvrant de mon côté.

— Bonsoir. Tenez. Merci.

Je lui jette les clés et je cours rejoindre ma cavalière sous le porche du restaurant.

— Monsieur, vous n'oubliez rien ? demande le voiturier en revenant vers nous.

Je sors instinctivement mon portefeuille de ma poche, mais le gars m'arrête tout de suite :

— Non, non, Monsieur. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est que... d'habitude vous me donnez les consignes sur comment garer votre jaguar pendant

au moins dix minutes. Il n'y a pas de recommandations particulières ce soir ?

Rebecca se retourne pour cacher son fou rire.

— Non. Merci.

Il me salue et repart en direction de la voiture.

— Arrête de rigoler toi, la menacé-je en souriant.

— Ou quoi ? minaude-t-elle.

— Ou je te place à table à côté de mon oncle Alistair. Tu vas l'adorer, il sait tout sur tout, et il descend le vin rouge comme du petit lait.

Elle m'arrête net devant la porte à tambour, les yeux complètement exorbités :

— Tu m'as emmenée... à un repas de famille ?!

— Bienvenue en enfer...

Je pousse le tambour, et la force à me suivre en saisissant sa petite main. La sensation d'apaisement que provoque ce contact est apparemment partagée. Nous ne nous lâchons pas du regard pendant tout le chemin jusqu'à notre table...

— William ! Enfin !

— Alistair, chuchoté-je à Rebecca.

— Je veux être assise à côté de toi, me dit-elle tout bas en apercevant l'énergumène bedonnant.

— Bien-sûr. C'est un contrat. Demain tu es libre. Mais ce soir, tu es à moi. Rien qu'à moi, rajouté-je en plantant un baiser chaste sur sa joue.

Je fonce direct vers la personne pour laquelle je fais le sacrifice de me farcir ce repas de merde :

— Bonsoir maman.

— William...

Je tiens la main de Becca dans la mienne, et j'enserme ma mère, très fort avec mon bras gauche. Sensation bizarre. Nous restons ainsi quelques instants. Ma mère essuie ses larmes discrètement et regarde en direction de ma cavalière.

— Tu es venu... accompagné ? me demande-t-elle ahurie, le sourire aux lèvres.

— Laisse-moi te présenter ma fiancée. Rebecca Reiss. Infirmière et interne en médecine.

Ma blonde tousse une ou deux fois au prononcé du terme « fiancée ».

Ma mère n'en croit pas ses yeux.

— Enchantée Mademoiselle.

Elles se saluent en se regardant dans le blanc des yeux. J'épargne à Rebecca le reste de la tablée en lui présentant tout le monde de loin, et nous nous asseyons face à ma mère... et à mon père.

— Tu es en retard... comme d'habitude, lance-t-il à mon attention en vidant son verre d'un seul trait.

— Et bien, si c'est une habitude, je ne vois pas pourquoi tu te donnes la peine de me le faire remarquer à chaque fois.

Je fais signe à la serveuse de venir à notre table, sans attendre la réplique acerbe en préparation.

— Whisky s'il vous plaît. Double. Tu bois quoi chérie ? Un conseil, lui chuchoté-je, prends quelque chose de fort.

— Je ne bois jamais. Il faut que je prenne un truc léger sinon je vais être saoule au bout de cinq minutes.

— Un verre de vin blanc, je lance à la serveuse. Doux, moelleux et très sucré. Aucun regard, mais ses joues s'empourprent d'une façon délicieuse.

— Nous avons commandé les plats mon chéri. On s'est dit que cela vous ferait venir.

Ma mère marche sur des œufs.

— Vous avez bien fait. Becca a eu un petit problème technique avec sa tenue de ce soir... Aïe !

Elle vient de me pincer la cuisse, à m'en arracher la peau.

— Ça fait super mal bordel ! lui dis-je tout bas avec mon regard noir.

— On a dit « gentleman » Parker. Et ce n'est pas la peine de me faire tes gros yeux, je ne suis pas du tout intimidée, me répond-elle également tout bas.

— Tu ne perds rien pour attendre.

Nos consommations arrivent et nous passons commande.

— Tu devrais prendre le poisson, bébé, il est délicieux ici.

Ses yeux me lancent des éclairs.

— Je vais prendre la viande s'il vous plaît, dit-elle finalement à la serveuse.

Fichu caractère. Je croise le regard de ma mère, et nous nous sourions.

— Alors, comment se porte le monde de l'art? demande mon père, en descendant ce qui semble être son troisième verre.

Je pose instinctivement ma main sur la cuisse de ma petite chieuse.

— Certainement aussi bien que celui de la finance.

— Tu sais que c'est l'un de mes employés qui m'a appris que tu t'étais offert un loft au prix scandaleux en plein cœur de la City?

— Je comptais vous le dire ce soir, dis-je en essayant de garder mon sang-froid, devant le regard paniqué de ma mère.

Je sens tout à coup des petits doigts froids se poser sur ma main et jouer avec ma chevalière. Et c'est à ce moment-là que je me rends compte d'une chose : rien de ce que pourra me dire mon père ce soir ne m'atteindra.

— Il est magnifique ce loft, lui lance Rebecca avec cette assurance qui la caractérise.

— Il peut, avec le prix qu'il l'a payé, lui répond-il d'un ton cassant.

— Je pense qu'il a passé l'âge d'obtenir l'aval de son papa pour un tel achat.

— Je pense que cette discussion ne vous concerne en rien Mademoiselle.

Je vais le cogner. Les petits doigts serrent encore plus ma main et continuent de triturer ma chevalière. J'interviens :

— Papa, tu peux m'expliquer en quoi cette information te regarde ou regarde quiconque assis à cette table, à part moi? Et tu me donneras le nom de ton informateur aussi... je vais me faire une joie de lui expliquer ma manière de voir les choses.

— Ça me regarde quand j'entends à longueur de journée toutes tes frasques et ta vie dissolue, s'étaler sur la place publique.

— Et tu es assez con pour croire toutes ces foutaises? Ces personnes sont jalouses de ma réussite, je t'ai déjà dit de ne pas y prêter attention.

— Comme d'habitude, tu te comportes comme un gamin irresponsable. Et tu te

contresens des conséquences de tes actes.

Je baisse la tête. Il a entièrement raison.

— Si nous dégustons le contenu de nos assiettes ?

Ma mère fait le tampon, comme d'habitude, et calme la dispute. Mon père serre la mâchoire, tandis que la tablée reprend ses conversations diverses. Oncle Alistair est déjà bien attaqué, aux vues de toutes les conneries qui commencent à sortir de sa bouche. Mon cousin Ted me fait la conversation. Mais franchement, qu'est-ce que j'en ai à foutre de ses histoires de cul ? Il me fait quand même rire à deux ou trois reprises, alors que mon père continue de me lancer des éclairs.

De ma main gauche, je déguste mon poisson, et de ma main droite, je me calme en prenant de très gros risques. La petite robe couvre à peine la jonction entre les bas et les attaches. C'est donc sur sa peau, nue et douce à souhait, que le bout de mes doigts dessine de petits cercles en s'aventurant toujours un peu plus loin sous le tissu. Je vais me faire réduire en miettes.

— Alors... depuis quand vous connaissez-vous ?

Ma mère semble à la fois très contente et très intriguée.

— Depuis deux ans. Mais nous ne sommes vraiment ensemble que depuis quelques mois, lui réponds-je en essayant de paraître le plus sincère possible.

Le ricanement de mon père attire l'attention de ma voisine :

— Peut-on savoir ce qui vous fait rire ?

— Je ne crois pas, non, malheureusement. Ce ne serait pas très flatteur pour vous.

Elle accuse le coup. Bois une gorgée de vin... et dégage... son Smith & Wesson :

— Et bien, cher Monsieur, je ne me poserais plus la question de l'origine du caractère si spécial de votre fils.

Doux Jésus. Après s'être coincée dans ma gorge, la dernière bouchée de poisson ressort en de multiples projectiles en direction de mon géniteur, devenu livide. Le silence s'est installé à notre table.

Certaines personnes comme moi ne savent pas à quel moment elles doivent

s'arrêter. Finalement, Rebecca a beau le nier, nos points communs sont nombreux. Mon père va manger chaud ce soir :

— Et par « spécial », j'entends bien sûr « irritant », « désagréable », « impossible », « invivable », continue-t-elle sur sa lancée. Je tenais à vous le préciser, afin de ne pas vous faire croire que vous étiez spécial, dans le sens « exceptionnel », ou « particulier » dans le sens « cher » et « aimé ». Cela dit pour votre fils, ce caractère de merde est totalement gommé par son sens de l'humour incomparable et son époustouflante beauté.

Elle s'arrête. Ah non... le coup de grâce :

— Je n'ai pas eu l'occasion de tester votre sens de l'humour... quant à la beauté, je me dois de constater que William ressemble trait pour trait à votre femme.

Ma mère pince les lèvres et baisse la tête.

Reiss 100

Parker père 0

Je jubile.

— De quel droit osez-vous me parler ainsi ?! l'interpelle-t-il en rage. Vous vous prenez pour qui ? Je vois, mon fils, que tes fréquentations n'ont pas énormément évolué.

Il n'est pas là. Aucune de ses paroles ne me blesse. Je ne les entends d'ailleurs presque pas. Mais Rebecca va se faire démolir dans moins de deux secondes si je ne n'interviens pas :

— Tu dances, chérie ?

— Non, dit-elle en continuant de fixer mon père, comme si elle allait lui sauter à la gorge.

— Si, chérie, je t'assure. Tu dances.

Mon ton ferme la fait sortir de son état second, et elle saisit ma main à contrecœur. La piste est petite, et je vois qu'elle hésite un instant.

— Je ne sais pas danser.

— Moi je sais. Viens-là Calimity Jane.

Nous tournons lentement, au son d'un air de jazz. Mes mains enveloppant sa nuque, mes doigts caressant ses cheveux soyeux.

— Colle-toi à moi bon sang. Calme-toi... tu es tendue comme un arc.

— Tu ne penses pas que je suis assez en rage ? Ne me dis pas ce que je dois faire.

— OK...

Je fais profil bas. Elle rumine.

— Ton père est odieux avec toi. Pourquoi ? Pourquoi tu m'as emmenée ?

Je ne réponds pas. Rien de ce que je pourrai dire ne la calmera. Me connaissant, je vais plutôt obtenir l'effet inverse.

— Pourquoi il t'en veut à ce point ? Et pourquoi tu ne m'as rien dit ? William, réponds ! Tu es vraiment impossible, râle-t-elle en comprenant qu'elle n'obtiendra pas de réponse à ses questions.

— Ce qui est impossible, c'est la façon dont tu dances. Ils vous apprennent quoi à la faculté de médecine ? Laisse-toi faire, j'ai ça dans le sang, lui murmuré-je.

— C'est ta phrase-choc ? Le truc que tu dis aux nanas dans le feu de l'action ? Et ça marche ?

Elle pose toutes ces questions d'un ton moqueur.

— Je dis beaucoup de choses quand je baise une femme. Et en général, ça marche plutôt bien, oui. Maintenant on se tait.

Elle colle ses mains contre mon torse, son front sur mon épaule. Puis elle reprend de plus belle :

— Je ne comprends pas comment tu arrives à te contenir. C'est le monde à l'envers ! Toi qui n'acceptes même pas que l'on te dise que ta cravate est de travers !

— Tu peux arrêter s'il te plaît ? J'aimerais savourer ce moment avant de retourner dans l'arène. J'en ai rien à foutre de mon père et de ce repas de merde. Fais ce que je te dis pour une fois.

Elle capitule.

Il est bien évident que j'ai envie de réduire à néant tout ce qui m'entoure. Foutre le feu aux nappes, péter toutes les tables et les chaises, décapiter les clients et les serveurs, déchirer tous ces putains de rideaux absolument hideux. Et me tirer d'ici en courant. Mais je vais me coltiner tout ce merdier, aussi longtemps que mon self-control me le permettra. Car elle est le feu qui consume mon mal-être. Le sang qui me donne l'envie de continuer. Une guerrière qui me protège de tout. De moi. Et pour une seule heure encore à faire semblant d'être son amant, j'encaisserai les pires horreurs de la bouche de celui qui, autrefois, m'a aimé comme un père.

Chapitre 9

S'il était un sport : le rugby

Violent, sauvage, viril... gentleman

REBECCA

Avec cette soirée, il est clairement en train d'abattre sa dernière carte. Je suis très en colère. Pas contre lui. Plutôt contre moi. J'ai bêtement pensé que ce repas ne serait qu'une formalité. Un petit dîner de rien du tout, qui me permettrait de m'éloigner de ce concentré de testostérone et de tentation. Mais la vie serait bien trop simple. Plus les minutes s'écourent, plus je le regarde, plus il a besoin de moi, et plus j'entends les boulets frapper, et faire exploser mon enceinte fortifiée. Ce n'est pas de la tendresse et encore moins de la pitié. Je n'arrive pas à définir le sentiment que je ressens pour William en ce moment. Une certitude seulement : mes verrous ont pratiquement tous sauté. Nous sommes de retour à table et essayons de déguster nos desserts mais la chape de plomb est toujours là, et mon chevalier noir a tenu toutes ses promesses : cette soirée se déroule effectivement en enfer. Depuis dix minutes, et toutes les trente secondes à peine, il murmure à mon oreille certains mots qu'une fille ne souhaite pas forcément entendre, lorsqu'elle est assise en face de sa supposée belle-mère. La main à la chevalière a repris sa place de prédilection sur ma cuisse. Possessive. Douce. Chaude. Il m'embrasse aussi. Sans arrêt. Dans le cou, sur l'épaule. Et je prends tout. Sans rechigner. C'est comme si nous étions seuls, tous les deux, contre le reste du monde. Je le sens vulnérable, perdu, au bord du précipice. Tel que je ne l'ai jamais connu. Il encaisse. Sans sourciller. Sa mâchoire tressaille à chaque réplique acerbe de son père. Il a besoin de moi... et j'aime ça. Et je n'aime pas

aimer ça.

— Tu sens vraiment très bon. Je te veux.

Il chuchote ces mots dans mon oreille, alors que sa mère me raconte quelques anecdotes concernant son fils et comment il aimait courir tout nu dans le jardin quand il était petit.

— Et exhibitionniste avec ça, Maître Parker ? Tes associés connaissent ce petit détail ? demandé-je moqueuse, pour essayer de le détendre.

Il tamponne sa bouche avec sa serviette et prépare sa réponse en avalant une gorgée de vin.

— Non très chère. Et si tu tiens à la vie, je te conseille de tenir ta langue.

— On verra. Si tu es gentil.

Sa main attrape ma nuque et sa bouche fond sur la mienne. C'est ma langue qu'il veut. Un bruit de sa gorge s'étouffe dans la mienne lorsque je le laisse entrer. Il va loin, a le goût du vin, de la colère et du désir inassouvi. Il prend, prend et prend. Et je ne suis pas sûre de me laisser faire seulement à cause du fameux contrat. Puis il se calme et transforme son assaut, en de petits baisers chastes, seulement sur mes lèvres.

— Désolé maman, mais Rebecca a besoin de mes baisers à intervalles réguliers, sinon elle pique une crise d'hystérie, dit-il en mode salaud.

Je lui pince une nouvelle fois la cuisse. Putain, que ça fait du bien...

— Aïe ! Bordel, je te ronge tous les ongles cette nuit ! Tu ne pourras même plus décoller les étiquettes pour les tubes de prise de sang.

Sa mère paraît plutôt amusée et secoue la tête en rigolant. Et moi je suis bluffée. Il a remarqué ça. Ce petit détail insignifiant. Je lui ai fait deux prises de sang seulement en deux ans et il a remarqué que mes ongles longs servaient à décoller les étiquettes des tubes.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? me demande-t-il soudain.

— Rien. Non, rien du tout.

— Tu ne sais vraiment pas te tenir William. Nous sommes au restaurant, le réprimande son père.

— Chérie tu veux un autre dessert ou un café ?

Mon chevalier se tourne vers moi pour me poser cette question. Il se fissure. Je le vois dans son regard. Il me demande de l'aide, mais franchement, je ne sais vraiment plus quoi faire. J'ai encore une fois l'envie d'intervenir, mais cela risque d'envenimer encore plus les choses. Le bateau coule.

— Je vais prendre un café, oui.

— Maman, tu en veux un aussi ?

— Tu as entendu ce que je viens de te dire ? insiste son père au bord de l'explosion.

— Pas vraiment non, je ne t'écoute plus depuis au moins une heure en fait.

Putain.

— Je ne t'ai pas élevé comme ça. Tu te donnes en spectacle devant tout le monde. Tu me fais honte.

Le ton monte dangereusement. Je croise le regard de sa mère et j'en conclus que nous vivons les derniers instants de calme avant la tempête.

— Et toi tu me fais chier. J'embrasse ma femme où je veux, quand je veux ! Et pour ta gouverne, je peux aussi la baiser ici, si ça me chante !

Un cri étouffé sort de la bouche de sa mère et de sa tante. Je planque ma tête dans mes mains. Et soudain, je me rends compte que je suis en train de rire. C'est tellement lui. Du William tout craché. Et je l'adore... tel qu'il est. J'essaie de me contenir, mais je ne peux pas. Je pars dans un fou rire énorme et tout le monde me regarde comme si j'étais une folle échappée de l'asile le plus proche.

Après m'avoir observé ahuri pendant quelques secondes, William échappe lui aussi un ricanement et explose de rire à son tour.

Tous seuls, tous les deux contre le reste du monde...

— Tu te rends compte de ce que tu viens de me dire ?! Excuse-toi immédiatement ou tu n'es plus mon fils.

— Je m'en fous !

Il lui répond en essayant de retrouver son sérieux, mais c'est peine perdue. Tout le restaurant nous écoute. Ce que rajoute son père ensuite sonne la fin du glas :

— Et il a fallu que tu viennes avec une de tes traînées ! Médecin... tu parles, elle est médecin comme moi je suis dentiste !

Je rêve ou il vient de me traiter de pute ?

Le fou rire de William s'est stoppé net, bien avant le mien.

— Tu peux répéter ce que tu viens de dire ?

— Tu as très bien entendu.

— Putain, répète ce que tu as dit !

Il hurle en tapant de sa main sur la table. Je ne vois plus que lui. Ses lèvres rouge sang à force de les mordre, ses yeux brillants. Il me fait penser à une boule de feu prête à partir pour foudroyer sa cible.

Trois, deux, un, lancement...

Il bondit sur la table et attrape son père par le col. En à peine dix secondes, c'est le chaos total. Ils se retrouvent tous les deux par terre à se cogner dessus, au milieu des cris et couverts qui s'écrasent au sol. Je ne me fais pas d'illusion quant à savoir qui aura le dessus. Hélène m'a rapporté une fois, au détour d'une conversation, que William boxait comme un dieu. Mais là, c'en est trop. Deux hommes du restaurant essaient de les séparer, mais c'est peine perdue. William est fou de rage et les coups s'abattent en chaîne. Il s'en prend quelques-uns aussi, mais rien, comparé à la raclée qu'il inflige à son père. Il va le tuer.

Merde... qu'a-t-il fait au chien du troisième... ?

— William ! Arrête ! William ! Je t'en supplie, arrête ! lui hurlé-je dessus.

Il continue de faire pleuvoir les coups et soudain, croise mon regard. Il s'arrête net et baisse la tête en direction du corps à terre. Prenant conscience de ce qu'il vient de faire, il se redresse brusquement, m'attrape par le bras et nous entraîne vers le hall d'accueil. Avant de sortir, il interpelle un responsable (lequel hésite quelques secondes avant de s'approcher), et lui précise qu'il réglera la note, et tous les désagréments causés.

J'essaie de le suivre maintenant, à grandes enjambées, alors qu'il se dirige vers le parking, situé derrière le restaurant.

— William ! Marche moins vite bordel, j'ai des talons de dix centimètres !

— Ah merde, oui, excuse-moi.

Il ralentit le pas et prend ma main dans la sienne.

— C'était sympa cette soirée, on fait quoi maintenant ? demande-t-il à moitié en rigolant.

Je stoppe notre course en l'obligeant à me regarder :

— Putain, ça te fait rire ? Sérieux, ça te fait marrer de casser la gueule à ton père dans un restaurant ? Tu as bien failli le tuer !

— Becca... Arrête, on s'en fou. Il va s'en remettre, je te jure, j'étais loin d'être au max. Regarde, je pisse le sang, moi, par contre.

— On s'en fou ?! On s'en fou ?! Tu m'as fait une peur bleue ! Tu as pensé à ta mère ? Aux gens dans le restaurant ? À moi ? Non, bien sûr que non ! Tu n'as pensé qu'à ta gueule, comme d'habitude !

Je suis à mon tour dans une rage folle. Je trace maintenant mon chemin à grands pas, avec ma sacoche dans la main, en essayant de ne pas m'étaler sur les pavés de l'allée.

Il me rattrape et me force à m'arrêter pour l'écouter :

— Tu voulais que je le laisse continuer à t'insulter ? Te manquer de respect ?

Je baisse la tête.

— Non, vraiment je ne le pouvais pas, m'avoue-t-il dans un souffle. Il peut me dire ce qu'il veut... mais pas ça.

De son doigt, il relève mon menton pour trouver mon regard. Le clair de lune éclaire la moitié de son visage, sur lequel je distingue sa lèvre tuméfiée et le filet de sang qui s'échappe de son arcade sourcilière. Ma main se pose instinctivement sur sa joue. Mon pouce caresse sa peau et explore ses blessures. Je suis apte à réparer celles que je vois, quant aux autres...

Nous restons ainsi quelques instants puis je sors un paquet de mouchoirs de mon sac :

— Tiens, presse bien pour arrêter le sang de couler. On va chez moi. Tu as besoin de points de suture.

— Et après ?

— Après, je te ramène chez toi.

— Et une fois qu'on est chez moi, je me change, et je te ramène chez toi. Et puis tu me ramèneras chez moi à mon tour. On va bien s'amuser à ce petit jeu toute la nuit.

— Très drôle le comique. Non, je rentre en métro.

— Il n'en est pas question.

— Pourquoi ?

— Il est trop tard. Je vais m'inquiéter. En plus, il me faut de la glace pour ma lèvre et je n'ai pas vraiment l'énergie de l'extraire de ton frigo à coups de pioche. On passe prendre tes affaires et tu me soignes chez moi.

L'argumentation tient la route. Je ne vois rien d'autre à ajouter. Nous cherchons la Jaguar. Après l'avoir repérée, je me dirige vers la porte-conducteur et tends la main vers mon chevalier blessé.

— N'y pense même pas chérie.

— Tu te crois vraiment en état de conduire ?

— Personne d'autre que moi ne conduit MA bagnole. Laisse-moi passer.

Je viens coller mon visage à seulement deux centimètres du sien et mon index sur son torse :

— Écoute-moi bien Parker, j'ai déplacé deux gardes de nuit pour toi, et je suis tellement crevée que je pourrais très bien m'endormir ici, sur ce putain de parking, comme un chien abandonné ! J'ai arpenté Oxford Street, de long en large, pour trouver une robe de soirée et des talons de pétasse qui m'ont complètement détruit les pieds ! Et pour finir, j'ai rencontré ton gros connard de père, qui m'a traitée de pute et de menteuse ! Alors, je te préviens, tu vas me donner tes clés de bagnole, sans discuter... ET SUR-LE-CHAMP !

— Quand tu me parles comme ça... murmure-t-il sans bouger. FAIT... ATTENTION...À... MA... BAGNOLE.

Il me tend les clés en fermant les yeux. Je lève les miens au ciel. Tout ce cinéma pour un simple tas de ferraille. Je vais l'emmener un jour dans le service réanimation, il apprendra peut-être à relativiser.

« Pitié chérie, passe une vitesse », « Tu aurais dû enlever tes talons bordel », « Tu massacres l'embrayage là... », « Tu as l'intention de freiner à un moment donné ? », « Après la quatrième, il y a la cinquième... ».

Finalement, il capitule, à mi-chemin entre mon appartement et le sien et trouve encore une fois son apaisement sur ma cuisse. Le contrat est certes caduc, mais au moins, il me fout la paix. J'ai entassé à l'arrière de la voiture mon nécessaire de soins et mon sac pour la nuit, même si j'ai l'intention d'appeler un taxi.

— Elle vire comme sur des rails cette caisse, minaudé-je fièrement.

— Ma bagnole est tout sauf une caisse. MA BAGNOLE est un putain de bolide à six chiffres. Surveille ton langage.

Je ne sais pas s'il me voit sourire.

— Le parking souterrain est là. Serre à droite, je vais ouvrir.

La Jaguar rentre tranquillement au bercail sans aucune égratignure. Il a raison : cette bagnole est un pur bijou. Plutôt crever que de le lui avouer.

Monter ensemble tous les deux chez lui, chargés de mes affaires en pleine nuit, nous perturbe un peu. Il me regarde, je le regarde. Dans l'ascenseur c'est encore plus bizarre. Nous sommes un couple qui rentre d'une petite soirée mouvementée.

— Fais-moi voir. Tu saignes moins, on dirait.

Il appuie sur le bouton du dernier étage et me laisse regarder sa plaie.

— Tu as mal ?

Son regard est insondable.

— Non.

Il planque sa tête dans mon cou en évitant de se coller à moi. Ses vêtements sont souillés de son sang et de reste de nourriture du restaurant. Toujours cette sensation bizarre lorsque nous empruntons le couloir silencieux et que nous entrons dans son loft. Les lumières de la City entrent par tous les côtés. L'odeur citronnée et acidulée de William flotte dans l'air, s'engouffre dans mes narines, pénètre chaque pore de ma peau et me donne l'envie de ne plus jamais ressortir d'ici.

— Tu veux boire un truc ? me demande-t-il tout bas.

— Après. Je préfère te soigner avant. Allons dans la cuisine. Tu vas mettre de la glace sur ta lèvre pendant que je prépare mon matériel.

— Bien docteur, murmure-t-il en me caressant la joue.

Il me touche tout le temps. Partout. Comme si j'étais à lui. Je commence à m'y habituer.

Je quitte mes chaussures que je balance dans un coin, me lave soigneusement les mains, sors tout mon matériel, tandis qu'il remplit un récipient de glace pilée, fabriquée par son gigantesque frigo américain. Puis il vient s'asseoir sur la chaise que j'ai installée près de l'îlot et charge la poche qu'il va appliquer sur sa lèvre gonflée.

— Tu es prêt ? Je vais te piquer.

Il arque le sourcil vaillant.

— Un petit anesthésiant, je précise en brandissant la seringue.

— Ouais. Attends, je veux juste enlever ma chemise dégueulasse, dit-il en fermant le sac de glaçons.

Un corps est un corps. Peau, chair, tendons, muscles sous la peau, deux cent six os constants à l'âge adulte, soixante pour les membres supérieurs, soixante pour les membres inférieurs, vingt-neuf pour le crâne et cinquante-sept pour le thorax. Vous en avez vu un... vous en avez vu dix. Pourtant, alors qu'il est en train d'écarter les pans de sa chemise, je réalise soudain que jamais je n'ai éprouvé une envie aussi forte de découvrir une enveloppe corporelle et de m'en délecter. J'EN CRÈVE D'ENVIE.

Son corps est parfait. Il sait que son corps est parfait. Et il sait que je sais que son corps est parfait. Une peau dorée et lisse, des muscles dessinés et puissants aux endroits stratégiques. Tout en faisant tomber sa chemise au sol, il me regarde le mater sans aucun complexe. J'attends une remarque qui ne vient pas. La soirée au restaurant a laissé des traces...

La piqûre lui soutire une petite grimace.

— C'est le produit. Désolée.

— Persuadé que tu jubiles. Fais-toi plaisir, c'est ton moment de gloire. J'aurai

le mien.

— Tu es dérangé... tu le sais ça, hein? lui réponds-je en commençant à le recoudre. Tais-toi et mets de la glace sur ta lèvre. C'est le doc qui te parle là.

Il ronchonne et s'exécute.

Premier point de suture... deuxième, troisième... une grande main glacée remonte sous ma robe, le long de ma cuisse.

— Tu veux avoir une cicatrice ? lui demandé-je. Tiens-toi tranquille.

Tiens-toi tranquille et arrête d'être si beau. Tiens-toi tranquille et arrête de sentir si bon. Tiens-toi tranquille et remets ta chemise. Pitié, ne ruine pas huit années de sacrifices...

— Je ne sais franchement pas ce que je te trouve. T'es vraiment trop bêcheuse, dit-il en souriant.

Sa réplique me vexe et m'agace. Malgré tout, je suis soulagée de constater qu'il reprend le dessus.

— Désolée, mais je pense que tu as le monopole dans cette catégorie.

Quatrième et dernier point de suture... la main gelée empoigne mon cul. Je pose brusquement mes instruments et m'empresse de l'avertir :

— Tu vas mourir Parker, tout de suite, je le menace en attrapant et en serrant fort son menton.

Quelques secondes passent pendant lesquelles nous nous toisons. Il est le premier à briser le silence. Et force est de constater que mon chevalier noir a maintenant retrouvé toute sa superbe :

— Pas avant de t'avoir baisée.

Ses mots sont tellement crus. Salaces et scandaleux, autant qu'intenses, puissants et passionnés. Tellement torrides, que je vois mon dernier verrou exploser et les milliers de petits fragments voler à travers la pièce.

Il s'en rend compte immédiatement et s'engouffre dans la brèche. J'ai l'impression d'être comme mes patients en salle de réveil, consciente, mais incapable de faire le moindre geste. Je suis maintenant assise sur l'îlot, les jambes de part et d'autre de ses hanches, sans vraiment comprendre comment je

viens d'atterrir ici et sans être persuadée du bien-fondé de la situation. Je lui en veux tellement de ce qu'il fait de moi. Me voilà « une blonde du samedi soir ». Il attend un signe. Une parole de ma part qui lui donnera le feu vert. Je ne peux pas. Pendant qu'il commence l'exploration de mon corps du bout de ses doigts, je cherche au plus profond de mon âme, la force de lui résister. Je cherche, mais je ne trouve pas. Je cherche sans chercher. Car ma peau me brûle. Mes yeux me piquent. Mes oreilles bourdonnent. Mes narines se remplissent de lui.

— Touche-moi aussi, souffle-t-il en continuant ses caresses.

— Non.

Mes mains tâtent déjà ses pectoraux. Il gémit. Je respire pratiquement dans sa bouche, tout comme il respire dans la mienne. Ce sont plutôt des halètements. Il en profite pour remonter le bas de ma robe sur mes hanches. Un hoquet de surprise m'échappe.

— Tu aimes bien ? Ton cul tout chaud sur le zinc glacé ? me demande-t-il dans un petit sourire.

Nous sommes dans un jeu. Son jeu. Ses règles du jeu. Sauf que j'ai toujours été très mauvaise joueuse :

— Je déteste. Tu n'auras pas ce que tu veux. Jamais.

Il rigole. Enfoiré. Mon regard se pose sur les porte-couteaux en bois, posé juste à côté de moi.

— Un mec est arrivé aux urgences une fois...

Je sors le plus gros de tous et je pointe la lame en plein milieu de son ventre. Il me fixe complètement ébahi, les yeux voilés, le souffle court. Puis je continue mon histoire :

— Son frère lui avait taillé le ventre, à la manière d'un poisson que l'on veut évacuer. Tous ses viscères pendaient. J'ai dû tout lui remettre à l'intérieur. Puis j'ai suturé. La balafre partait de là (je fais glisser la pointe de la lame en partant de son estomac) jusque-là (et je descends jusqu'à sa taille de pantalon).

Au lieu de me remettre dans le droit chemin, ma mise en scène provoque en moi, une montée d'adrénaline surpuissante. Je pensais l'effrayer... je l'excite,

comme jamais aucune autre femme ne l'a fait avant moi. Il ne recule pas d'un pouce, avance ses hanches entre mes cuisses au maximum, alors que la lame acérée s'enfonce dans sa peau et lui soutire un grognement.

— Je vais laisser ton ventre intact, murmuré-je, en faisant encore descendre la lame sur le devant de son pantalon. Mais ça... je rajoute en enfonçant la pointe du couteau entre ses jambes... plus aucune fille n'aura, ce que moi, je m'interdis. Je vais te couper les couilles, Parker et la bite. Tu pourras faire cuire le tout dans ta putain de cuisine de chef étoilé, et tu arrêteras enfin de me faire chier, à longueur de journée !

Sa tête se relève vers moi, quelques secondes après mes menaces. Sa bouche est grande ouverte et ses cheveux lui tombent sur les yeux. Des millions d'étoiles crépitent dans les miens. Ma main commence à trembler.

— T'es cinglée putain, siffle-t-il entre ses dents.

À ce moment précis, je sais que tout va basculer. Il m'arrache le couteau des mains et le pointe maintenant sur ma poitrine. Je n'ai pas peur. Je suis terrifiée. Et je pense qu'avec la température de mon cul, le zinc pourrait maintenant servir de table de cuisson. Le satin de ma robe tombe tout d'un coup de chaque côté de mon corps. Son regard n'a jamais été tel qu'il est. Possédé. Liquide. Brillant de désir. Fou. Après avoir découpé ma tenue, la lame glisse dangereusement dans mon cou, entre mes seins. Elle s'arrête. Un cri m'échappe lorsqu'il sectionne d'un coup, le milieu de mon soutien-gorge. Et encore un autre, quand vient le tour des deux liens situés de chaque côté de ma culotte. Je n'ai jamais rien vécu de si excitant de toute ma vie. Je regarde le couteau s'écraser au sol, dans un bruit fracassant.

— Tu es une petite emmerdeuse. La pire des sales chieuses de toute la planète. J'ai tellement envie de te prendre depuis une éternité, gémit-il.

— Tu le regretteras William...

Il me fixe un instant, avant de me répondre le plus sincèrement du monde, dans un souffle :

— Jamais.

Il fond sur mon corps. Un énième cri m'échappe. Je fais attention à chacun de

ses gestes, chacun de ses bruits de gorge, sauvage, animal. Il s'attarde bien évidemment sur mon bijou, autant avec sa langue, qu'avec son doigt.

— Oh William...

— Quand tu prononces mon prénom comme ça...

Il veut m'embrasser.

— Je ne vais pas te faire mal à la lèvre ? demandé-je en me reculant légèrement.

— J'espère bien que si.

Voyou.

Nous nous dévorons. Mes mains empoignent ses cheveux, les tirent, alors que les siennes descendent dans la zone sud de mon corps. Très lentement. Habilement. Notre baiser m'embrase. Je sens ses doigts arriver doucement là où j'ai envie de les sentir et s'introduire délicatement dans ma fente. Il s'enfonce de plus en plus loin, en psalmodiant des mots inaudibles, son regard fixant, encore et toujours, le bout de mon sein percé. Je vais faire saigner mes lèvres, à force de les mordre. Et surtout, je vais m'en vouloir à mort, une fois que mon corps aura récupéré sa température de croisière.

La question que je redoutais arrive :

— Tu es serrée. Combien de temps ? demande-t-il tendu.

Je suis bien trop excitée... et sa maîtrise absolue de l'anatomie féminine me dissuade de continuer à le faire marcher plus longtemps :

— Huit ans.

Il n'en croit pas ses yeux. Au bout d'un instant, une étincelle apparaît dans son regard :

— Tu m'as raconté des conneries. Les chirurgiens, les internes...

— Tu vois, finalement, tu n'as pas toujours une longueur d'avance.

Il réfléchit quelques secondes, puis un sourire mutin vient éclairer son visage :

— Tu es ma première petite vierge.

— Ma proposition de te couper les parties génitales tient toujours...

— Malheureusement, je pense que nous allons en avoir besoin chérie.

Il se recule. Je le regarde défaire sa ceinture, faire glisser son pantalon et son boxer le long de ses jambes. Il a de belles cuisses. Puissantes. Et une virilité, qui me fait monter le rouge aux joues.

— Tu as fait mes analyses de sang, j'ai une vie de moine depuis un siècle, et tu es médecin, donc on peut faire l'impasse sur le chapitre « capote ». On file directement au chapitre deux.

— Et quel est le titre du second chapitre, Monsieur Parker ?

— « Comment ma chérie a crié mon prénom », me dit-il avec son sourire ravageur.

J'explose de rire.

— Je ne veux certainement pas que tes voisins m'entendent. Et encore une fois, je te trouve bien présomptueux.

Il s'approche, et colle son érection entre mes jambes.

— Tu vas crier, ça je peux te l'assurer... et fort... où je ne m'appelle plus William Parker.

Il commence à s'enfoncer en moi franchement, en écartant bien chacune de mes cuisses. Ma tête se renverse en arrière sous l'effet de cette exquise sensation.

— J'ai aligné neuf zéros derrière le premier chiffre pour ce putain d'appartement. Alors, crois-moi, tu vas crier mon prénom et assez fort pour réveiller l'immeuble entier.

Encore une connerie qui me tire un sourire et fait monter encore un peu plus la température du zinc de l'ilot.

Il sait y faire. Il sait s'y prendre. Le mouvement est fluide, franc, mais doux. Les gestes sont au millimètre. Dosés à la perfection. Le premier coup est divin et les suivants me font complètement décoller. À la manière dont mon corps réagit, force est de constater que ce qui est vrai pour le vélo ne s'applique certainement pas au sexe... Pourquoi est-il si compliqué de chasser des événements malheureux de notre mémoire et tellement simple d'oublier ceux qui nous font tant de bien ?

Le va-et-vient reste régulier, mais il s'enfonce plus loin à chacune de ses poussées, forçant mes chairs à le laisser passer. J'adore cette vigueur qui

contraste avec la douceur de ses mains chaudes sur ma nuque. Il n'a rien exagéré : il est véritablement très doué.

— Je te fais mal ? me demande-t-il tendrement en cassant le rythme.

— Non. Encore.

— C'est tellement bon. Tu es si serrée. J'ai envie de te mettre une bonne fessée pour m'avoir privé de ça pendant deux ans.

— Tu veux te la jouer Grey maintenant ? me moqué-je entre deux halètements.

— Laisse ce connard où il est. Je ne l'ai certainement pas attendu pour claquer les culs que je baise.

Comment voulez-vous rester sérieuse, en entendant de telles paroles ? Je vais avoir un orgasme, en même temps qu'un fou rire.

Il souffle, souffle, souffle très fort et vient étouffer mes gémissements par un baiser passionné.

« Je n'embrasse aucune femme sur la bouche... c'est trop intime »

— Tu es tellement serrée... c'est l'extase... je vais craquer.

— Oh, William...

— Viens avec moi... crie. Je veux que tout l'immeuble sache le bien que je suis en train de te faire.

J'empoigne ses fesses pour ses derniers coups de reins très intenses et nous basculons tous les deux dans un monde parallèle. Je crie très fort. Mais il crie encore plus fort.

Londres est au courant pour nous. La terre entière est au courant pour nous. Tout le monde va savoir que William Parker a gagné et m'a prise dans sa cuisine surdimensionnée.

Qu'importe, en ce moment nous sommes arrimés l'un à l'autre et plus rien n'existe dans ce bas monde. La terre a été dévastée, nous sommes les deux seuls survivants, et nous allons à notre tour, mourir demain...

Chapitre 10

Si elle était un outil de technologie moderne : un téléphone mobile

Indispensable, format parfait... qui ne répond pas à mes PUTAINS de messages !

WILLIAM

— Qu'est-ce que tu foutais ? Tu as presque deux heures de retard !

— Désolé. Panne de réveil.

Tous les ans, c'est le même scénario. Tony me demande de lui consacrer un dimanche, afin de l'aider à encadrer son équipe pour le championnat d'aviron. J'avais volontairement proposé d'y participer une année après l'avoir écouté me vanter les qualités physiques de l'équipe féminine. À l'époque, il avait juste oublié de me préciser qu'il entraînait des juniors...

— C'est nouveau ça, dit-il tout en continuant de griffonner son calepin.

— Quoi donc ?

— Depuis quand, t'excuses-tu d'être en retard ?

« Tu as gagné Parker. Ai-je été à la hauteur des autres ? Tu les prends aussi dans ta cuisine ? ».

« À quoi tu pensais en me baisant ? Elle a craqué... encore une ».

« Tu ne me connais pas. Tu ne sais pas qui je suis ».

— Will? William?

— Pardon... tu disais?

— Tu avais un match de boxe ? me demande-t-il en me dévisageant.

— Hein ? Ouais, c'est ça... boxe, je lui réponds en touchant mon pansement.

— Tu es bien amoché... Bon, j'ai terminé la liste des équipes. Si tu veux m'aider à....

« Alors, vas-y maintenant. Continue. Va jusqu'au bout. Montre-moi l'étendue de ton talent. À moi de t'utiliser. À moi de fixer les règles. Comment est William Parker le samedi soir ? Je veux le voir ! ».

« Tu m'entends petit merdeux !? Baise-moi !».

— Hé ooooh ! crie Tony.

Le visage du grand chef est à deux centimètres du mien.

— Tu vas bien ? On dirait que tu es défoncé. C'est ton coup à la tête ? Tu devrais peut-être aller passer des examens ?

— Non, lâche-moi. Je suis crevé c'est tout. Allez, dis-moi ce que je dois faire.

— Va chercher les dossards dans le local s'il te plaît. Et sers-toi un café au passage. À ton retour, tu me racontes ta soirée. Tu as un air bizarre planté sur le visage qui m'intrigue au plus haut point.

J'obéis en mode scout. Et tout en marchant, je me prépare à lui révéler que la nuit dernière, j'ai baisé le médecin... jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pratiquement aucun préliminaire. Juste mon doigt qui titillait le bijou fixé à son magnifique bout de sein tout rose, à la manière d'un chaton dont la patte joue pendant des heures avec un fil de laine. Et ma bite qui s'enfonçait en elle, à chaque fois comme si c'était la dernière. Ses paroles continuent de tourner en boucle dans ma tête et me rendent dingue :

« Tu es si dur... tellement doué ».

« Tellement indécente, la manière dont tu ondules ton bassin ».

« Tu me fais du bien... ».

« Je t'interdis de craquer. C'est mon plaisir avant le tien ».

« Finalement je ne te la couperai pas... elle est trop bonne »

« Prends-moi encore. Tout de suite ».

« Profite bien de cette nuit, car ce sera la seule ».

Elle m'a terrassé. Première fois de ma vie, que j'ai le sifflet coupé dans le feu

de l'action. Première fois de ma vie, que je laisse une nana, me mener ainsi à la baguette. Dans la cuisine, clairement, j'ai imposé ma volonté et mené la danse. Juste après, dans mon lit, le scénario s'est inversé, pour enfin surpasser toutes mes espérances. J'ai tout écouté, sans broncher. Agis en fonction de ses moindres désirs. Et j'ai adoré. Tout. Ses ordres, l'écouter me traiter de salaud alors qu'elle jouissait sous ma langue, la sentir se resserrer autour de mon sexe gorgé d'un désir qu'elle ne me laissait jamais assouvir. Elle sur moi. Elle avant moi. Elle sans moi. Un esclave sexuel. Un putain de petit soumis.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Tiens, les dossards. Et un café.

— Merci. Le tournoi débute dans dix minutes. Assieds-toi, je t'écoute.

J'hésite un instant. Mais pas longtemps. C'est Tony après tout.

— Pour résumer la situation : Becca et moi avons couché ensemble cette nuit.

Il se recule sur sa chaise et me fixe silencieusement tout en sirotant son café. Je regrette déjà mon aveu.

— Intéressant, répond-il finalement.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Il sourit.

— C'était comment ?

— Et bien... je n'ai pas regardé le plafond... si tu vois où je veux en venir.

— Je vois tout à fait mon grand, chuchote-t-il tout bas, en s'avançant vers moi. Néanmoins, étant donné le pli de tes cheveux ce matin, je suis à peu près certain que celui qui était dessus le plus souvent, n'est pas la personne assise en face de moi en ce moment. Et vu tout ce que tu me racontes d'habitude, cette fille m'épate une fois de plus.

Il est vraiment très fort.

— Elle m'a complètement...

Je me prends la tête dans les mains.

— Envoûté ? me demande-t-il en souriant.

— Tu ne comprends pas...

— Si, William. Détrompe-toi, me coupe-t-il très sérieusement. Je comprends tout. Depuis le temps que tu voulais la mettre dans ton lit. Plus elle se refusait à toi, plus ta partie de chasse devenait intéressante. Maintenant que c'est fait, tu te dis que tu vas enfin pouvoir passer à autre chose. Reprendre ta vie d'avant. Dissolue. Sans attache. Baiser pour baiser. Sauf que chaque minute qui passe depuis que tu l'as quittée ce matin, est une torture. Tu as une envie irréprouvable d'y retourner. De la retenir chez toi pour pouvoir la prendre, encore et encore. Lui préparer à manger, la conduire à son boulot. Et tu n'y peux rien. Ce que tu ressens pour elle est plus fort que tout. Plus fort que tout ce que tu as connu jusqu'ici.

Je le dévisage, la bouche grande ouverte. Puis je baisse la tête.

— Elle ne veut pas de moi. Et je pense que c'est mieux ainsi. Je ne pourrai jamais lui donner la vie qu'elle souhaite. Tu me connais.

— Par cœur. Et j'espère qu'un jour, tu me feras assez confiance pour m'expliquer la raison de tes règles à la con. En attendant, dit-il en se levant, je vais te donner un conseil, même si je sais que tu ne les supportes pas.

— Je t'écoute, vieux sage.

— Bats-toi, me dit-il en pointant son index vers moi. Ne fais pas la même erreur que moi. J'ai perdu un an avec Héléna. J'aurais dû aller à Paris et la ramener à Londres au péril de ma vie. Si tu es certain de tes sentiments, tente l'impossible. Après seulement, tu pourras t'avouer vaincu. Mais tu n'auras rien à regretter.

— Tu me fais flipper. On dirait Maître Yoda.

Il me sort son rire tonitruant.

— Putain William, si tu savais à quel point je jubile en ce moment. Toi qui te fous tout le temps de ma gueule parce que je me mets en quatre pour ma femme : « Héléna te mène par le bout de la queue ! », « On dirait le petit chien à sa maman ! », « Part à la recherche de tes couilles ! ».

Il redevient brusquement sérieux et conclu en posant sa main sur mon épaule :

— Vu la tête que tu tires ce matin, je pense que cette nuit t'a donné un petit aperçu du plaisir que procure cette relation. Bienvenu dans mon monde, mec.

Il me laisse, pour rejoindre son équipe en plein entraînement.

Je passe le reste de la matinée là-bas, et à midi, je décide de quitter le navire. Tout en roulant pour retourner au loft, je repense à ce que Tony m'a dit. Cet enfoiré lit dans les pensées maintenant. Je n'avais pas envie de la quitter ce matin, c'est vrai. Elle dormait paisiblement à mes côtés, dans mon lit. Finalement, il y a bien assez de place pour deux. Il y en a même trop. Je me serais bien collé contre elle... sa peau est si douce. Vanillée. J'imagine un truc fou : un smoothie à la fraise, coulant sur son corps, entre ses seins et ses cuisses, dont le goût se marierait délicieusement à celui de sa peau. Une séance de léchage vanille-fraise, qui me transporterait, très certainement, à des années-lumière de cette planète. Ce matin, si elle n'avait pas été aussi épuisée, je me serais glissé sous les draps pour lui prodiguer un cuni, et entendre une dernière fois le petit cri étranglé qui sort de sa bouche, quand ma langue fait des merveilles. Réveiller une nana de cette façon doit vous afficher un air satisfait sur le visage toute la sainte journée. Je ne les ai jamais gardées assez longtemps dans mon lit pour tester. Cet enfoiré de Tony a, tous les matins, un sourire béat planté sur le visage...

Mon loft est sensationnel. Mon loft est spacieux, confortable. Mon loft est... vide. Elle a juste bu un jus d'orange et un café. Le lit est resté tel quel. Je saute dedans et j'enfouis ma tête dans les oreillers. Je sens : vanille, vanille, vanille. Je m'endors paisiblement, et je fais le tour de la pendule, d'un sommeil sans rêves.

— Salut les amoureux.

—Will ?

Les Johnson me fixent, la bouche grande ouverte, alors que j'entre dans l'ascenseur, en empêchant la fermeture des portes.

— Je bosse ici. Tu te rappelles mec ? Avec toi... je suis un de tes associés, lancé-je à Tony.

— Non, mais attends... il est 7 heures 30. Nous sommes lundi matin.

— J'étais réveillé, réponds-je nonchalamment, en appuyant successivement sur les boutons du 14 et du 15ème.

Ma réponse ne le satisfait pas mais dans deux minutes, sa « sublime femme » le quitte, donc mes horaires de travail passent bien évidemment au second plan. Bordel, il est en train de lui sauter dessus.

— Vous n'êtes pas tout seuls dans l'ascenseur, tu t'en es aperçu Johnson ?

Il continue ses démonstrations d'amour, comme si de rien n'était. Quel obsédé.

— Putain, il y a des chambres d'hôtel pour ça, sérieux ! Vous êtes dégueulasses, merde !

Tony stoppe ses câlins et explose de rire.

— Bonne journée les gars !

Héléna nous salue et en profite pour descendre, alors que les portes s'ouvrent sur son étage.

— À toi aussi mon amour.

Mon obsédé d'associé la regarde marcher en direction de son bureau. Puis les portes se referment. Il recommence à rire.

— C'est le monde à l'envers. William Parker qui me traite de dégueulasse. J'ai une super idée. Je passe chercher David à dix heures dans son bureau. On vient dans le tien, et je te raconte toutes mes soirées et mes nuits depuis lundi dernier. Ça changera : autre lieu, autre protagoniste. Liam fait bien ses nuits maintenant, tu sais. Et je peux te dire que moi, par contre, je ne fais toujours pas les miennes... si tu vois où je veux en venir...

Il sort de l'ascenseur en vociférant une espèce de cri, mélange de chant de victoire et de rire communicatif, dont lui seul a le secret.

Non, mais quel con. Il est déchaîné. Comment dit-on déjà ? C'est de bonne guerre ?

Je m'enferme dans mon bureau pour me farcir une matinée de paperasse. À dix heures précises, j'ai quand même le réflexe de fixer l'horloge. Tony m'a oublié. Alléluia.

Devant moi, il y a mon clavier d'ordinateur. Légèrement décalé sur la droite,

l'écran. Sur la gauche, deux dossiers conséquents et quelques courriers. Et juste à côté : mon téléphone. Il me nargue depuis à peu près deux heures :

« Allez... prend-moi et envoie-lui un message ».

« Un petit message de rien du tout, juste pour savoir si elle va bien ».

« Vas-y, ce n'est rien du tout un message ».

10 h 01 : Je craque.

Mon message :

* On remet ça ce soir, avant ta garde de nuit, chérie ?

Un petit sourire en coin étire mes lèvres, alors que j'appuie sur « envoi ».

10 h 02 : aucune réponse.

10 h 03 : aucune réponse.

10 h 04 : aucune réponse.

10 h 05 : aucune réponse.

La journée va être longue.

Toc-toc-toc !

— Je cherche un mec qui s'appelle Parker. Un mec qui, tous les lundis matin depuis trois ans, me fait chier pour que j'organise, séance tenante, nos samedis soir. Tu ne l'aurais pas vu par hasard ?

David se tient dans l'embrasure, les bras croisés, un regard d'incompréhension planté sur le visage.

— Je t'ai attendu avant-hier soir, dit-il en venant s'asseoir juste après avoir refermé la porte.

— Désolé, le repas s'est éternisé.

— Tu es blessé ?

— Boxe.

Il me toise. Après un instant de silence, il poursuit :

— La soirée était agréable quand même.

Un petit rictus commence à apparaître sur chacune de nos bouches.

— Raconte.

— Finalement, elles étaient deux.

— Enfoiré ! je lui réponds en souriant maintenant franchement. Tu as profité de mon absence pour sortir tout ton matériel, j'espère ?

— Je n'avais pas vraiment prévu que tu me poserais un lapin. Mais je me suis débrouillé. J'ai fait avec les moyens du bord.

— Quand je pense que je passe pour le plus gros dégueulasse de nous trois...

— Rectification : Tony t'a largement détrôné depuis la Française.

Mon sourire est forcé. Je ne vois toujours pas ce satané téléphone s'allumer.

— Pour samedi prochain, j'ai déjà tout organisé, m'avoue-t-il fièrement.

Je le regarde par-dessus mes lunettes.

— Je t'écoute.

Et pendant qu'il me débite le programme, je suis en train de me demander si j'en ai envie. Ai-je envie de m'envoyer en l'air avec une fille qui n'est pas ma petite bêcheuse ? Je ne connais malheureusement pas la réponse à cette question.

— Qu'en dis-tu ? me demande David.

Je n'ai absolument rien écouté.

— Super mec. On va s'éclater.

Après un instant d'hésitation, il acquiesce silencieusement, se lève, et quitte mon bureau.

Je vais y aller. Je dois y aller. C'est le meilleur moyen de me la sortir de la tête. De rétablir mon équilibre de vie. Retrouver ma sérénité. Quel équilibre ? Quelle vie ? Quant à la sérénité... Ai-je vraiment envie de continuer comme avant ? Ai-je vraiment le choix ? Pourquoi ce maudit téléphone ne vibre-t-il pas ? J'envoie un deuxième message ? Non. Hors de question. Je ne suis pas désespéré à ce point, et mon ego en prendrait un coup. Je ne veux pas supplier une femme. Je n'ai d'ailleurs, jamais eu à le faire.

11 h 00 * Tu ne réponds pas ? Je suppose que tu es au bloc.

11 h 05 * Réponds à mes messages !

11 h 08 * J'ai envie de toi comme jamais. Appelle-moi.

11 h 10 * Juste un petit mot. Je veux te voir.

11 h 12 * Tu vas répondre petite peste !

11 h 15 * REPONDS BORDEL !

Et voilà, à quelque chose près, ce à quoi le reste de la semaine a ressemblé. J'ai dû envoyer une cinquantaine de messages. Tous restés sans réponse. Je me suis fait violence pour ne pas débarquer chez elle, en pleine journée. Mais, je l'avoue, j'ai eu peur. Qu'elle me rejette définitivement. Qu'elle me repousse comme un malpropre. Je ne suis pas prêt.

Lorsque David passe me chercher le samedi soir, je suis dans un état très étrange. J'ai l'impression de marcher sur l'eau. Et pour une fois, le fait que je me prenne pour un Dieu au quotidien n'a absolument rien à voir là-dedans. Mon cher associé a tout organisé à la perfection, comme à son habitude. Le restaurant dans lequel nous invitons notre élue est somptueux. La fille est blonde. Une plastique incroyable. Un œil très coquin. David s'est surpassé. Et je profite d'un moment, seul tous les deux, pour le lui faire savoir :

— Bien joué. Tu me gâtes, lui dis-je en portant mon verre de vin à la bouche.

— Pour tout te dire, la fille qui devait être là ce soir était une belle brune. Mais devant ton air déconfit de toute cette semaine, j'ai décidé de changer mes plans.

— Et gentleman avec ça. Très touché Maître Turner.

La superbe blonde revenant à table, nous concluons et nous nous sourions d'un air entendu. Tout est génial. Absolument tout. Y compris la perspective d'une nuit qui promet d'être enflammée. Mais je pense au médecin. Et mon téléphone, posé à quelques centimètres de mon assiette, continue de me narguer, encore et encore. Je suis entre deux mondes. Si elle était ici, avec moi, nous nous chamaillerions sur tout et n'importe quoi, elle me mettrait en boîte toutes les deux minutes, elle rigolerait de mes conneries, elle me raconterait les détails sordides de ses interventions au bloc, elle me regarderait comme j'aime. Avec du feu dans les yeux. Du rouge. Du sang. Et je me sentirais protégé de tout et de tout le monde. À ses côtés, rien ne peut m'atteindre. Elle me manque putain. Son bijou aussi. Je l'ai léché et sucé dans ma tête toute la semaine. Il me rend dingue.

— Nous y allons ?

David a cette étincelle dans les yeux. Celle que j'ai d'habitude. Celle que

j'avais avant. Une fois arrivé dans la chambre d'hôtel, je retrouve un peu mes repères. Mon binôme a déjà commencé les réjouissances.

— Tu veux diriger, exceptionnellement ce soir, Will ? me demande-t-il, alors qu'il est déjà en train de dégrafer la robe de la superbe créature.

— Tu fais ça à merveille. Ne changeons pas nos habitudes.

Si tout le monde connaissait David, comme moi je le connais...

La fille glousse, alors qu'il est en train de lui chuchoter les consignes, ainsi que des mots salaces à l'oreille. Il adore ça. Diriger. Instrumenter. Chauffer. Il prépare tout, pendant que je me déshabille. Je n'aurais plus qu'à les rejoindre et à prendre mon plaisir. C'est ce que j'aime d'habitude. Je l'entends :

— Tu m'écoutes. C'est moi qui mène la danse. Fais-nous confiance surtout. Nous sommes très expérimentés. Tu vas adorer.

La fille est maintenant en sous-vêtements. Je les regarde. Il termine délicatement de la déshabiller, tout en lui parlant très bas :

— Je serais devant. Quant à William, il adore les beaux petits culs. C'est un spécialiste. Tu es d'accord ?

La fille acquiesce et commence à vouloir l'embrasser. Mais il l'arrête, et lui intime de se mettre à genou sur le lit, face à nous, en lui précisant bien que ses jambes doivent être écartées au maximum. Le ton est donné. Elle s'exécute. Et je ne bande toujours pas. David se déshabille tranquillement en reluquant sa proie. Il n'est plus le David de tous les jours. Le David de Taylor. Il me fait presque flipper parfois. Et ce soir plus que jamais. A-t-il toujours été comme ça ? Bien évidemment. C'est moi qui déconne complètement. J'ai l'impression d'être en trop. Le mec qui tient la chandelle.

— William, tu viens ?

Il est déjà installé sous la fille. Il commence à la chauffer puis à la pénétrer. Je réagis soudain à son appel, et viens me coller brusquement derrière elle. Toujours rien. Putain c'est quoi ce délire ? J'empoigne ses seins. Ils sont énormes. Je titille ses bouts. Il manque un truc, bordel. Où est mon bijou ? J'empoigne son cul. Mais ce cul n'est pas le SIEN ! Je veux SON cul. SON sein percé ! SON bijou ! Je ne

veux pas cette fille !

— Je veux MA NANA putain !

Merde.

— Will ?

Ils me fixent tous les deux, comme on regarde un fou qui déblatère des inepties.

— J'ai un truc à faire. Urgent.

— Tu déconnes j'espère ?

Je ramasse mes fringues et me rhabille à toute vitesse.

— Il faut que j'aille à l'hôpital.

— À l'hôpital ? Pourquoi ? Tu te sens mal ?

— Ouais. Non, réponds-je tout en sautillant alors que j'essaie d'enfiler mes chaussures. Je t'expliquerai. Ne t'inquiète pas, je vais bien. Bonne soirée à vous deux !

La porte qui claque derrière moi a dû réveiller tout l'hôtel.

« Bats-toi... Si tu es certain de tes sentiments, tente l'impossible. Après seulement, tu pourras t'avouer vaincu. Mais tu n'auras rien à regretter ».

Les mots du grand chef prennent désormais tout leur sens. *Mes sentiments...* Je suis incapable d'identifier ce que je ressens. Mais ce dont je suis certain, c'est que, sans elle, je me sens désormais comme une enveloppe vide. Un tas de muscles inutile et sans intérêt. À ses côtés, j'existe comme jamais. Elle est forte et indépendante. Aucun besoin d'être protégée, ce qui, paradoxalement, m'en donne l'envie. Je suis vraiment tordu. Mais ça, elle le sait déjà. Tout comme elle sait que mon attitude de merdeux égocentrique, m'immunise contre tout. Elle m'avait percé à jour dès le début, depuis ce fameux soir au restaurant :

— Bonsoir Mesdames. Mon ami, assis à cette table là-bas, est très déprimé. Je me demandais si vous accepteriez de venir nous rejoindre après le repas, dans le pub situé de l'autre côté de l'avenue, et ceci en tout bien tout honneur, afin de lui remonter le moral ?

— Et vous ? m'avait-elle demandé brusquement, avec son ton piquant.

— Précisez Mademoiselle, s'il vous plaît.

— Je pense que, des trois, vous êtes celui qui a le plus besoin de se changer les idées. Les gens qui rigolent et blaguent sans cesse ont souvent bien des maux à cacher et un irrépressible besoin de se faire aimer. Ne vous réfugiez pas derrière votre ami pour nous inviter, et assumez.

Je n'avais pas su quoi répondre. (Et ça, je peux vous assurer que c'était une première...) Tellement direct. Tellement juste. Tellement osé. Tellement elle.

Alors que les portes s'ouvrent sur le hall désert du palace, je m'arrête un instant pour contempler mon reflet dans le miroir de l'ascenseur. Et pour la première fois depuis bien longtemps, je me vois. Coupable. Meurtri. Vulnérable. Avec dans le regard, une petite lueur. Infime. Microscopique. Mais d'une telle intensité, qu'elle pourrait illuminer la ville entière.

Je ne peux plus vivre sans elle. Je dois lui parler. **MAINTENANT.**

Chapitre 11

S'il était une ville : Las Vegas

Illuminé, excentrique, survolté... surprenant.

REBECCA

— Pinces... écarteur... bistouri... lame... lame... lame... lame, s'il vous plaît !

Merdeeeeeeeeeee

Je vais me faire tuer. L'objet métallique vient d'être transmis avec dix énormes secondes de retard. Impardonnable.

— J'ai terminé, Mademoiselle Reiss. Je vous aurais bien demandé de suturer, mais le patient a survécu à l'intervention. Il serait fort dommage de s'arrêter en si bon chemin. Allez vous reposer.

Aucune volonté de plaider ma cause. Le Professeur Blood (oui, je sais...) a totalement raison : je ne suis absolument plus bonne à rien. Cette nuit est à l'image des autres de cette semaine. Tout le monde parle de coup de fatigue. Mais je n'ai jamais mieux dormi qu'en ce moment. Je fais de beaux rêves... et le chien ne gueule plus. Si jamais *chien*, il y a encore...

Tout ce que je redoutais est malheureusement en train de se produire. Ce petit con sape ma concentration. Mon organisation. Ma motivation. J'ai craqué. Oui, j'ai craqué ! Et alors ! Que vouliez-vous que je fasse, avec un numéro pareil planté entre les cuisses ?! Un voyou avec une gueule d'ange. Un expert en caresses. Un amour d'amant. J'ai ensuite cru que l'obliger à sortir de sa zone de confort le dissuaderait de continuer. Monumentale erreur. Notre plaisir a été décuplé. Même dans le rôle du petit soumis de service, William Parker réussit

cette prouesse : dominer. Du début, jusqu'à la fin. J'ai exigé, ordonné, interdit. Il a écouté, obéi, agi. Tout, selon mes moindres désirs. Et pourtant, je ne l'ai jamais trouvé plus excitant et plus viril que sur ses draps de coton blanc, à se démener pour me donner du plaisir... et se retenir d'en prendre. Des coups de reins profonds et délicieux. De la férocité aux moments adéquats. De la tendresse, pile quand mon corps la réclamait. Un regard de braise, un corps magnifique, une peau chaude, lisse et soyeuse, des bruits de gorge qui m'ont déclenché une multitude d'orgasmes. Huit années de diète, rattrapées en une seule et même nuit. Je pense à lui. Tout le temps. FAIS CHIER !

J'ai tout, sauf envie de dormir. Mais on ne discute pas les ordres d'un homme qui a le pouvoir de vous octroyer un avenir professionnel radieux. Le lit de ma petite salle de repos grince à chacun de mes mouvements. Je me tourne. Me retourne. Peut-être que la musique m'aidera à dormir.

J'ai un vrai problème avec le verrouillage des portes...

Une main vient se poser sur ma bouche, pour étouffer le cri qui en sort lorsque je sens un corps peser sur moi. Mes yeux s'ouvrent en grand sur le visage de William, tellement près du mien, que je peux sentir son haleine délicieusement citronnée.

— On s'octroie une petite sieste, Docteur ? me demande-t-il, très fier de son effet de surprise, en tirant sur mes écouteurs.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?! demandé-je mauvaise, en ôtant sa main de ma bouche.

— Pourquoi tu ne réponds pas à mes messages ?

— Pourquoi tu ne réponds jamais à mes questions ?

Avec mes deux mains à plat sur son torse, je le pousse à se caler entre moi et le mur.

— Et comment m'as-tu trouvée ?

— J'ai demandé, répond-il de son habituel air nonchalant qui m'agace au plus haut point.

— Je ne veux même pas savoir pour qui tu viens de te faire passer...

— Tu as raison... tu n'aimerais pas, ricane-t-il.

Il me fixe comme si j'étais une friandise à croquer. Et j'avoue que, depuis notre nuit passionnée, finir dévorée par sa bouche me semble être une fin enviable.

— Très sympathique cette petite chambre. Finalement ton appartement en comparaison, c'est le luxe.

— Il faut que tu partes. Tu n'as pas le droit d'être ici. Je vais avoir des ennuis.

— Ça, c'est certain... tu vas avoir des ennuis... murmure-t-il en commençant à mordiller le lobe de mon oreille.

Il sent incroyablement bon. Il est chaud comme la braise. Et ce qu'il fait à mon oreille avec sa langue devrait être interdit par la loi.

Je dois lui dire. Maintenant.

— William. Il faut qu'on parle. Je dois t'avouer quelque chose.

Il marmonne quelques mots incompréhensibles, tout en continuant ses cochonneries. Et bien sûr, après avoir déboutonné ma blouse et écarté mon soutien-gorge, son index part retrouver sa place de prédilection sur mon piercing. Ma tête se renverse en arrière à ce simple contact. Car mon bout de sein est encore extrêmement sensible, suite à notre fameuse nuit... et aussi parce qu'il sait exactement comment faire pour me rendre folle. De désir.

— Allez, fait des petits bruits de gorge, comme samedi dernier. J'y pense chaque minute de chaque jour. Ça me rend dingue. Tu me désirais tellement. Tu étais enflammée.

— Tu m'énerves William Parker. Tu m'insupportes...

Il veut me faire porter le chapeau. Hors de question. C'est à cause de lui que nous en sommes là. Je bloque. Bloque. Bloque. Pas suffisant. Le simple fait de le voir subjugué, son regard fixé sur mon téton en train de durcir entre ses deux doigts, me donne envie de rejouer le même scénario que dans son lit l'autre nuit. J'empoigne ses cheveux de chaque côté, et guide ses lèvres vers mon sein, afin qu'elles remplacent ses doigts. Un adorable petit gémissement s'échappe de sa bouche. Puis divers sons, de sa gorge. Je me rends compte que j'adore cette sensation. Le pouvoir que je détiens sur lui. Ma retenue le galvanise. Mon

mauvais caractère l'électrise. Alors je continue à le chercher :

— Tu vois, ce n'est pas moi, tous ces petits bruits. Tu couines comme un petit chat qui veut du lait ou qui a perdu sa maman. Et c'était pareil la dernière fois, murmuré-je alors qu'il continue de lécher mon téton, ses yeux levés vers les miens, tout en gémissant de plus belle.

Je sens bien que toute ma raison me quitte, mais j'en rajoute :

— Tu te rappelles ? Tu n'arrivais pas à prononcer le moindre mot, tes yeux étaient fermés, car tu ne voulais certainement pas voir l'état dans lequel tu étais. Transpirant, tremblant, à ma merci. Des petits grognements d'animal, des gémissements de bonheur, des cris de jouissance... Et je t'ai baisé, William Parker ! Comme tu baises tes pétasses du samedi soir... et comme jamais je n'ai baisé avec aucun homme !

Mon Dieu. Je me croyais cartésienne. Mais quand je m'entends parler ainsi, j'ai un gros doute quant à ma faculté à rester rationnelle et logique. Me voilà plongée dans la confusion la plus totale. Un voile lumineux brouille ma vue. Pas assez pour m'empêcher de distinguer son visage, à quelques centimètres du mien et ses lèvres qui viennent brusquement s'écraser sur les miennes. J'aime tellement ses lèvres... et sa langue qui fouille chaque recoin de ma bouche. Quel mec peut se vanter de faire décoller une fille rien qu'en l'embrassant ? Lui. Je m'entends protester, au moment où il se retire pour me répondre :

— C'était fabuleux. J'ai adoré. Tout, m'avoue-t-il en prenant mon visage dans ses mains. Et j'aime énormément tout ce que tu viens de dire, dit-il haletant. C'était exactement ça. À un détail près.

— Lequel ?

— Je ne vois plus ces filles le samedi soir.

— William tu n'es pas obligé de...

— Attends, laisse-moi finir, me coupe-t-il. Je veux être avec toi. Rien qu'avec toi. Tu arrives à la fin de tes études, lâche-toi un peu.

Mes yeux s'écarquillent. Je suis d'accord avec la deuxième partie de sa phrase. Mais le début me fait sourire :

— Tu es tombé sur la tête ? Toi ? Une relation exclusive ?

Je rigole maintenant ouvertement.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle franchement. Faut pas se vexer, sérieux ! Je suis en train de t'offrir mon cœur sur un plateau d'argent et tu me le jettes en pleine gueule !

Il est vexé. Vraiment vexé. Mince, il est sincère... Que dois-je faire ? Dire oui et tenter cette extraordinaire aventure ? Dire non et lui expliquer la raison de mon refus. Cette deuxième option est la plus raisonnable. Mais cela fait huit ans que je suis raisonnable. C'est déprimant d'être raisonnable. Et William Parker est tout sauf déprimant. Il est délicieusement chiant, impossible, drôle, sarcastique, original, sexy, dangereux et scandaleusement doué au lit. Faire un petit bout de chemin à ses côtés doit s'avérer extrêmement divertissant. Même si je sais qu'un mec comme lui ne pourra pas s'y tenir. Chassez le naturel...

— Désolée, lui dis-je en caressant ses cheveux. Tu as les yeux verts les plus magnifiques que j'ai jamais vus.

— C'est ta façon de me dire oui ?

— Non, c'est ça, ma façon de te dire oui.

J'embrasse son adorable petit nez. Puis son front, et enfin sa bouche parfaite. Un sourire en coin étire ses lèvres.

— Putain, tu as craqué. Je n'y crois pas. Le coup du mec vexé, prêt à chialer, ça marche à chaque fois !

Je le frappe à grands coups de poing et il rigole, comme il sait si bien le faire quand il est fier de sa sortie. Je ne peux m'empêcher de rire avec lui. Il plaisante, je le sais. Il était vraiment à vif, suspendu à ma réponse. Tétanisé que je lui refuse son tout dernier caprice. Je l'ai vu dans ses yeux : ils n'ont plus aucun secret pour moi, depuis bien longtemps.

— Tiens.

Il me tend une clé.

— C'est un double de mes clés. Viens quand tu auras fini ta garde. Le code de l'interphone, c'est la date de naissance de Liam.

Je prends la clé, tout en essayant de me donner une contenance, mais j'avoue que ma raison se fait maintenant bel et bien la malle. Je la vois d'ailleurs dégouliner comme du miel, le long de mon corps, puis sur le lit, et dans quelques secondes, elle sera au sol... Nous sommes loin désormais de ma liste « À proscrire », de mes verrous, de mes règles. Il a trouvé ma clé. Et j'ai désormais la sienne, au fond de ma poche. S'il savait... non, pas la peine. Nous n'allons pas nous marier. Il va vite se rendre compte de son erreur et reprendre sans ancienne vie et moi la mienne. Et tout rentrera dans l'ordre.

Toc, toc, toc !

— Mademoiselle Reiss ? C'est le Professeur Blood.

— Oh mon Dieu, chuchoté-je en posant la main sur la bouche de William. Planque-toi sous le lit !

— Tu rigoles j'espère, me répond-il un peu trop fort en dégageant ma main. J'ai passé l'âge de me cacher sous les lits. J'ai presque trente-cinq ans bordel !

— Tais-toi ! Tu n'as pas le droit d'être ici. J'ai fait du boulot de merde à cause de toi toute cette semaine. Tu veux que je me prenne un blâme en plus ? Planque-toi sous le lit tout de suite je te dis !

— Mademoiselle Reiss ?

— Oui... une minute... j'arrive Professeur ! Sous le lit ! intimité-je William tout en me dirigeant vers la porte.

Mon prince me fixe de son regard dangereux.

— Tu vas me le payer cher, je te le garantit menace-t-il.

J'attends qu'il se cache et j'ouvre la porte.

— Je voulais juste m'excuser pour tout à l'heure au bloc. Vous avez un comportement exemplaire depuis toujours et vous êtes, de loin, ma meilleure interne. Ce n'est pas pour rien que je demande toujours votre concours. Les coups de fatigue arrivent à tout le monde. Vous vous êtes reposée ?

— Oui, bien sûr Professeur. Je vais beaucoup mieux.

— Parfait. Allez prendre un bon café et rejoignez-moi pour la séance de diagnostics.

— Bien. À tout de suite.

Je jette un dernier coup d'œil à mon lit, et je sors en fermant la porte, le sourire aux lèvres.

Il a pris soin de laisser une petite lampe allumée, entre deux de ses énormes canapés. Ou alors, il a simplement oublié de l'éteindre avant de monter se coucher... Sa chambre est située tout au fond à gauche, perchée sur les hauteurs. Elle se donne des airs d'aquarium, avec ses grandes baies vitrées faisant office de murs, lui offrant une vue imprenable sur l'immense séjour. Les rideaux blancs ont été tirés pour la nuit. Toujours cette odeur qui affole mes sens... et une autre... nouvelle... que je n'arrive pas à identifier. Après avoir fermé la porte, je quitte mes chaussures et mon manteau que j'accroche dans la penderie de l'entrée. Ce qui me semble bizarre, c'est que... rien ne me semble bizarre. Je rentre chez moi, après une longue nuit de garde. J'ai faim et soif. C'est donc tout naturellement que je me dirige vers la cuisine qui n'a — disons-le franchement — plus aucun secret pour moi (surtout la partie centrale... en zinc). Un petit bruit sort de ma bouche quand je repère l'étui à couteaux qui n'a pas bougé d'un pouce. Et un grondement se fait entendre dans mon ventre, lorsque j'aperçois le plateau garni, posé sur l'îlot. Un grand verre de jus d'orange, des morceaux de fromage, des fruits frais coupés, un... gâteau au chocolat. Il me tend des pièges, tout le temps ! Comment la gourmande que je suis peut résister à de telles attentions ? Monsieur Parker a décidé de placer la barre très haute. Tout en m'empiffrant, je me demande combien de temps il va tenir à ce rythme ? Sortir avec un interne en médecine est épuisant. Si en plus il fait des efforts de fou et se met en quatre pour moi...

Il est six heures du matin. Est-ce qu'il dort ? Il doit se lever dans presque deux heures. Discrètement, j'investis la salle de bains luxueuse qui se trouve sous la chambre, pour me laver les dents et me rafraîchir. Une bonne douche chaude m'aurait fait du bien, mais je ne veux pas le réveiller. Comment je m'habille ? Au

fait, est-ce que je m'habille ? Je décide de rester en culotte et d'enfiler le tee-shirt de rechange que j'ai pris dans mon casier. Puis je commence à avancer vers l'escalier. Un sentiment contradictoire m'envahit. Je ne sais plus du tout comment gérer ce genre de situation, mais paradoxalement, je me sens très bien. Calme, apaisée, très heureuse d'aller retrouver William dans ses draps de coton blanc et profiter de la chaleur de sa peau, de ses baisers. En fait j'ai menti. J'espère bien qu'il est réveillé. Je suis certaine qu'il m'attend. Je monte les marches quatre à quatre et je ne me reconnais absolument plus. Tant pis. Tant mieux... j'étais un peu trop coincée, non ?

L'insouciance des mecs...

Il dort. Genre, au bord du lit, sur le ventre, la joue collée au matelas, la bouche grande ouverte, le cul à moitié à l'air, et un bras qui pend dans le vide. Dans son plus simple appareil. Je n'en attendais pas moins de sa part. Et très honnêtement, quand on a un corps comme le sien, on a le devoir d'en faire profiter les autres. En l'occurrence, durant ces prochaines semaines, « les autres », ce sera moi. Nous allons peut-être nous étripier à la fin, mais ce qui est certain, étant donné l'expérience de samedi dernier, c'est que je vais passer de très bons moments ici...

Elle est fabuleuse cette chambre. Et immense. La moquette noire, épaisse, caresse ma voûte plantaire à chacun de mes pas. À gauche, les immenses fenêtres donnent sur la ville encore endormie. À droite, un gigantesque dressing ouvert occupe tout le mur. Les costumes sont alignés à la perfection en partie haute, alors que d'innombrables tiroirs occupent la partie basse, dans un bois sombre très classe. Le lit trône au milieu. Gigantesque, épais, qui donne envie d'y entrer et de ne plus jamais en sortir. Il n'y a aucune décoration dans cette pièce. Pas même un tableau. Les épais rideaux blancs remplissent cette fonction et confèrent une atmosphère feutrée et chaleureuse. Et le mec allongé au beau milieu de tout ce décor, envoie un seul et même message à mon cerveau : sexe.

Je fais quoi ? Il est tellement spécial qu'il est fichu de se mettre en colère si je le réveille. Non. Rectification. Ne pas le réveiller va le mettre en colère. Je me

sens audacieuse et frivole en cet instant. Une partie de moi-même qui a décidé de revenir pour un certain temps. J'aime bien cette fille. La fille qui profite de la vie. La fille qui ne se soucie pas du lendemain. La fille qui s'apprête à sauter sur le superbe spécimen allongé juste devant elle. Et je pense que ce mec va aimer cette fille. La même qu'avant, mais en plus vivante.

Il a un cul qui devrait être pris en photo et placardé sur tous les bus de Londres. Aucune retouche nécessaire. Mais ça ne me plairait pas tant que ça, en fait. Car je sais pourquoi elle me fascine tant, cette paire de fesses : je serai la seule à en voir la couleur pendant un certain temps. À moi, rien qu'à moi. MÊME LE SAMEDI SOIR. Je m'approche tout doucement du lit, et me positionne à genoux, juste à côté de lui. Ses cheveux qui lui tombent sur les yeux font ressortir son côté mauvais garçon. J'ai toujours aimé les mauvais garçons... Du bout des doigts, j'effleure sa peau, de sa nuque jusqu'au creux de ses reins, dans un geste lent et sensuel. Puis mes caresses atteignent l'objet de ma fascination. Musclé, doux, dodu. Putain, j'ai envie de lui croquer le cul... Je suis en train de le reluquer comme une personne qui n'a jamais vu un corps nu de toute sa vie. Si ce n'est pas un comble, ça. Je lui caresse maintenant généreusement le postérieur de ma main gauche, pendant que ma main droite continue de caresser sa chute de reins. Il a une peau douce comme un bébé. Un bébé qui commence à se manifester. Je n'y prête aucune attention, complètement concentrée sur mes envies. Il faut que j'y goûte. Mes lèvres s'enfoncent dans sa chair chaude et rebondie à plusieurs reprises. De petites palpitations investissent la partie sud de mon corps... vraiment délicieux. Soit il a le sommeil super lourd, soit... il prend son pied.

— Bonjour Docteur, me dit-il de sa voix rauque, en me caressant les cheveux. Vous vous déplacez à domicile ?

— Seulement chez les commissaires-priseurs chiants et fortunés, réponds-je entre deux baisers.

Je l'entends rire. Puis il me demande :

— C'est une nouvelle manière d'ausculter ?

— Oui. Phase expérimentale. Quels sont vos symptômes ?

Mes mains ne caressent plus. Elles pressent, palpent, massent sans aucun complexe. Les bruits qui sortent de ma bouche quand j’embrasse sa peau sont indécents. Ses doigts sur mon cuir chevelu m’incitent à continuer, de même que ses petits soupirs de satisfaction.

— Température corporelle très élevée. Genre, volcan en éruption Docteur. Et j’ai également une excroissance énorme entre les cuisses qui commence à me faire mal, dit-il en rigolant à moitié. Je suis impatient de connaître votre diagnostic... et surtout votre remède.

Ce qu’il peut me faire rire. Je stoppe tout et viens planter mon visage à quelques centimètres du sien.

— Diagnostic : en manque de sexe, car Monsieur s’est mis en tête de ne plus baiser aucune nana. Remède : une heure ou deux par jour, dose à doubler en cas de grosse crise. Ordonnance ?

Ma réponse lui plaît. Pour preuve, son regard perçant, et son sourire carnassier.

— Va pour la double dose chérie. Mais je n’ai jamais dit que je ne voulais plus baiser de nana... je veux juste baiser la mienne.

Je n’en reviens pas qu’il me sorte un truc pareil.

— Je te signale que je suis resté coincé sous ton lit, enchaîne-t-il en me tirant à lui par le bras.

Son ton commence à se durcir dangereusement.

— Pauvre petit bébé, rétorqué-je moqueuse. Il était coincé sous un lit... pendant que moi, j’essayais de stabiliser mes hormones affolées par un gros cochon, et ceci dans le but de répondre correctement aux trente-cinq questions du Docteur House, sur la chirurgie des valvules cardiaques à presque minuit !

— Ne me parle pas comme ça, putain, siffle-t-il.

Il adore. Je le vois dans son regard et à la façon dont sa mâchoire tressaille. Ce n’est pas de la colère, mais de l’excitation pure et dure. Il me saisit par la taille et me renverse sur le lit sans aucun préavis.

— Je vais te faire la misère petite peste. Le matin, c’est moi qui régale.

— Petit-déjeuner compris ?

— Bien évidemment. Pour qui tu me prends ? J'ai du savoir-vivre quand même !

Il ne me laisse pas le temps de répliquer. Cinq secondes lui suffisent pour faire tomber mon tee-shirt et ma culotte sur la belle moquette noire. Et à peine deux de plus, pour me retourner, me faire mettre les mains à plat sur le matelas et la tête dans les oreillers.

— Je vais laisser ton sein tranquille pour ce matin, murmure-t-il en caressant à son tour mes fesses. Il est à vif à cause de moi. Mais demain, je ne le lâcherai pas une seule seconde.

Même quand je ne peux pas le voir, William m'excite au plus haut point. Sa poésie salace, son odeur partout dans les draps, les oreillers, l'air et sur sa peau. Son haleine. Je nage dans une piscine de senteurs exquisés et aphrodisiaques. C'est le pied total.

— J'ai très envie de... ça, ajoute-t-il.

Je sens son doigt s'introduire en moi, avide, gourmand, pendant que son autre main incite mon cul à se relever. Mon corps s'exécute au moindre de ses touchers, tous à la fois directs et tendres.

— Qui est-ce qui couine comme un petit chat qui a perdu sa maman, là, chérie ? Qui ne va pas tarder à jouir ? Réponds !

Je ne peux pas. Son doigt tourne, et retourne en moi, glisse bien au fond, ne sort jamais.

— QUI transpire ? QUI tremble ? QUI est à ma merci ? Réponds, putain !

Je vais le frapper. Je vais jouir.

— Ferme-la ! Tu gâches tout !

— Ben voyons. Arrête de me faire croire ça... j'ai l'impression que mon doigt glisse dans du beurre, s'esclaffe-t-il.

Ce mec est totalement cinglé. Et il va me rendre cinglée.

— Tu es divine, souffle-t-il en continuant de faire jouer ses doigts entre mes cuisses. Chaude, trempée, ouverte. Comme j'aime.

Son index retourne en moi, explore mes chairs, commence un va-et-vient qui me

fait serrer les dents. Mais je suis frustrée : il ne va jamais assez loin. Jamais assez profond.

— William...

— Cette façon que tu as de prononcer mon prénom... ça me fait décoller. Allez, on a assez joué.

On jouait là ? Oui, effectivement, on jouait. Sa main appuie brusquement sur ma nuque, et j'ai désormais tout le haut de mon corps, ainsi que ma tête, plaquée contre le matelas et les oreillers. Le doigt infernal vient maintenant exactement là où j'ai envie de le sentir. J'étouffe mon soupir de satisfaction dans un coussin. Pas bien longtemps : le deuxième aller-retour amorce ma chute. Le troisième est un allez... sans le retour. Il relâche la pression de sa main sur mon cou, pour me permettre de crier.

— Et d'un, souffle-t-il.

Quoi ? Mon rythme cardiaque doit avoisiner les cent cinquante battements par minutes. Il veut me tuer ou quoi ? Il recommence à caresser mes fesses.

— Je vais te prendre comme ça pour aujourd'hui, me dit-il d'une voix complètement déformée par le désir. Mais un beau petit cul comme le tien... tu verras, je te ferai hurler de plaisir... tu voudras bien que je te fasse ça, hein ?

J'en étais certaine. Je suis tombée sur le plus pervers des trois. Il a à peine achevé sa phrase qu'il s'enfonce en moi comme si je lui appartenais. Comme si ce n'était pas la première fois qu'il me prenait dans cette position. Le geste possessif de ses mains, accrochées de part et d'autre de mes hanches, complète le tableau. Malgré mon manque actuel de discernement, ainsi qu'une nouvelle et inattendue montée de désir, j'arrive à lui répondre :

— Je ne sais pas, fais-moi un CV et une lettre de motivation et on en reparle.

J'entends son sourire. Puis ses bruits de gorge qui commencent à s'intensifier alors qu'il entre et sort de moi dans un rythme régulier, presque calculé. C'est vraiment bon comme ça. J'aime quand il sort, car je sais *quand* il va rentrer. Et encore une fois, j'ai l'obligation de mettre mon nez dans les oreillers. Le geste de sa main est sans appel.

— C'est super bon là. Jamais pris un tel plaisir...

Il ralentit un tout petit peu, mais garde le tempo. Puis brusquement, son sexe se retire complètement. Je suis folle. Je me sens perdue, vide. Pleine de vide, l'instant dure quelques secondes, interminables. Et lorsque, enfin, il entre de nouveau en moi, je comprends la raison de son geste. Il a créé le manque. Le sentir réinvestir mon corps juste après est tout simplement fabuleux. Tout comme le fait que mes chairs se resserrent volontairement autour de sa queue. Victoire pour Monsieur Parker. Le « chéri de ces Dames » n'en est certainement pas à son coup d'essai... Il me fore maintenant en profondeur. Fais claquer son corps contre le mien. Tellement torride. Ma tête s'enfonce dans le lit à chacune de ses poussées. Je sens qu'il devient sauvage et passionné. Je sens que je deviens gourmande et endiablée.

— Tu es tellement chaude... continue à me serrer. C'est divin, lâche-t-il dans un souffle, en appuyant encore plus fort sur le haut de mon dos.

Je donnerais cher pour observer le reflet de notre duo dans un miroir. Ses ondulations doivent être scandaleusement érotiques. Cette image est un véritable accélérateur d'orgasme. Je pourrais remplir un seau entier avec la sueur qui coule sur ma peau, et mon souffle, plus court que jamais, ne va pas tarder à être coupé. J'y suis. Presque. Les plaintes qui sortent de sa bouche me font craquer. Je lâche un juron dans les oreillers en poussant une dernière fois mon cul vers lui pour prolonger mon plaisir. C'était merveilleux. Il EST merveilleux.

— Et de deux, halète-t-il. Tourne-toi.

Il rigole ou quoi ? Voyant que je ne réagis pas, il me retourne sans aucun ménagement. Mes gémissements de protestation le font sourire.

— Allez Docteur. Un dernier petit effort. Tu sais ce qu'on dit : jamais deux...

Ses cheveux sont trempés et collent à sa peau. Et son érection est intacte. Self-control hallucinant. De ses deux mains, il écarte délicatement mais fermement, mes cuisses. Écarte, écarte, écarte, jusqu'à ce qu'elles touchent presque le lit. Absolument torride.

— Avec vous, Mademoiselle Reiss, j'ai envie de conclure comme ça. Je veux

te voir crever de bonheur quand je vais décharger en toi.

Le prince des petites culottes rouges. Le chevalier noir. Le voyou. William. Ses bras puissants supportent son corps de chaque côté du mien. La bouche grande ouverte, il regarde le bout de son sexe titiller mon clitoris pendant quelques secondes. Puis il relève la tête et plante son regard enflammé dans le mien. Et il me pénètre, millimètre par millimètre, en psalmodiant à voix basse, sans jamais me quitter des yeux. Je ne savais pas qu'il était possible d'avoir trois orgasmes d'affilée. Celui-ci n'a rien à voir avec les deux autres. Il arrive tout de suite. Il me coupe la respiration. Il me fait voir des étoiles, puis trouble.

Et de trois...

Le mauvais garçon planté entre mes cuisses serre la mâchoire, donne quelques coups violents et explose en moi, dans un silence absolu. Mais ses yeux verts ne m'ont pas lâché. Et j'y ai lu des paroles, que je ne suis pas prête à entendre...

Chapitre 12

Si elle était une pizza : une quatre fromages

Je dévore tout... jusqu'à la dernière miette.

WILLIAM

— Penche-le un peu plus... non, de l'autre côté !

— Tu me dis d'abord à droite et finalement, c'est à gauche ! Mets-toi d'accord avec toi-même mon vieux !

— OK désolé. Bon tiens le juste comme ça, je fais une photo, capitule Tony devant mon air mauvais.

Notre prochaine vente aux enchères a lieu dans trois jours et nous ne sommes absolument pas prêts. C'est moi qui orchestre cette fois-ci, parce que la plupart des objets proposés à la vente sont les armes du collectionneur de la sublime maison de Mayfair. S'ajouteront quelques tableaux, que nous sommes en train de photographier, ainsi que quelques pierres précieuses, que David est allé dénicher à Dubaï le mois dernier. Ce jeune merdeux se réserve toujours les plus beaux voyages...

— C'est bon pour les photos. On peut le couvrir et le ranger dans la chambre forte. On reviendra demain finir le reste.

— OK. Allez c'est parti. Un, deux, trois. Putain, il est lourd, sifflé-je entre mes dents.

Tony crache ses cigarettes et moi, je paie ma « quasi » nuit blanche. Il est onze heures du matin et j'ai l'impression d'être debout depuis dix-huit heures d'affilée. Une fois le tout sous clé, nous quittons la salle des ventes.

— On monte chez moi boire un truc ? Héléna ne travaille pas aujourd'hui.

— Si tu veux. Pour moi ce sera café. Corsé.

Nous empruntons le majestueux escalier en colimaçon qui mène à ses appartements. Arrivé devant la double porte d'entrée — tout aussi somptueuse — Tony me fixe comme si j'étais un extra-terrestre.

— Quoi ? lui demandé-je.

— Tu... siffles ?

— Non.

— Si si, je t'assure Will, tu siffles.

Je siffle.

— Bon... eh bien, remets-toi. Ce n'est quand même pas si extraordinaire que ça, dis-je en ouvrant la porte, en même temps que je frappe quelques petits coups.

J'entre sans l'attendre, mais je l'entends quand même murmurer :

— Putain si, ça l'est.

— Superbe fessier Madame Johnson ! crié-je en entrant dans le séjour.

Héléna est debout devant la télévision, et imite une nana saucissonnée dans un caleçon rose bonbon à vomir.

— Will ! Super, viens. Aide-moi à faire mes abdos.

— Arrête avec ces vidéos. Va plutôt à la boxe ou courir. Ce sera beaucoup plus efficace.

— Et je fais comment avec Liam ? Il dort dans sa chambre là. Je le laisse tout seul et je vais faire mon jogging ?

— On reste là un petit moment, intervient Tony de la cuisine. Profites-en pour aller courir !

— OK. Je vais envoyer un message à Rebecca, dit-elle en me regardant d'un air malicieux.

Putain, quel concierge ce mec...

— Anthony Johnson ! dis-je le moins fort possible en pensant au bébé.

C'est nouveau ça aussi...

— Tu m'as appelé ?

Il vient vers nous avec son air faussement innocent et me tend mon café.

— Tu ne pouvais pas la fermer, hein ? Il a fallu que tu lui dises.

Héléna s'est isolée pour envoyer son message à Rebecca. Sa copine. Ma copine... du coup... que j'ai laissé ce matin... dans mes draps... de mon lit... de ma chambre... de mon loft. J'ai poussé au maximum pour l'heure d'embauche, mais dix heures, ce n'était encore pas assez tard. C'était tellement génial. Prendre ma douche en bas, tout en la sachant en haut. M'habiller en haut, en la regardant dormir, sans l'envie de retourner en bas. Partir au bureau, en laissant ma nana chez moi. Depuis presque deux heures, je l'imagine dans mon intimité et j'avoue avoir une énorme envie de la rejoindre le plus vite possible.

— On se dit tout. Je ne vois pas quel est le problème, dit-il en s'asseyant sur le canapé, son whisky à la main.

— Tu ne vois pas quel est le problème ? Tu ne connais pas Rebecca ? Si elle apprend que j'ai parlé de notre nuit, elle va me découper en rondelles !

Il me fixe complètement ahuri.

— Will... je suis subjugué. Le docteur dépasse toutes mes espérances. La première fois que nous nous sommes rencontrés dans ce bar, j'ai tout de suite su qu'elle était faite pour toi.

Je viens m'asseoir à ses côtés. Après quelques minutes de silence, je lâche :

— Elle est venue me rejoindre ce matin, dans mon lit, après sa garde de nuit. Nous avons décidé de tenter le concept de l'exclusivité... enfin, tu vois quoi.

— Intéressant.

— Pourquoi tu dis tout le temps ça ? Le boulot est intéressant. Un film. L'article d'un journal. Un reportage est intéressant. Ma vie sexuelle, elle, est mille fois plus qu'intéressante ! Elle est passionnante !

— Je me farcis ta vie sexuelle en long, en large et en travers — sans mauvais jeu de mots — depuis à peu près cinq ans que nous nous connaissons. S'il y en a bien un, qui sait qu'elle est passionnante, c'est moi, me répond-il avec un grand sourire.

— Tu marques un point.

— Donc... c'était comment ?

— Je n'ai pas envie de raconter. Juste te dire que, cette fois-ci, je n'ai pas regardé le plafond une seule seconde.

Il explose de rire. Instantanément, nous entendons Liam se manifester.

— Anthony Johnson ! Sois maudit ! crie Héléna en se jetant sur lui pour l'étrangler.

Ils rigolent maintenant tous les deux franchement, et commencent leurs cochonneries, en oubliant manifestement ma présence.

— Je suis là. À côté. Je vois et j'entends tout.

Je me lève d'un bond en grognant et file en direction des pleurs de la chambre du fond.

— Hé, du calme Liam, dis-je en m'approchant du petit lit.

— Allez, regarde un super papa en action.

Tony m'a rejoint et attrape son fils tendrement. Il commence à le bercer. Chanson. Histoire. Le gamin a les billes grandes ouvertes.

— Putain, je vais me faire tuer si je ne le rendors pas.

— Je n'ai jamais vu ta femme s'énerver sur toi. Je suis preneur.

— C'est parce qu'elle ne s'énerve JAMAIS sur moi. Je suis formidable comme mec et comme père.

— Rendors-le alors, super papa.

— Dans dix minutes, il fait des rêves. Tu paries combien ?

— T'es sérieux ? Tu vas encore perdre. Tu perds tout le temps.

— Combien ?

— OK. Mais pas « combien ». Plutôt « quoi » ?

— Quoi alors ? demande-t-il en recommençant à bercer Liam.

— Une virée à Vegas. Entre mecs.

— Rien que ça !

— On doit le faire depuis une éternité.

Il réfléchit un instant.

— OK. Et si tu perds ?

— Je ne perdrai pas. Ton gamin est plus que réveillé.

— C'est mon deuxième enfant, Will... si tu perds, tu annonces ta relation avec Rebecca à tout le monde autour d'une bonne table, payée par tes soins.

Elle ne me le pardonnera jamais si je dois faire un truc pareil. Je n'hésite cependant pas trop longtemps : Liam est en train de jouer avec ses mains.

— OK. Top chrono.

— Admire le super papa à l'œuvre.

Il s'assoit sur le fauteuil à bascule. Puis il se balance en faisant un geste répétitif avec ses doigts sur le front de Liam. Il chante tout doucement. Putain je vais m'endormir. Je n'y crois pas, il va y arriver. Le petit est en train de fermer les yeux. Au bout de quelques minutes, le bébé capitule.

— Tu as combien au chrono ? demande-t-il tout fier en reposant le paquet dans son lit.

— Six minutes trente.

— Et voilà. Je suis un pro. Tu nous prépares un petit plat le temps que les filles vont courir ? Il est bientôt midi, autant manger ici. En ce qui concerne le pari, je te fais, bien sûr, entièrement confiance pour le choix du restaurant. On dira également à mes parents de venir, ils vont adorer cette soirée. Je pense que cette annonce va faire l'année à Scott. Taylor ne te loupera pas non plus. Quant à David... j'emmène mon appareil photo.

Il me donne une grosse tape sur l'épaule et fait une sortie théâtrale. Je m'en fou royalement de la tête que vont faire les autres. Je voudrais juste ne pas me faire tuer. Je suis à peu près certain que Becca est capable du crime parfait. Découper un corps en plusieurs morceaux et les faire disparaître ne doit poser aucun problème à un médecin...

Alors que je sors de la chambre pour rejoindre le séjour, j'entends frapper à la porte d'entrée. Hélène est en train d'ouvrir lorsque j'arrive à sa hauteur.

— C'est quoi ça ? demande-t-elle à son invitée.

— Et bien je ne sais pas. Nous allons demander à Monsieur Parker ici présent.

Je reconnais cette voix. Rebecca entre en tenue de sport, un regard mauvais

planté sur son visage, accompagné de... *merde*.

— Elliot ! Je l'avais complètement oublié celui-là. Il t'a réveillée ? demandé-je à ma belle blonde.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Will, tu as un chien ? Becca, tu as dormi chez lui ?

Héléna ne comprend plus rien. Mais ma nana est bien trop occupée à fixer ma gorge pour lui répondre.

— Il a commencé à gueuler juste après ton départ ! Je me croyais chez moi. Je l'ai immédiatement reconnu. Qu'est-ce que le chien du troisième fait chez toi, William ?

— Laisse-moi t'expliquer et arrête de t'énerver.

— Ne me dis pas que tu l'as kidnappé ?

— Baissez d'un ton vous allez réveiller mon fils, chuchote Tony en venant vers nous. Rebecca, tu as un chien ? demande-t-il en se penchant pour caresser Elliot.

— Oui... non ! William, explique-toi.

— Je l'ai acheté. Pour que tu dormes, dis-je en lui prenant la laisse des mains. Et je l'avais laissé dans la laverie cette nuit, exceptionnellement, car je ne voulais pas qu'il t'embête. Mais je l'ai complètement oublié ce matin.

— Tu l'as acheté ? Mais c'est effroyable. Ce n'est pas un objet. Tu vas en faire quoi maintenant ? Le vendre aux enchères ? Tu n'es pratiquement jamais chez toi. Comment ses maîtres ont-ils pu se laisser convaincre ?

— J'ai trouvé un jeune dans l'immeuble qui vient le sortir régulièrement moyennant un bon pourboire. Son maître est mort. C'est la raison pour laquelle il n'arrêtait pas de gueuler. Son fils, à qui je l'ai racheté, n'avait rien à foutre de ce pauvre chien.

— William... tu nous annonces maintenant que tu as un chien ? me demande Tony en se relevant complètement ahuri.

— Ouai. Bon, je vais finir de préparer à manger. Prends-le pour aller courir bébé, dis-je à Becca en lui tendant la laisse. Il est super doué. On s'est entraîné toute la semaine.

Elle a la bouche grande ouverte. Ses yeux verts clignent deux fois avant de me répondre :

— Euh... OK.

— On vous attend pour manger, alors bougez vos jolis petits culs les filles.

Je file vers la cuisine pour commencer à préparer le repas. Tout en fouillant dans le frigo pour en étudier le contenu, je rage de n'avoir pas osé l'embrasser. Cette belle bouche qui bougeait dans tous les sens pendant qu'elle me gueulait dessus. Je n'aime pas qu'elle sorte habillée ainsi. Tout ce qu'elle portait était bien trop moulant. Je sais à quoi je pense quand je cours derrière une belle paire de fesses affublée du même genre de collant... Et les pervers de mon style peuplent les rues de Londres.

Il y a des champignons frais, je vais faire un risotto. Tony me rejoint et commence à visionner les photos prises tout à l'heure sur son téléphone, accoudé à l'îlot.

— Tu veux que je t'aide ? demande-t-il pour la forme.

— Certainement pas. Super papa mais à chier en cuisine.

— On ne peut pas exceller dans tous les domaines. Et ne me réponds pas que tu es l'exception, ça va m'agacer.

C'est exactement ce que j'allais dire. Il me connaît trop bien cet enfoiré. Il sait aussi que je n'ai aucune envie de disserter sur tout ce qui vient de se passer. Rebecca, mon comportement, le chien...

— À quelle heure est notre réunion avec les clients de Boston ? lui demandé-je.

— Quinze heures. Je n'ai absolument aucune envie de retourner au bureau. Héléna ne travaille pas aujourd'hui et j'avoue que je serai bien resté ici.

— Becca ne prend sa garde de nuit qu'à neuf heures ce soir...

Nos regards se croisent et je sais que nous pensons à la même chose.

— David va nous tuer si on ne revient pas, dit-il en rigolant à moitié.

— Il est tout à fait capable de gérer tout seul. En plus, le projet le concerne directement. Et puis franchement, tu as vu l'état de plénitude dans lequel il était en revenant de Dubaï ? Tu ne trouves pas que c'est un peu long, toi, quinze jours,

pour ramener deux cailloux ?

— Ils vont te payer ta prochaine Jaguar, ces « cailloux ».

— Peut-être bien, oui. Mais ce qui est certain, c'est qu'il a pris du bon temps en quantité astronomique, pendant que nous, on trimait au bureau. Et même avec le peu qu'il m'a raconté, je peux te jurer qu'il n'a pas passé son séjour à enfiler des perles... si tu vois où je veux en venir...

Il réfléchit.

— Tu as raison. Nous allons en profiter nous aussi. Je vais lui passer un message pour lui dire qu'on ne vient pas.

— Super, mec. Ta femme va être très contente. Et je pense que tu en retireras les bénéfices, lui dis-je avec un énorme clin d'œil.

Il me regarde de nouveau, avec des yeux pétillants, un grand sourire aux lèvres et me répond :

— Ne dis rien à l'autre traître d'associé, mais de vous deux, c'est vraiment toi mon préféré.

J'explose de rire. Quel con. Je sais qu'il dit la même chose à peu près deux fois par mois à David. Une bonne heure se passe lorsque les filles rentrent de leur jogging, alors que nous patientons, sagement assis sur nos tabourets, à discuter de tout et de rien. Elles sont magnifiques. Les joues toutes rouges, en sueur, essoufflées et très enjouées. Héléna fonce directement sur Tony. Après un petit moment d'hésitation, ma peste vient vers moi également et se plante entre mes cuisses. *Intéressant.*

— Tu as abandonné le chien ?

— Il est couché dans l'entrée. Je l'ai épuisé, me dit-elle toute fière, l'air encore essoufflé. Il court vraiment très bien, tu avais raison. Tu vas le garder ?

— Bien-sûr. Il est cool. Et je crois qu'il m'aime bien. Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs ?

— Il n'a pas vraiment le choix, en même temps.

— C'est vrai. Mais toi, tu as le choix... et tu m'as dit oui, rajouté-je tout bas, le regard concentré sur mon sein fétiche.

Son doigt me relève le menton, et sa belle bouche pulpeuse vient chercher la mienne. Enfin.

— Ce pantalon de course te fait vraiment un cul d'enfer.

Mes mains sont au paradis. Je presse ses fesses délicatement et je m'imagine lui infliger mon petit câlin préféré. L'effet que ça lui ferait... et les cris qu'elle pousserai.

— On file à la douche. Commencez à manger, on vous rejoindra, dit Héléna en s'éloignant.

— Vous prenez votre douche ensemble ? demande le grand chef.

Rebecca regarde Anthony comme un extra-terrestre, et j'entends Héléna rigoler. Je me retourne vers mon associé en faisant mine d'être complètement scandalisé par sa question.

— Qu'est-ce qu'il te prend de demander ça ?

Puis je rajoute :

— Sérieux, vous la prenez ensemble cette douche ? On peut venir ?

Tony pouffe de rire et ma peste tourne les talons, juste après m'avoir collé une grande claque sur le torse.

Mon risotto est maintenant dans nos estomacs. Il était accompagné d'une bonne bouteille de la cave du chef. Vidée. C'est certain : je ne retourne pas au bureau.

— Taylor veut se faire tatouer, nous avoue Tony, complètement dépité. J'ai peur qu'elle ne supporte pas la douleur.

— T'inquiète, ce n'est jamais que cinq lettres.

Les filles me font des yeux ronds comme des soucoupes.

Merde, j'ai un peu trop bu. L'alcool a un effet « élixir de vérité » sur mon cerveau.

— Pourquoi tu dis ça ? me demande Tony.

— Pour rien.

— Ça fait longtemps que je veux en faire un, continue ma belle, certainement dans le but de venir à ma rescousse.

— Je viendrai avec toi ! Tu le veux où ? lui demande Héléna.

— Je ne sais pas.

— Fais-le faire dans le dos bébé... c'est vraiment à cet endroit que j'en profiterai le plus souvent, répliqué-je, tout fier de moi.

Hilarité générale. Fesses de David sauvées.

Il vient d'ailleurs tout juste de nous envoyer des menaces de mort sur le téléphone de Tony, qui nous ont fait beaucoup rire. Je pense qu'il se vengera. Et je suis tellement tordu, que j'attends ce grand moment avec impatience. Après avoir tout rangé et nettoyé, je propose à Becca de retourner au loft. Malgré le froid de novembre, nous décidons de faire le chemin à pied. Les vitrines des magasins devant lesquelles nous passons nous renvoient notre reflet. Je rentre chez moi, au lieu d'aller au bureau, avec mon chien et ma nana. Et ça ne me pose pas le moindre problème.

— Tu veux réviser un peu tes cours en rentrant ? J'ai quelques mails à passer pour le boulot.

— Parfait. Une petite heure... ça devrait me suffire.

Une petite heure... Il est tout juste quatorze heures. Elle prend sa garde à vingt et une heures. Vingt et un moins quatorze est égal à sept. Et moins une heure de révisions, ça doit faire six. Moins une demi-heure de métro, cinq heures trente. Un énorme sourire se plante tout à coup sur mon visage.

— Je te conduirai à l'hôpital en voiture.

— Si tu veux.

On rajoute un quart d'heure au compteur, ce qui nous amène à cinq heures quarante-cinq. Mon sourire s'étire jusqu'aux oreilles.

— J'aimerais bien conduire, me dit-elle très sérieusement.

— Fais-moi un CV et une lettre de motivation... et on en reparle.

Elle me regarde comme j'aime. Le défi, l'amusement, le désir. Et toujours cette volonté de lutter. Encore.

Nous arrivons au loft, après vingt bonnes minutes de marche. Nous avons parlé de tout et de rien. Du dimanche où elle a organisé un rendez-vous pour Aïdan et Scotty. Du mec qui s'est pointé la nuit dernière aux urgences, avec deux de ses

doigts coupés, conservés dans un sac plastique. De tout, sauf de nous.

— Je vais me changer et travailler dans ma chambre. Tu pourras réviser tranquille.

Elle acquiesce silencieusement, alors que je m'apprête à monter. J'hésite un instant. Je l'embrasse ? Si j'y vais, je n'en resterai certainement pas là. Je me connais, je n'ai aucune volonté. Et ce sein qui me nargue... une heure, après tout, ce n'est rien. Voyant que je ne bouge pas, elle part s'installer sur le canapé, sur lequel elle a laissé son ordinateur et quelques bouquins. Je crève de désir pour cette fille. Il y a ce truc entre nous... qui me fait me sentir bien. L'effet marijuana, sans les yeux défoncés. Une fois dans ma chambre, j'enfile un jean et un polo, puis je me pose devant mon ordinateur. Il est 14 h 30. Je dois tenir jusqu'à 15 heures 30. Mission impossible. J'aimerais bien qu'elle prenne l'initiative, comme hier matin, lorsqu'elle m'a réveillé en me bouffant les fesses. Je me suis senti tellement désiré. Bon, c'est décidé, je ne veux pas attendre. Je l'ai assez fait pendant deux ans. Je fais ce que j'avais prévu sur mon ordinateur, et une fois terminé, je trouve un plan pour qu'elle craque.

15 heures. J'enlève mon polo et je décide d'aller me chercher une boisson fraîche dans la cuisine. Ma cible est allongée sur le dos, son livre dans les mains, le chien à ses pieds. Quand je pense que je n'existe plus, alors qu'il m'a collé toute la semaine. Je m'en fou, la jalousie, ce n'est pas mon truc... Je prends mon temps pour sortir une bouteille d'eau du frigo. Genre, je ne la trouve pas, alors qu'il y en a dix, juste sous mon nez. Tiens, je vais m'étirer. J'en profite pour faire craquer quelques os. Je trouve enfin la bouteille. Je ferme le frigo. J'ouvre la bouteille. Je bois. Une gorgée. Puis une deuxième. Le chien à l'air mort. Et ma cible a toujours la tête planquée dans son livre. Je décide de remonter dans ma chambre.

15 h 15. Je m'allonge sur mon lit, la tête dans les oreillers. Énorme mauvaise idée. Vanille. Vanille. Vanille. Flash-back et images torrides. Je vais craquer et descendre pour la prendre sans ménagement. Me voilà rattaché désormais à la catégorie des mecs perdus. Je suis un faible. Un petit chien à sa maman. Et Tony

avait raison : j'en redemande. Avant de descendre, je relis vite fait, ce que je viens tout juste de préparer :

CURRICULUM VITAE

William Parker

356 Lombard Street

LA CITY

LONDON

35 ans

Diplômes

2012 : Premier prix : plus beau corps de Londres

2013 : Élu meilleur partenaire sexuel de tous les temps

2014 : Diplôme maîtrise absolue « cuni réveil matin »

2015 : Élu commissaire – priseur le plus sexy de l'année

2016 : Diplôme de modestie

Parcours professionnel/Expériences

Stages variés et diversifiés. Approfondissement tous les samedis soir depuis trois ans. Grande connaissance et pratique du monde de « l'entreprise ».

Hobbies

Acheter des chiens et des culottes rouges.

LETTRE DE MOTIVATION

Madame,

Je souhaite répondre à une annonce verbale que vous m'avez faite la nuit dernière, au sujet d'un poste à pourvoir dans votre « entreprise ». Je tiens à vous préciser que je possède toutes les compétences requises pour cette mission. En

effet, un travail acharné et de nombreuses expériences m'ont permis de mettre au point une technique infailible, me permettant de maîtriser « à fond » le sujet. Je suis très « dynamique » et « tonique », mais aussi très appliqué, avec l'envie de bien faire pour que chacun de nous y trouve son compte. Vous pouvez avoir toute confiance en moi, votre « entreprise » n'en souffrira pas le moins du monde et verra, à coup sûr, sa croissance s'envoler... très haut.

Je compte également sur vous pour me préparer à ce poste. J'attends de votre bouche qu'elle me fournisse la stimulation nécessaire à mon travail au sein de « votre entreprise ».

En espérant vous avoir convaincu de ma motivation.

Je vous prie d'agréer, Madame, mes sincères salutations.

William Parker

Je descends quatre à quatre l'escalier, traverse le salon, et me plante devant le canapé.

— Tu en as mis du temps.

Son ton est très sérieux. Elle s'assoit et pose son livre sur la table basse. Puis elle me reluque. Et je m'embrase immédiatement.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en fixant les feuilles.

Je lui tends le tout. Elle remet ses lunettes, déplie et commence à lire. Le fourire est contenu, mais visible. Elle replie soigneusement les feuilles à la fin de sa lecture et pose le tout à côté d'elle. Puis, son regard vert incandescent vient chercher le mien.

— Vous pouvez commencer quand, Monsieur ?

— C'est à vous de décider, Madame.

Elle agrippe brutalement ma taille de jean pour me faire asseoir sur le canapé et se plante à genoux entre mes cuisses.

— Garde tes lunettes, chérie. Ça me met dans un état pas possible.

Ma voix est rauque et pleine de promesses.

— J'aime bien quand tu as les tiennes aussi. Ça te donne un air encore plus coquin.

Elle dit ces mots d'une voix feutrée, tout en caressant mon torse, comme s'il était une œuvre d'art. De tels gestes m'agacent d'habitude...

— Pourquoi tu m'excites autant, putain ? Ça fait plus d'une heure que je tourne en rond, comme un lion en cage.

— Ça fait bien plus d'une heure que j'attends. Je me suis réveillée ce matin, avec une envie folle de toi entre mes cuisses.

— Ne me dis pas des trucs comme ça... tes mains sont glacées.

— Ta peau est brûlante.

— Attends de voir le reste.

— Je ne vais pas attendre très longtemps.

Le spectacle de regarder ses petits doigts déboutonner mon jean, me caresser au passage, sa bouche grande ouverte et ses yeux qui fixent maintenant mon entrejambe... je me pose tout à coup la question de savoir si elle en a envie. Elle ne l'a peut-être même jamais fait.

— Tu l'as déjà fait ? lui demandé-je en lui caressant la joue. Je ne voudrais pas me retrouver aux urgences.

— Tais-toi, petit insolent. J'ai dit que je n'avais pas pratiqué depuis huit ans. Je n'ai jamais dit que je sortais d'un couvent.

Elle écarte l'ouverture de mon jean et me fait signe de l'aider à l'enlever.

— Tu te promènes souvent les fesses à l'air sous ton pantalon ?

— Ouais, réponds-je en me rasseyant.

— Tu veux que je le crie à ta prochaine vente aux enchères devant tous tes clients ? me demande-t-elle menaçante, en commençant à s'occuper de moi.

— Pourquoi pas ? Ils viennent souvent avec leurs femmes... je suis certain que les ventes de bijoux exploseraient, dis-je dans un souffle.

— Prétentieux.

C'était son dernier mot et son dernier regard vers mon visage. Mon sexe tendu glisse dans sa bouche. Ses lèvres pulpeuses toutes roses l'entourent. Au-delà de

l'exquise sensation que ce geste procure, je sens que cet instant fait passer un nouveau cap à notre relation. Cela ne sera pas cru et sans émotion. J'ai envie de quelque chose de tendre, d'intense, de fusionnel. Je veux lui faire l'amour, même dans cette position.

— Enlève ton chemisier et ce qu'il y a en dessous. J'ai besoin de le voir.

Elle sait de quoi je parle et s'exécute tout en me gardant dans sa bouche. Je ne peux pas m'empêcher de lui dire ce que je ressens :

— Tellement bon. Tu es super gourmande, là. Vas-y doucement, je voudrais tenir un peu plus de deux minutes. J'ai des projets.

Je n'aurais jamais dû lui demander d'enlever le haut... l'anneau bouge à son rythme.

Elle me fait entrer en elle, sortir, tantôt langoureusement et tantôt avidement.

— Je me sens tellement désiré.

Je pense qu'elle ne peut pas comprendre le sens de mes mots. Comprendre que je me sente revalorisé, qu'une personne fantastique comme elle, belle, intelligente et qui sauve des vies, accepte de me faire ce cadeau. Accepte de partager un moment aussi intime et intense. Surtout depuis que je sais qu'elle ne l'a accordé à aucun autre et cela depuis huit ans. Les sensations que je ressens sont totalement incomparables avec celles de mes expériences passées. Ce n'est pourtant pas la première fois que je bénéficie d'un tel traitement de faveur. Mais j'avoue qu'en cet instant, la bouche de Becca me fait oublier toutes les autres et mes manières d'avant. Je n'ai pas envie de la commander. Je veux la laisser faire, à son envie. Je veux qu'elle y prenne du plaisir aussi. Il passe désormais avant le mien. Tout à coup, alors qu'elle continue de me câliner, je me redresse pour embrasser ses cheveux miel, et poser ma main sur sa joue, dans un geste tendre.

— Tu m'excites tellement que je ne suis pas certain d'être en état pour mon futur boulot.

— Et alors, Parker, on a du mal à supporter la pression ? minaude-t-elle entre deux caresses de la langue.

Je vais craquer, c'est certain. Elle fait tout pour, en tout cas. Je renouvelle mes

baisers tendres sur ses cheveux. Entre-deux, je gémiss de bonheur et je l'encourage :

— Continue. Tu es si sexy bébé. Tellement belle.

Le point de non-retour arrive. Il est imminent. Je ne veux pas. Pas si vite.

— Viens par là.

Je la saisis par les bras pour la remonter sur moi. J'ai désormais l'immense privilège, d'avoir ma bite, tendue à l'extrême, coincé entre nos deux ventres tout chauds, ainsi que ses deux bouts de seins qui chatouillent mes pectoraux. C'est pire. Je vais tout lâcher, à la manière d'un adolescent boutonneux. Elle vient m'embrasser en plus.

— Je crois qu'on n'ira pas jusqu'au bout, soufflé-je dans son oreille.

Jamais je n'aurais cru dire ça un jour.

— Je vais te donner un léger aperçu quand même.

Mon index part de sa nuque, descend le long de sa colonne vertébrale, atteint sa chute de reins, et file directement sous son collant, entre ses cuisses trempées. Puis il remonte entre ses fesses et commence une intrusion, tout en douceur. Le docteur ferme les yeux et gémit de bonheur.

— Je suis le premier à te faire ça ?

— Oui. C'est scandaleusement indécent. Et très certainement puni par la loi.

— J'ai étudié les textes. Rien à ce sujet.

J'introduis mon doigt un peu plus loin. Elle est encore meilleure que tout ce à quoi je m'attendais. Nous franchissons encore un palier dans l'évolution de notre relation. Ses yeux sont maintenant ouverts et me fixent, avec passion et totale confiance. Tout s'accélère. Il y a ma queue qui gonfle, encore et encore, mon doigt qui devient fou, mon autre main sur son cul qui accompagne ses ondulations et ses suppliques :

— William... encore, c'est tellement bon.

— Attends que je mette ma bite.

— Arrête de dire des trucs salaces comme ça, William Parker !

Elle explose comme un bâton de dynamite, en enfonçant ses ongles dans mes

biceps. L'entendre prendre un tel plaisir me fait perdre mes moyens. J'agrippe son cul à pleines mains pour me serrer au maximum entre nos deux corps, sur lesquels je me libère violemment, comme cela ne m'est pas arrivé, depuis bien longtemps. Et puis, après quelques secondes de récupération, elle ouvre les yeux et me dit ce que j'avais envie d'entendre :

— Vous avez le poste, Monsieur.

Chapitre 13

S'il était un proverbe : il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis

Et il est très intelligent...

REBECCA

— Où est le chien, William ?

Nous nous sommes assoupis quelques instants sur le canapé.

— Aucune idée, dit-il en prospectant l'appartement d'un coup œil.

— Mince. Tu crois qu'il nous a regardés ?

— Carrément. Je l'ai même vu prendre des photos.

Je lui colle une grande tape sur le torse.

— C'était super chaud... continue-t-il, en plantant sa tête dans mon cou.

Oui, ça l'était. Et très intime aussi. Trop, étant donné l'issue fatale de cette relation. Je n'arrive pas à comprendre comment nous en sommes arrivés à une telle complicité, en l'espace de si peu de temps. Si mes pensées se manifestaient à voix haute, je suis certaine que William dirait : « Putain, deux ans, tu trouves que c'est peu de temps, toi ?! ». Et il aurait raison. Tout s'est accéléré depuis la naissance de Liam, mais notre relation est belle et bien née, ce fameux soir au restaurant :

— Tu as raison, avais-je confirmé à Héléna, le plus vieux est canon. L'autre brun est superbe, mais un peu trop jeune. Quant au blond...

— Il ne dépareille pas, avait continué la mère d'Héléna.

— C'est certain. Un peu trop pédant à mon goût, cependant. Il aurait besoin

d'une bonne paire de claques, si vous voulez mon avis, avais-je rajouté tout bas.

Et pendant que les filles rigolaient, j'avais porté mon verre de vin à mes lèvres, pour essayer d'oublier les multiples petites décharges électriques qui investissaient mon corps. Peine perdue, il était déjà en train de s'avancer vers notre table, armé de son regard vert perçant. Je l'avais bien évidemment rembarré, comme je sais si bien le faire. Et il m'avait fixée, comme il sait si bien le faire. Mystérieux, enflammé, prédateur...

— Allons à la douche, dit-il finalement, me ramenant à la réalité.

Il doit trouver que je ne suis pas très bavarde. Mais ce qui se passe en ce moment, dans mon corps et ma tête, n'était pas censé se produire. Je dois sortir les freins, assez rapidement, pour que mon atterrissage ne soit pas trop brutal :

— Je vais la prendre seule, si ça ne te dérange pas. Je préfère.

Regard super bizarre de sa part.

— Comme tu veux.

Finalement, il décide de venir se laver, alors que je suis en train de me sécher les cheveux. Putain, il chante maintenant. C'est quoi ce parfum ? En fait, cette odeur citronnée et acidulée, c'est son gel douche... J'ai envie de le rejoindre et de le savonner... de haut en bas... en m'attardant sur son sublime fessier et ses pectoraux absolument fabuleux. Et lui tirer les cheveux pendant qu'il me prendrait sauvagement contre le mur de la douche. Stop ! On arrête tout. On rembobine. Mec à femmes. Queutard. Gros cochon.

Je jette toutes mes affaires de toilette dans mon sac et sors en trombe de la salle de bains. À mi-chemin entre le salon et la porte d'entrée, des remords commencent à affluer. Je ne vais tout de même pas m'enfuir comme une voleuse, après tout ce que nous venons de partager. Je décide de le prévenir... et seulement après, je m'enfuirai comme une voleuse.

— William, je pars maintenant, car je veux passer chez moi avant le boulot !

Je lui crie cette phrase, sur le pas de la porte de la salle de bains.

— Quoi ? Non, attends... je peux te conduire ! J'ai presque fini !

— Non merci, ce n'est pas la peine. À plus tard !

Je perçois vaguement quelques jurons par-dessus l'eau de la douche, mais je ne m'attarde pas assez longtemps pour entendre le reste. Une petite caresse au chien avant de franchir la porte, et en l'espace de dix minutes, je suis déjà assise dans le métro.

— Sérieusement, vous ne pourriez pas mettre votre main devant votre bouche, quand vous toussiez ?

Je vais sauter à la gorge du pouilleux assis en face de moi. Il m'éclabousse de ses microbes depuis la fermeture des portes. Et le mec à côté sent le putois. Si le barbu aux dents toutes noires vient me chanter la sérénade avec sa guitare toute pourrie, je jure que je tape un scandale. On s'habitue vite au luxe finalement. Quelle idée aussi, de sortir avec un mec qui a une Jaguar. Un mec, avec un corps sculpté, et une peau toute dorée, qui se balade torse nu dans son loft de trois cents mètres carrés, un jean noir à moitié déboutonné. Un mec drôle et attachant... mais quand même un peu canaille. Un mec qui me fait me sentir belle et sexy.

Le simple fait de penser qu'il va retourner à ses activités du samedi soir dans très peu de temps me colle la nausée. Et ça, c'est mon signal d'alerte. Je suis en train de le voir autrement que comme une petite distraction temporaire. Je... m'attache. Et lui me sort l'artillerie lourde.

Je devrais lui dire la vérité. Lui expliquer pourquoi nous ne pouvons pas être ensemble comme un couple normal. Une part de moi-même envisage cette solution. L'autre part, se dit qu'elle a envie de prendre un peu de bon temps, avec une personne qui la fait manifestement vibrer. Si je lui avoue tout maintenant, il ne fera pas que freiner le jeu. Ce sera terminé pour de bon. Et je ne suis pas prête pour une solution aussi radicale. Tout est de sa faute en fait. Ça y est, il m'énerve. Il n'est pas là et il arrive quand même à m'insupporter. Monsieur « j'achète le chien du troisième pour que ma copine puisse dormir », Monsieur « je cuisine de bons petits plats pour ma copine », Monsieur « je lui fais l'amour passionnément », Monsieur « je me mets en quatre pour elle ». Il me déroute totalement. Jamais je n'aurais cru qu'un mec comme lui puisse être... allez, je vais le dire : un homme adorable. Parfois il est un peu fatigant, quand même...

tellement lunatique... caractériel et capricieux... Monsieur a toujours raison ! Ce qu'il peut m'agacer quand il se prend pour Dieu ! Constamment en opposition et en rébellion... un écorché vif... qui écorche mon cœur. Bon, finalement, adorable... non. Mais il a une belle paire de fesses et ça compense tout le reste.

La vibration soudaine de mon téléphone me fait sursauter. Il m'envoie peut-être des menaces. L'écran affiche : Scott Miles. Son message efface mon petit sourire béat :

* Tu comptais m'annoncer ton mariage quand ?

* Je ne veux pas en parler. Trop compliqué.

* Rectification : tu ne veux pas en parler avec MOI. La Française est au courant, ELLE.

Héléna n'a bien sûr pas pu tenir sa langue. C'est fou, la manière dont l'un a tendance à déteindre sur l'autre dans un couple. Au bout d'un certain temps, bien sûr...

— Je vous ai dit de mettre votre main devant votre bouche quand vous toussiez, putain !

Je vais le massacrer.

Bon, pas si longtemps que ça, en fait...

Je souris en pensant à William, dans ses nombreux moments de rébellion. Déjà que je n'étais pas un petit agneau... Maintenant que je suis avec lui, je me balade en permanence avec un flingue accroché à la ceinture.

Voyant que je suis presque arrivée à destination, je décide d'envoyer à Scott, une réponse qui le satisfera et coupera court à la discussion :

*J'ai mon week-end. On se retrouve samedi soir pour en parler. Convoque aussi la Française, j'ai quelques comptes à régler.

* Génial. J'intitule ce rendez-vous : règlements de comptes et cellule de crise... Parker se la joue grand prince, et Aïdan veut que je fasse mon coming out. Tu n'es pas la seule à être dans la merde. À demain soir.

J'explose de rire, juste avant de sortir du métro. Nous allons passer un grand moment. Dommage qu'Aïdan ne soit pas de garde aujourd'hui, je lui en aurais

touché deux mots. À partir de ce soir, je suis en pédiatrie pour deux semaines. Pas trop ma tasse de thé, je dois l'avouer. La maladie des adultes n'est déjà pas simple à gérer émotionnellement. Celle des enfants me dépasse totalement. Pourtant, la nuit qui passe, est relativement calme. J'ai même un petit moment pour m'assoupir un peu. Sortir avec un interne en médecine n'est certainement pas reposant. Mais flirter avec un superbe commissaire-Priseur en pleine métamorphose, c'est définitivement... éreintant.

Aucun message de William pendant ma garde. Aucun lorsque je quitte l'hôpital. Et encore aucun, lorsque je me réveille chez moi, en début d'après-midi. Ce n'est pas qu'il me manque... non. C'est juste que je me sens un peu coupable. Oh, et puis, après tout, ça lui fait les pieds. Il a tellement l'habitude que toutes ces nanas se mettent à genoux devant lui. Je n'ai pas choisi exactement les termes appropriés, étant donné la position dans laquelle j'étais il y a quelques heures...

Mes cours sont étalés sur le lit : *Le squelette d'une main d'un adulte comporte vingt-sept os, répartis en trois groupes : le carpe, le métacarpe, et le squelette des doigts. La musculature se compose de vingt et un muscles, que l'on peut diviser en trois groupes : latéral, central et médial. La vascularisation de la main fait intervenir deux artères, les artères radiales et ulnaires et plusieurs veines...*

Sa main sur ma joue pendant que je le dévore, qui remet une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille, sa main qui empoigne mes fesses, pour leur faire comprendre qu'elles doivent venir le voir. Chaude, douce, possessive, puissante et tendre.

OK. Là, Reiss, on a un gros problème.

Je fais plusieurs tentatives pour me remettre dans mes cours, sans succès. Après ses mains, ce sont ses cheveux, puis ses bras puissants, sa peau toute dorée. Et ce torse, mon dieu, ce torse. Mettre ma tête dans les oreillers n'arrange rien et fait remonter à la surface des souvenirs sulfureux. Son parfum est dans mon nez, son haleine, dans ma bouche.

Ma conclusion de 17 h 30 : William est comme son cheese-cake, une fois goûté,

on ne peut plus s'en passer.

Il n'a toujours pas appelé. Aucun message. Hors de question que je lui écrive. Je dois rester logique avec moi-même. J'ai voulu cette situation. Je l'ai, je la garde.

Une heure plus tard, je retrouve Scott dans notre bar favori : il y a toujours beaucoup d'ambiance et le Fish and chips est à tomber.

— Monsieur est seul ?

— Plus pour très très longtemps apparemment. Pardon, mais qui êtes-vous, magnifique créature ? J'ai rendez-vous avec un interne en médecine, sponsorisé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par Levis. Pas avec une déesse blonde, sortant tout juste d'un défilé de mode.

— Très drôle. C'est seulement une robe et des bottes à talons, dis-je en m'asseyant dans le fauteuil situé en face du sien.

— Tu es très belle. C'est juste que ça fait un choc, me dit-il avec un clin d'œil.

Je lui décroche mon regard qui tue. Il peut parler, je suis certaine que son costume gris et sa fine cravate assortie sont flambant neufs. Et si moi, je sors d'un défilé, lui revient du tournage d'un spot publicitaire pour du shampoing ou du gel. Il a un coiffeur à domicile ce mec, je ne vois pas d'autre explication. Non, un chirurgien, c'est vrai.

— Alors... le docteur Aïdan Stern te lance un ultimatum ?

— J'avais pensé qu'on commencerait par toi. Mais si tu y tiens...

Il fait signe au serveur de venir prendre les commandes.

— Nous allons avoir besoin d'un remontant. Héléna nous rejoindra un peu plus tard, rajoute-t-il. Elle est partie s'acheter un gilet pare-balle et des munitions.

Je souris. Nous commandons nos boissons et quelques trucs à grignoter. Une fois le serveur parti, un silence s'installe. Puis, Scott craque :

— Je pense sérieusement à changer de bord.

— N'importe quoi. Je te rassure, l'univers de l'hétérosexualité n'est pas moins compliqué.

— À la différence que tes parents ne risquent pas de faire une crise cardiaque

quand tu leur présenteras ton mec. Et quel mec... le sulfureux William Parker...

— Ce sera l'objet du chapitre suivant, si tu le veux bien. Nos consommations arrivent et j'ai vraiment besoin de vider ce verre avant de te parler de... qui tu sais. Tes parents sont si peu ouverts d'esprit ?

Il sourit amèrement, et réfléchit un instant avant de me répondre.

— Rebecca, mon père est un ancien Marines. Et ma mère va à la messe tous les dimanches, en priant Dieu de lui apporter une belle-fille et des petits-enfants. Elle participe activement à la vie de la paroisse et prône l'abstinence avant le mariage. Je ne veux pas sombrer dans les clichés, mais avoue que les circonstances ne jouent pas vraiment en ma faveur.

Vu comme ça...

— Il t'aime, Scott. Il n'arrête pas de me parler de toi au boulot. Et dimanche dernier, tu étais tellement bien.

Il ébouriffe ses cheveux, comme toutes ces fois où il est nerveux.

— Je suis carrément dingue de ce mec. Mais... il a quarante ans ! Il veut tout et tout de suite ! Pourquoi on ne pourrait pas juste sortir ensemble et je verrai plus tard pour mes parents ?

Je réfléchis un instant. Je me retrouve à donner des conseils en relations amoureuses, alors qu'un superbe commissaire-priseur doit être en train de ratisser tout Londres, une arme à la main, pour retrouver celle qui s'est enfuie de chez lui comme une voleuse...

— Vous en êtes à quel stade dans votre relation ? demandé-je avec un petit sourire en coin, qui lui fait comprendre le sens de ma question.

Il finit son verre d'un trait et sourit à son tour. Puis il me répond :

— Dimanche soir, j'ai dormi chez lui. Je croyais qu'il plaisantait, mais il vit réellement dans une forteresse. Tu verrais cette baraque...

Je vide mon verre à mon tour. Bon allez, j'ai envie de savoir, ne tournons pas autour du pot :

— Il assure ?

Il explose de rire. Puis il plante son regard droit dans le mien et me répond

d'un ton qui en dit long :

— Maîtrise totale du sujet, chérie.

Nous pouffons tous les deux et commandons une deuxième tournée. La belle Française arrive sur ces entrefaites.

— Vous allez à un mariage ou quoi ? J'ai l'air d'une clocharde à côté de vous, dit-elle en s'asseyant.

— J'ai croisé deux clochards en venant, et je t'assure que ton style est différent, lui réponds-je en l'embrassant.

Elle porte un jean slim, un haut en cachemire et une paire de talons qui la rendent sublime, comme d'habitude.

— Nous sortons au *Simons* ce soir. Nous allons danser et boire pour oublier, rajoute Scott en entamant son deuxième verre.

— Oublier quoi ? Je ne peux pas vous accompagner, nous sommes invités.

— Oublier nos vies sentimentales compliquées, répond Scott.

— J'y ai réfléchi, mon grand.

— Héléna, j'ai tourné le problème dans tous les sens. Je dois refuser l'ultimatum d'Aïdan. Je dois rompre. Ça ne peut pas fonctionner entre nous.

— Tu es fou ? Il est magnifique et il t'aime ! Tu vas lui briser le cœur ! Les gars l'adorent et il fait maintenant partie de notre groupe ! Hors de question !

Nous la regardons tous les deux complètement méduser.

— Désolée. Ton histoire fait ressurgir des souvenirs particuliers pour moi. Tu sais, la différence d'âge, la précipitation, l'engagement, tout ça... Il y a les hormones aussi : je viens juste de sevrer Liam. Bon, bref, parlons d'autre chose que de mes seins, dit-elle soudain, en portant son Cosmo à ses lèvres.

— Vraiment, si notre histoire pouvait se terminer comme la vôtre, je ne demande pas mieux. Mais je crois que je suis incapable de faire ce qu'il me demande pour l'instant.

— Je pense que tu le regretteras. Tu devrais y réfléchir encore un peu.

— C'est tout réfléchi. Je vais manger chez mes parents dimanche. Et j'irai encore seul. Bon, Reiss, dit-il sans transition en me dévisageant, William Parker

est-il aussi doué qu'il le prétend ?

Deux verres d'alcool, et me voilà parée à étaler ma vie sexuelle sur la place publique :

— Tu connais l'expression : « ce sont ceux qui en parlent le plus, qui en font le moins » ? Ça ne concerne en aucun cas Son Altesse Sérénissime.

Il étire un énorme sourire.

— Maîtrise totale du sujet, chéri, rajouté-je pour terminer.

Hélène se bouche les oreilles.

— Depuis quand es-tu devenue prude, la Française ? lui demande Scott en tirant une de ses mains. Tu montes trois fois par jour à l'étage du dessus, et Maître Johnson fait bien trop souvent le trajet en sens inverse, en me demandant au passage de ne pas vous déranger, rajoute-t-il en rigolant franchement. Les dossiers doivent être vraiment très bien ficelés !

— C'est certain, rajouté-je. Il n'y a pas de couple à Londres, plus chaud que le vôtre. Alors arrête de faire des manières.

— C'est le fait que ce soit William et toi. Je ne sais pas en fait. Ça me fait bizarre. Et il est devenu tellement...

— Différent, dis-je pour l'aider à terminer sa phrase.

— Mieux. Le même, en mieux.

OK. Ça ne va pas beaucoup m'aider.

— Arrête, je t'en prie. Tu crois qu'il peut changer sa façon de vivre juste en quelques semaines ? Je suis sa petite distraction passagère. Son nouveau caprice.

Ils échangent un regard et une conversation silencieuse s'installe entre eux.

— Eh Oh ! Je suis là. Juste à côté.

— Nous en parlons régulièrement au bureau, m'avoue Hélène toute fière.

— Quoi ?!

— Ne t'énerve pas. Will se confie à Anthony. Et tu sais bien que mon grand brun ne peut pas tenir sa langue.

— Ton mari est une vraie concierge. Quant à vous deux, très sérieusement, ne changez pas de patron.

Elle rigole et rajoute :

— Il est tellement content pour vous... En tout cas, nous sommes tous tombés d'accord pour dire que tu devrais laisser sa chance à Will. Il est tellement transformé et je suis certaine que ce n'est que le début. J'ai comme l'impression qu'il fera tout pour toi et qu'il révisera sa copie concernant ses maudites règles.

— J'ai comme l'impression que tu baignes trop dans la romance, très chère « femme comblée et épanouie, d'un grand brun chaud comme la braise ».

— Bon, les filles, trinquons, nous interrompt Scott. À nos hommes, les trois mecs les plus chauds de Londres !

Nous levons nos trois verres et reprenons en cœur :

« À nos hommes, les trois mecs les plus chauds de Londres » !

— Je pense que le quatrième est à placer sur la première marche du podium, rajoute Scott en reposant son verre.

— De qui parles-tu ? David ? lui réponds-je.

Nous le regardons toutes les deux avec insistance.

— Il est tellement discret, doux, calme et gentil, dis-je, plus pour moi-même, que pour la conversation.

— C'est sûr. Je sais qu'il partage – partageait – excuse-moi, se reprend Héléna en me regardant, une vie sexuelle assez débridée avec Will, mais de là à dire qu'il en était le fer de lance et le plus actif de tous...

Scott se penche en avant, et nous parle comme s'il nous révélait que le nom du tueur était le Colonel Moutarde, avec la corde, dans la bibliothèque :

— Comme tu l'as si bien dit tout à l'heure, c'est celui qui en parle le plus, qui en fait le moins... Vous avez déjà entendu David en parler ? Une seule fois ?

Nous le regardons toutes les deux, avec la bouche grande ouverte.

— Croyez-moi les filles. David joue dans une autre cour. Il est HORS CATÉGORIE.

— Putain, Taylor... dis-je dans un murmure, en même temps que ma voisine.

Le Simons est plein à craquer. Mes pieds n'ont pas foulé ce sol depuis un bon moment, mais rien n'a changé. L'endroit est toujours aussi sublime et select. J'ai écrit un message à l'attention de William sur mon téléphone, juste avant d'arriver, que je n'arrive pas à lui envoyer. Je lui dis où je suis tout simplement, mais j'ai l'impression de faire une demande en mariage. Je ne sais pas comment agir. Je me sens paumée et coupable. Et je me sens aussi terriblement seule, alors que deux mecs sont en train de me coller sur la piste de danse. J'ai l'impression d'être une saucisse dans un hot-dog, et dans trente secondes, je vais éjecter les deux bouts de pain, à grands coups de poing dans les côtes. Je profite du changement de rythme de la musique pour m'éclipser, et aller rejoindre Scott, assis dans l'un des nombreux petits salons, qui rumine son problème d'ultimatum, en s'enfilant des whiskies Sour.

— Mon grand, tu vas être complètement ivre d'ici cinq minutes.

— C'est un peu le but, dit-il en enfouissant son visage dans ses mains.

— Cette sortie était censée te remonter le moral.

— Il est au plus bas. J'ai envie de m'immoler par le feu, en hommage à tous les gays qui assument leur sexualité et qui n'ont pas peur du regard des autres... le whisky, ça flambe ?

— Scott, il faut que tu parles à Aïdan. C'est le meilleur moyen de régler vos problèmes. Il te laissera peut-être un peu plus de temps ?

— Tu as prévu d'appeler William pour une conférence au sommet ?

— Tu ne serais pas un peu con quand tu es torché, Miles ?

— Désolé. Je suis con quand je suis torché... et amoureux.

— Cela dit... tu as raison. La fille qui donne des conseils, alors qu'elle n'est pas en très bonne position pour le faire.

— Merde.

— C'est bon, Scott. J'ai compris, le message est passé. À quelle heure est-ce que tes amis nous rejoignent, déjà ?

— Non ce n'est pas ça. Tourne la tête à droite.

— Aïdan ? Je croyais qu'il était de garde.

— Regarde qui l'accompagne.

Mince.

— Il faut que je me planque. Il va me tuer s'il me voit ici !

— Si tu te sauves en me laissant tout seul, je crie ton nom dans toute la boîte !
Ils savent que nous sommes là et toi comme moi connaissons le mouchard. Elle ne perd rien pour attendre.

— Tu as raison. Je ne sais pas pourquoi je réagis comme ça. Depuis quand ai-je peur de William ?

— Depuis que tu es complètement folle de lui. Et ça ne date pas d'hier.

Je n'ai pas le temps de lui répondre, le neurochirurgien est déjà là. Quel look. Sa chemise blanche est sortie de son jean bleu. Quant à sa barbe, celle-ci est deux fois plus longue que d'habitude et je dois dire que ça lui va à ravir. Il m'embrasse chaleureusement et part immédiatement s'installer aux côtés de Scott. La musique est trop forte, je ne peux pas les entendre d'où je suis. Mais je vois la manière dont Aïdan le regarde et aussi la manière dont il le touche. Sa façon de lui attraper le cou, possessive et tendre. Dès que Scott est à jeun, je lui colle de grandes claques pour lui faire entendre raison.

Je cherche mon prince du regard. Devinez où je le trouve ? Et surtout, avec qui ? Il est bloqué à côté du bar, entre deux blondes sculpturales. L'une lui chuchote quelque chose à l'oreille, et vu la tête qu'il fait, je suis à peu près certaine qu'elle ne lui récite pas la recette de la purée maison de sa grand-mère. L'autre lui caresse le torse en rigolant tout ce qu'elle sait. Pourquoi le premier est arrivé jusqu'à nous, alors que le second s'est arrêté en plein milieu du chemin ? ! Il rigole maintenant. Et il les tient par la taille ! Bon sang, je vais le tuer ! Voilà, j'avais raison ! Comme toujours ! Monsieur me sort le grand jeu, mais finalement, tout ça, ce n'est que du vent ! Il veut me rendre cinglée en fait ! Il a mis sa chemise blanche à rayures noires en plus, celle qui lui va si bien, sous laquelle on devine son torse puissant et musclé...

— Lâchez mon mec, espèce de pouffiasses ! crié-je en me levant.

Personne ne m'entend, bien sûr, la musique est tellement forte. À part les deux amoureux à mes côtés, qui sont tordus de rire. Je me dirige droit sur ma cible à atteindre, armée du seau à glaçons, que j'ai pris soin de prendre sur notre petite table. Une fois arrivée à sa hauteur, je colle mon nez à deux centimètres du sien. Il me sourit et me sort de son ton impérieux que je déteste :

— Bonsoir bébé. Très sexy ta robe. Tu t'amuses ?

Il se fiche de moi en plus. OK, j'y vais :

— Tu ne trouves pas qu'il fait trop chaud, dans ce putain de club... bébé ?!

Je lui balance une grosse poignée de glaçons au visage, et dans sa chemise, par chance, déboutonnée. Quand je dis « chance », c'est pour lui : les glaçons dans le pantalon, c'est bien pire, à mon avis.

— Putain, Rebecca tu... !

— Vous en voulez aussi Mesdames ? Pour vos vapeurs ? demandé-je en agitant comme une folle, les glaçons sous leurs yeux.

Les deux nanas partent à la vitesse de l'éclair. Je tourne les talons pour retourner d'où je viens, mais la main de mon petit merdeux saisit très fort mon bras et me force à le suivre. Je ne sais pas où il m'emmène. Nous montons à l'étage, là où les lumières sont bleues, où l'ambiance est un peu plus calme, plus feutrée. Il parle à l'oreille d'un gars qui, visiblement, travaille ici, et qui nous conduit tout au fond de la salle, où quelques petits salons semblent être encore disponibles. Certainement des carrés VIP. William investit l'un d'eux et me force à le suivre pour m'asseoir à ses côtés. Puis il fait signe à un serveur de venir :

— Tu bois quoi ?

— Rien, dis-je en croisant les bras sur ma poitrine.

— Putain quelle chieuse... se dit-il, en se massant les tempes. Un whisky et un Cosmo s'il vous plaît.

Une fois le serveur parti, je lance les hostilités :

— « Rien », ça veut dire « rien ». Mais comme d'habitude, tu n'en fais qu'à ta tête !

— Je viens de me prendre un seau de glaçons dans la gueule, Miss casse-

couilles ! Alors, por favor, tu fais profil bas, OK ?!

Ses yeux verts me jettent des éclairs. Et en même temps, ils sont chauds, tellement chauds. J'adore quand il est dans cet état, en fait. Je me dis qu'inconsciemment, je le pousse régulièrement à bout, pour obtenir cette réaction. J'ai envie de lui sauter dessus quand il est ainsi.

— Tu l'as cherché ! Pourquoi tu te laissais tripoter par ces filles ? Des filles avec qui tu as couché en plus ! J'en suis certaine ! Peut-être même avec les deux à la fois ! Je savais bien que tu ne pourrais pas ! J'avais raison putain, tu ne peux pas changer de vie comme ça, aussi vite !

— Pour ton information, je n'en ai rien à faire de ces filles ! Et je te rappelle que c'est TOI, qui m'as laissé en plan, hier, alors que j'avais prévu des trucs ! Alors arrête de me gueuler dessus et baisse d'un ton !

Il ronchonne en essayant de faire sortir les glaçons de sa chemise. Nos verres arrivent, et à peine sont-ils posés sur la table, que je vide le mien d'un trait.

— Pour quelqu'un qui n'avait pas soif, bougonne-t-il en s'enfonçant dans son fauteuil.

— Je n'ai toujours pas soif. Je veux juste me saouler.

Après un instant, il pose son verre sur la table et passe ses mains sur son visage.

— Tu me rends fou, tu le sais ça, hein ? me demande-t-il plus doucement en s'approchant de moi. Ces filles, je ne les connais même pas. C'était juste pour te rendre jalouse et te faire réagir. Tu me fais porter le chapeau, alors que c'est toi qui as peur de tes sentiments. Tu luttas, tout le temps. Même quand je te fais l'amour. Pourquoi ?

« *Quand je te fais l'amour* ».

Je suis bouche bée. Suspendue à ses lèvres, à sa voix suave et délicate. Le contraste est saisissant, entre la tendresse de son comportement actuel et son tempérament de feu d'il y a quelques instants. Tout en contradictions. Voyant que je ne réponds pas à cette question, il continue :

— Je vais te reposer la question. Mais cette fois, si tu dis oui, tu me fais

confiance et tu te lâches... Tu me fais du bien, continue-t-il après un instant de silence. Et je n'ai pas pour habitude de me passer de ce qui me fait du bien.

Il approche sa bouche à deux centimètres de la mienne, et murmure :

— Veux-tu que nous formions un beau petit couple ? Je te laisserai travailler. Je te laisserai ton espace, si c'est ça qui te fait peur. Et je suis certain que je serai capable de plein d'autres choses formidables... à condition que tu me les demandes très gentiment...

Nom de Dieu. Ça veut dire... ce que ça veut dire ? J'empoigne son col par les deux mains, et je colle mon front au sien, pour lui murmurer cette menace :

— C'est oui, Parker. Mais laisse-toi encore une seule fois toucher de la sorte et je te jure que le contenu du seau à glaçon ira tout droit dans ton boxer... et tu pourras te vanter d'avoir une bite estampillée Häagen Daz !

Il explose de rire puis il plante son regard vert perçant dans le mien, et réplique d'un ton joueur, en arquant plusieurs fois ses sourcils :

— Je pense que tu ne t'en plaindras pas...

— Tu es irrécupérable.

— Une belle petite blonde, jalouse, bêcheuse, coquine, avec un bijou sur le bout du sein, dit-il en sortant sa langue pour lécher ma lèvre inférieure. Jamais je n'aurais cru qu'une telle chose m'arriverait un jour...

— Rentrons au loft... et fais-moi l'amour. J'ai tellement envie de toi.

Cette sublime réplique est de moi.

Chapitre 14

Si elle était une amulette : un attrape-rêve

Chasse mes cauchemars... et mes idées noires.

WILLIAM

— On n’arrivera pas jusqu’à la chambre, bébé.

— Non. Ferme la porte, au moins.

— Ouais. Remonte ta robe.

— Défais ta chemise.

— Descends ta culotte.

— Viens par-là, je vais ouvrir ta ceinture.

— Garde tes bottes.

— Ton pantalon, vite, ouvre-le. Non ! Laisse-moi faire.

— OK. Je défais le haut de ta robe.

— Tiens, tu n’as pas le cul à l’air ce soir ? Peur d’attraper froid ? Descends ton boxer.

— Froid ? Tu as vu l’état de ma queue ? Elle ferait fondre un bloc de glace.

— Elle en ferait plutôt de la glace pilée.

— Putain ouais... c’est encore ta faute, ça.

— Tu as vraiment un corps parfait, chaton.

—...Chaton ?

— Tu ressembles à un petit chat, quand tu joues avec mon sein.

— Ouais. Ça me plaît. Et puis, un chaton, c’est mignon. Très approprié.

— Je vais devoir m’entretenir sérieusement avec ton ego.

— Si tu veux. Mais il passera après ma bite.

— Et poète avec ça...

— Tu adores... ne me dis pas le contraire. Ne serait-ce pas votre main, Miss Reiss, sur mes couilles ?

— Je n'avais pas remarqué Maître Parker. Mais puisque vous en parlez, je reviens sur ce que j'ai dit : votre ego démesuré est justifié.

— Merci chérie. Ne t'arrête surtout pas. Et tu peux serrer plus fort, j'adore.

— Comme ça ?

— Mmmm...

— Ou bien encore, comme ça.

— Ouais, comme ça... Super chaud là... Dis donc, c'est quoi cette petite allumeuse ?

— Si tu savais à quel point j'avais envie de toi de cette manière. Tu portes toujours des pantalons très ajustés...

— Tu viens de lâcher une bombe, j'espère que tu t'en rends compte. Pas de soutien-gorge... de mieux en mieux. Je ne veux plus que tu en mettes. Bonsoir mon bébé, viens voir papa, tu m'as manqué mon petit bijou...

— Tu as vraiment un gros problème... Oh William, oui !

— C'est plutôt toi, là, qui as un problème, chérie...

— Mon seul vrai problème Parker, c'est que tu n'arrêtes pas de parler, au lieu de faire ton boulot.

— Comment ai-je fait pour tenir deux ans ? Table ? Canapé ? Bureau ? Je te laisse le choix du support.

— OK. Canapé alors. Et je te laisse le choix des armes.

— Ma spécialité, tu ne seras pas déçue. Viens, je te guide. On reste dans le noir.

— Je veux être sur toi.

— Arrête de faire ton chef, bébé.

— OK, je t'écoute.

— Viens sur moi.

— Tu m'insupportes.

— Je sais. On y est. Je m'assois. Grimpe.

— Charmant. Tu sais vraiment parler aux femmes.

« *Hiiiiiiiiii !* »

— Merde ! Le chien ! Je me suis assis sur le chien ! Putain il est mort, je l'ai écrasé !

— Calme-toi enfin ! Je vais allumer.

— Il y a des urgences pour les chiens ? Te marre pas, ce n'est vraiment pas drôle !

— Si, ça l'est ! Bon, regarde, il est vivant.

— Tu peux l'examiner ?

— Elliot, viens me voir...

— C'est grave ?

— William... il va très bien.

— Tu es sûre ? Tu ne veux pas l'emmener à l'hôpital pour une radio ?... Arrête de te foutre de moi !

— Désolée... Viens, je vais t'examiner à ton tour.

— Plus jeune, je me voyais sortir avec une hôtesse de l'air, pour avoir la paix quatre jours par semaine et voyager à l'œil. Mais finalement, un médecin, c'est quand même beaucoup mieux. Montons à l'étage.

— OK. Et puisque tu parles d'avion... le premier arrivé tiendra le manche !

— Je ne t'apprends rien, en t'avouant préférer que tu gagnes...

— Très drôle. Je vais t'avouer quelque chose : l'image du pilote qui prend le manche en solo me met dans un état pas possible.

— Top départ !

— Sale tricheur, tu es parti avant ! William !

— Arrête de faire ta mauvaise joueuse !

— William ! Attends !

— Gagné ! Oui !

— Tu as triché !

— Tu te déshabilles complètement, et tu te mets à quatre pattes sur le lit.
Exécution.

— Il n'est jamais trop tard pour changer de métier. Je vais te présenter certains de mes collègues.

— Volontiers. Invite-les au loft. Nous en parlerons autour d'un bon repas.

— Tu veux que je te dise : le pire, dans tout ça, c'est que je suis certaine que tu ne plaisantes pas... et si je refuse de faire ce que tu me dis ?

— J'ai rédigé une superbe lettre de motivation et passé un entretien. Tu m'as embauché. Je t'ai également donné un petit avant-goût de mes compétences. Je viens en plus de gagner une épreuve sportive de très haut niveau. Il y a des moments dans la vie, où il faut savoir abdiquer, Reiss.

— Ce conseil sur la passation de pouvoir est également valable pour vous, n'est-ce pas Messire ?

— Certainement pas. Nous sommes bien trop expérimentés et doués pour laisser la place à une autre personne. Maintenant tu te tais. Laisse parler ton corps et profite pleinement des sensations que je vais te faire vivre.

— Yoga. Tu pourrais faire professeur de yoga, aussi.

— Tu es magnifique dans cette position. Ton petit cul est vraiment sublime... et il n'attend plus que moi. Je vais te faire hurler de plaisir.

— Finalement, téléphone rose chaton. Change de métier. Je suis déjà trempée.

— Je vois ça. Je vais d'ailleurs venir te voir ici, avant de commencer les choses sérieuses. Et je vais en même temps te préparer avec ça...

— C'est de l'huile ? Mmmm, ton doigt... mon Dieu...

— Et ça... c'est comment ? Encore bien serrée, malgré toutes ces fois où je t'ai prise. Vraiment très bonne. Serrée autour de ma queue, serrée autour de mon doigt. Comment te sens-tu ?

— Sexy.

— Ouais putain...

— Dévergondée.

— Non. Épanouie. Femme. SUPERBE.

— Plus fort. Plus fort !

— Attends là... Arrête de dire ça...

— Encore. Plus fort !

— Arrête...

— J'adore tes mains qui agrippent mes fesses.

— Si seulement tu pouvais te voir... je vais me retirer.

— Non ! Prends-moi comme ça.

— Jamais je n'aurais dû venir là. Tu me serres tant... j'ai à chaque fois l'impression que ma queue va rester coincée. Très douée Madame...

— Reste.

— Arrête bordel !

— Plus fort je te dis !

— Bon sang, tu vas te taire ! C'est difficile pour moi bébé... tu ne m'aides pas vraiment.

— Tu es très doué. Et tellement dur. Dur, dur, dur...

— Je sais. J'en ai presque mal. Allez...

— Ne sors pas ! Non !

— Stop.

— Tu es viré !

— Calme-toi... j'arrive. Fais-moi confiance, tu vas trouver ce petit câlin encore meilleur. Je fais des merveilles. Laisse-moi entrer ici maintenant.

— Tu as été embauché pour ça. Fais tes preuves et je verrai si je te garde.

— Tu me colles une période d'essai ?

— Évidemment.

— Je suis prêt à parier que dans trente secondes, tu vas me demander de rester définitivement... et me supplier d'accepter une augmentation, avec effet rétroactif au jour de ma naissance.

— Jamais vu un tel crâneur...

— J'y vais tout doucement... voilà... c'est parfait... super... continu bébé... tu es merveilleuse... j'y suis presque... encore un peu... encore un peu. Bien... tu vois...

tellement bonne. Serrée. Chaude.

— Tu prends ton pied ?

— Plus que ça. Tu aimes ? Ça brûle un peu ?

— Oui. Un peu. William...

— Je me retire tout doucement... Dieu que c'est bon... on recommence ? Tu en veux encore ?

— Pitié oui...

— Ma petite chieuse qui me supplie. Si je n'étais pas aussi près de craquer, je te ferais languir pendant une éternité. Je rentrerais juste mon bout, et je te titillerais de mon doigt, comme ça.

— Tu m'énerves ! Tais-toi et bosse !

— À vos ordres patron.

— Comment fais-tu... pour... me faire tant de bien ?

— C'est mon truc. Je te l'ai dit.

— J'aime que tu sois en moi de cette façon. J'aime le sexe de cette manière. Un peu sauvage.

— On va bien s'entendre alors.

— Ce sera déjà ça. Mmmm...

— Tes cuisses sont trempées, putain... je pars en vrille. Serre-moi très fort. Parfait. Tu es parfaite. Tu aimes. Oh oui, tu aimes.

— Je ne te demande pas si tu aimes ?

— Non... pas la peine. Tu entends ? Elles claquent contre toi. Fort. Terrible ce bruit... et de les voir te cogner... tourne la tête et regarde comme nous sommes beaux.

— C'est décadent. Tu es torride Parker.

— Et toi tu encaisses super bien. Je te prends très fort. Très très fort. C'est vraiment bon pour moi.

— William... je vais...

— Moi aussi. Tellement envie... depuis une éternité... merci...

— William...

- Bébé... tes gémissements... je peux encore plus fort. J'en ai envie, tu sais.
- Fait comme tu aimes. Montre-moi.
- Comme ça ? C'est ce que tu veux ? Hein, c'est ce que ma petite peste veut ?
- Oui. Ce bruit... Oh ce bruit...
- Belle, tellement belle. Bravo... tu y es... crie... CRIE !
- Non... oh mon Dieu...
- Becca ! Oh... Becca... Becca... Becca...

- Qu'est-ce qui n'était pas clair dans ma phrase : « je ne veux absolument pas d'un chien dans mon lit » ?
- Il est tellement content. Regarde comme il t'aime, en plus.
- Il me colle... j'ai super chaud.
- Tu ne trouves pas que son poil est joli ? Et sa tache noire autour de l'œil... on ne peut pas le confondre avec un autre.
- Ouais... adorable. Arrête de le câliner, il va y prendre goût...
- Tu n'es pas jaloux d'un chien quand même ?
- Je serais jaloux d'un hamster que tu regarderais tourner dans sa roue. L'exclusivité, c'est l'exclusivité, femme. Et cesse de rire, ou je t'enferme dans l'une de mes douves.
- L'amour ne se partage pas. Il se démultiplie... quand ton deuxième enfant arrive, tu aimes toujours autant le premier. Tu ne lui enlèves pas un peu d'amour, pour en donner à l'autre. Tu en rajoutes une couche supplémentaire.
- C'est un chien Becca... je ne veux pas passer après le chien.
- Quand je te parle, William, est-ce que tu écoutes ce que je te dis... ?
- Non. Quand tu me parles, je suis bien trop excité par tes lèvres.
- C'est bon à savoir.
- Je vais aller courir. J'emmène Eliott.
- Révisions pour moi.

— Je vais faire du café et beurrer quelques toasts. Quand je reviens, je nous prépare un brunch de folie.

— Je vais me débrouiller. Va courir.

— Hors de question. Tu vas encore manger tout un tas de cochonneries. Tiens, enfile ça, et accompagne-moi en bas.

— Tu me prêtes... ton t-shirt fétiche ?

— Ouais. Tu y mettras ton odeur.

— Sympa ton short. Tu ressembles à un mec de la NBA. Tu restes torse nu ?

— J'ai mis un bas, ce n'est déjà pas mal.

— Ah oui, c'est vrai... exhibitionniste. Tu peux te mettre nu chez toi si tu aimes. Ce n'est pas moi que ça va perturber. Le corps humain... enfin bref, tu vois.

— Je vois, oui... imperturbable Miss Reiss... c'est pour cette raison que ta langue lèche tes lèvres, comme toutes ces fois où je t'excite. Elles sont brillantes et gonflées... et tu me rends fou quand tu fais ça.

—... OK... mets un t-shirt s'il te plaît.

— Non. Tu es médecin... un corps... dix corps, comme tu le dis si bien. Je ne suis qu'un tas de chair. Tu descends le cul à l'air ?

— Tu mets juste le bas... et moi, seulement le haut. On verra bien lequel de nous deux est le plus imperturbable ?

— Tu as un esprit de compétition hallucinant. On descend ?

— Ils sont magnifiques ces tableaux. On dirait des dessins d'enfants. Pourquoi les avoir mis dans l'escalier ? Il fait sombre... on ne les voit pas bien.

— Je trouvais que c'était leur place. Allez viens, j'ai faim.

— C'est un artiste connu ?

— Non.

— Tu donnes quoi, en Maître de cérémonie ?

— Tu m'as vu à l'œuvre quand je dirige. Je pense produire un certain effet.
Café ?

— Oui, s'il te plaît... je viendrai te voir pour ta vente, demain.

— Il faudra que tu sois plus silencieuse que cette nuit, bébé. Le premier étage

doit être super content de savoir enfin comment je m'appelle.

— Tu as déjà reçu du café chaud sur le corps ?

— Le torse ébouillanté... la bite congelée... je commence un peu à m'inquiéter.

— Parfait. Pendant ce temps-là, tu en oublies ton ego surdimensionné, ce qui te rend un peu plus supportable.

— Becca, ne me cherche pas... tu vas perdre à ce jeu-là. Mange et débranche-toi.

— Pitié, j'ai peur, je suis terrifiée ! T'es un sale gosse William, un chiant, un caractère impossible, un égocentrique. Avoue-le ! Toi et ta bite vous aurez déjà fait la moitié du chemin !

— Tu vas baisser d'un ton et laisser ma bite en dehors de ça, petite peste !

— Ce sera bien la première fois que tu ne l'inclus pas dans la conversation !

— Continue, et tu vas voir... je te rappelle que tu as le cul à l'air.

— Tu crois que tu me fais peur ! Il faudra d'abord que tu m'attrapes.

— J'espère pour toi que tu coures vite !

— Arghhhhhhhhh !

— Viens là, sale peste !

— Alors Parker, on se fait vieux ?! T'es rouillé mec ! Tu ne m'auras jamais !

— Non seulement je vais t'avoir... mais je vais te mettre la plus grosse dérouillée de toute ta courte vie !

— Non, mais écoutez-le ce gros pervers ! Tu crois vraiment que je vais te laisser me coller une fessée comme une vulgaire petite soumise ?

— Je vais te chauffer le cul à blanc ! Arrête de tourner autour de ce canapé bordel !

— Tu ne fais pas le poids Parker ! Tu as trouvé plus fort que toi !

— Je ne joue plus là ! Tu vas voir !

— Eh non ! Lâche-moi !

— Je t'ai eue !

— Ça te fait rire ?

— Énormément. Viens par-là, j'ai une idée.

— Pourquoi tu veux qu'on monte dans le trampoline ?

— Je ne l'ai pas encore testé. C'est l'occasion rêvée. Passe devant.

— Tu as une belle vue ?

— Divine. L'eau à la bouche.

— Ne rêve pas. Je ne suis pas en libre-service.

— On en reparlera d'ici cinq minutes. Arrête de sauter sur ce truc et viens par là.

— Je suis tellement curieuse... de voir jusqu'où tu peux aller.

— Allonge-toi sur le ventre, en travers sur mes cuisses.

— Comme ça ?

— Parfait. Relève un peu ton cul. Voilà, bien pointé vers moi. Je l'ai câliné pendant une bonne partie de la nuit, maintenant je vais le faire rougir.

— Tu crois que ça me fait peur ? Que je ne vais pas supporter ? Ou bien me sentir humiliée ?

— Je ne le ferais pas sachant que tu ressentirais ces émotions. Tu es forte et tu encaisses tout. Personne ne peut te rabaisser, surtout pas moi. Et je te connais bien maintenant : tu es très excitée à l'idée de ce qui va suivre. Tu adores me défier et ça me rend totalement fou de désir.

— Tes mains sont chaudes... et douces. Tu ne devais pas aller courir ?

— Dans cinq minutes. Je te donne ta punition d'abord.

— Tu l'as déjà fait ?

— Pas comme ça. C'était plutôt des claques pendant le feu de l'action. C'est la première fois. J'y pense depuis qu'on s'est rencontrés au restaurant. Et à chaque fois que tu m'envoyais balader, je me disais « Cette nana a une bouche aphrodisiaque... et la langue bien pendue... elle mériterait bien une bonne correction et... »

— Pas la peine de terminer... je devine la suite.

— Attention, je cogne.

— Eh ! Oh mon Dieu...

— Encore une.

— William !

— Ça me met dans un état de folie. Fallait pas me chercher Miss casse-couilles !

— Mer-de ! Ça brûle ! J'adore quand tu deviens fou.

— Pourquoi tu dis toujours ce que j'ai envie d'entendre ? Attention, ça tombe.

— Aïe ! Bon sang, tu te rattrapes, espèce d'enfoiré !

— Le dessin de ma main sur ta peau... le rouge c'est définitivement notre couleur.

— Encore.

— On y prend goût ? Une dernière.

— Ouille !

— Tu ne me reparleras plus de la sorte ?

— Tu sais très bien que je suis incapable de tenir une telle promesse.

— Vivement la prochaine prise de bec. La récompense maintenant. Que dis-tu de... ça ?

— William...

— Becca bébé... trempée. Vas-y, explose... Miss explosive.

— Tape plus fort. Défonce-moi ce sac !

— J'en peux plus William. Comment fais-tu pour t'entraîner aussi longtemps ? Je suis déjà crevée au bout d'une heure.

— Tu manques d'endurance, c'est tout. Galbe bien ton ventre. Pousse sur ma main. Voilà, comme ça. Contracte tes abdominaux au maximum.

— Ne me colle pas... transpiration...

— J'adore ta sueur. La même qui se dépose sur ta peau quand je te baise pendant des heures.

— Arrête. Tout le monde nous regarde.

— Tu as vu ce que tu portes ?

— Une tenue de sport.

— Un minishort moulant et un débardeur minuscule. Je suis en feu. On va à la douche ?

— Je te rejoins. Encore quelques petites frappes. Les deux mecs torchés qui m'ont insulté la semaine dernière n'ont pas assez dérouillé à mon goût.

— Hé William ! Tu nous as amené une nouvelle recrue ?

— Salut coach. Je te présente Rebecca Reiss.

— Bonjour ma belle. Je t'observe depuis un moment. J'espère sincèrement ne pas figurer sur ta liste noire.

— Enchantée coach. Et bien... l'avenir nous le dira.

— Becca... c'est le coach...

— William... j'ai entendu. Tu ne devais pas filer à la douche ?

— Euh... si. J'y vais.

— Je t'accompagne champion. À plus tard championne.

— À bientôt.

— L'entraînement se limite au ring ou ça se poursuit dans ton lit, champion ?

— À ton avis ?

— Très mignonne.

— Sublime.

— Du caractère.

— Une chieuse de première.

— Un air intelligent.

— Futur médecin.

— Je suis content pour toi. Je vais peut-être changer un peu moins souvent mes sacs de frappe. À plus tard mon grand.

— Salut... Hé, coach !

— Quoi ?! Tu veux que je vienne te savonner ?! Attends ta petite blonde !

— Regarde là dans les yeux la prochaine fois, sinon je te mets K.O. direct au prochain entraînement.

— Tu as de la chance d'être sous la douche ! J'en ai maté des plus coriaces que

toi ! Et pas besoin de marquer ton territoire, tout le monde a compris qu'elle est à toi ! Bonne douche!

— *My girl, my girl, don't lie to me. Tell me where did you sleep last night!*

— *In the pines, in the pines...!*

— Viens me rejoindre Becca, je suis dans la dernière cabine !

— Tu ne crois pas que je devrais plutôt... Oh.

— Oui je sais. Et c'est encore ta faute.

— C'est tellement injuste pour les autres. Il y a plein de mecs qui doivent suivre des traitements... et tu vas ruiner l'industrie de la pilule miracle à toi tout seul.

— Désolé bébé. Mais l'avantage, c'est que je vais t'en faire pleinement profiter. Tu vois, je ne suis pas si égoïste.

— Tu as raison.

— Viens.

— Non. Je veux que tu me montres ce que tu faisais avant que je n'entre dans cette douche. Et ce que tu as fait pendant deux ans en pensant à ma bouche. Exécution.

— Je veux être en toi. J'en ai besoin. Maintenant.

— Après. Fais ce que je te dis.

— Quand tu me parles comme ça... Eh bien, regarde... ce que je faisais... en pensant à ta sublime bouche.

— William... j'adore. Tu es le pire des pièges à filles. Tes cheveux qui tombent dans tes yeux, tes muscles dessinés, tes cuisses puissantes. Ton sexe qui me réclame. Continue.

— Jamais je ne t'ai vue aussi chaude. Viens me retrouver. J'en peux plus.

— Cette image de toi... William. Tu es magnifique. Et à moi.

— Ouais. À toi.

Je regarde le plafond de ma chambre alors que ma petite blonde est déjà endormie. Sa respiration est lente et paisible. Apaisante. Je commence à sombrer moi aussi. Mais avant de fermer les yeux, une pensée me traverse l'esprit :

Une nuit et une journée avec elle. À rire, aimer et vivre. Une nuit et une journée sans idées noires, sans remords ni culpabilité. Une nuit et une journée... sans Jared.

Chapitre 15

S'il était... : un peu moins craquant

Ma vie serait bien plus simple...

REBECCA

Que celle qui n'a jamais connu une expérience sexuelle dans un trampoline me jette la première pierre. Non, stop ! Je suis d'accord : il n'y a qu'une seule personne dans Londres capable de vous faire vivre un truc aussi déjanté. Et je suis tombée dessus. En fait, il serait plus juste de dire que c'est lui... qui m'est tombé dessus.

— Adjugé vendu. Numéro 45.

Le timbre de la voix est monocorde, sans aucune émotion, dur et sans appel... Le coup de maillet fait sursauter la moitié de la salle.

La personne qui vient de remporter la dernière enchère doit avoir l'impression d'entendre sa sentence d'exécution.

C'est le mien qui officie aujourd'hui. Mon commissaire-Priseur. Le petit dépravé à la gueule d'ange. Le mec décadent sublimé par un costume griffé Hugo boss dernière collection. Le sale gosse qui colle des fessées et qui se la joue « bon chic bon genre » devant tous ses clients fortunés. Un brin dangereux. Un peu collet monté. En mode « businessman ». Terriblement sexy. Époustouflant. Il y a des flingues partout. Des sabres, des épées. J'apprends plein de choses. Je ne m'attendais pas à ça. Vraiment. Tout m'interpelle, me passionne. Je n'en perds pas une miette et lui ne me quitte pas des yeux. Il a sa chevalière et ses lunettes. Il a une belle cravate noire, ses beaux yeux verts. Il a son air mauvais... et mon cœur. Le sait-il ? S'en est-il rendu compte la dernière fois sous la douche des

vestiaires de la boxe ? Ou bien ce matin, lorsque je le suppliai de continuer ses caresses ? Ou encore maintenant, quand mon regard n'arrive pas à le lâcher ?

— Alors, t'en penses quoi ?

Scott a accompagné Charles et souhaite maintenant connaître mes impressions.

— Maîtrise totale du sujet.

— On est d'accord. Tony est très doué... mais Will... je ne sais pas. Il a ce... truc. À la fois, je le trouve super intimidant, froid. Limite, psychopathe. Il y a cinq minutes, j'ai même cru qu'il allait prendre l'un des revolvers pour exécuter toute la salle. Et en même temps...

—... En même temps il a cette flamme dans les yeux. Et cette vulnérabilité, dont on ne sait pas d'où elle sort.

— Très bon diagnostic docteur, me répond-il après quelques secondes de réflexion. David n'est pas mal non plus dans son genre. Mais il préfère rester dans l'ombre, en coulisses.

Effectivement, je le vois qui supervise tout, dans un endroit reculé de la salle. C'est lui qui a tout installé au début, avec le reste de l'équipe. Il semble parfaitement s'y connaître en informatique et en technologies modernes. Je l'ai vu aussi donner les directives à ses collaborateurs, régler les détails de dernières minutes. Et j'entrevois pour la première fois, une facette de sa personnalité que je n'avais pas détectée avant. Sa discrétion, son côté effacé et réservé... autant de subterfuges développés pour masquer un caractère beaucoup plus affirmé : ce mec aime le pouvoir, diriger. Il aime aussi être écouté. Les mots de Scott à son sujet prennent soudain tout leur sens : « il ne joue pas dans la même cour, il est HORS CATÉGORIE ».

— Bon, je te dis à ce soir, au restaurant. Je retourne au bureau avec Charles. J'ai deux trois choses à terminer.

— Sans compter qu'Hélène doit se sentir seule, rajouté-je très sérieusement.

— Tu rigoles ? Tu vois Anthony Johnson dans cette salle ? me demande-t-il, un énorme sourire aux lèvres.

— J'ai compris.

— Tu ne travailles pas cette nuit, finalement ?

— Non. J'ai réussi à obtenir une journée de plus. J'adore Aïdan.

— Ouais... moi aussi. Et c'est bien ça, le problème. Allez, à ce soir.

La salle se vide et de ma place, j'observe William qui accepte les félicitations de quelques clients. Il sourit. Mais il déteste ce moment. Je le sais. Je le connais tellement bien... en dessous de sa couche d'arrogance et de prétention. Je décide d'aller le retrouver, une fois que tout le monde est parti.

— Bonjour Monsieur. Je suis interne en médecine, et je viens d'être appelée de toute urgence. Un commissaire-priseur, aussi beau que dangereux, vient de provoquer des malaises chez la plupart des sujets féminins de cette salle.

— Docteur, vous tombez bien. Le mec en question, c'est moi et je vais m'écrouler si ma nana ne me fait pas un gros câlin dans la seconde qui suit.

— Où est la fille en question ?

— Viens par là.

— Tout le monde va nous voir. Tu n'en as même pas parlé à David.

— Il ne va pas tarder à le savoir. Il n'y a pratiquement plus personne ici de toute façon.

Je lui ai promis que je me lâcherai. Et que mon « oui » serait sans réserve. Je tiens toujours mes promesses. J'essaie, du moins. Et j'espère qu'il tiendra les siennes... Je le laisse donc savourer la peau de mon cou, je m'abandonne dans ses bras, contre son torse. Et je ne veux pas qu'il m'abandonne... quand il saura.

— William ?

— Mmm ?

— En quel honneur ce repas, ce soir, au restaurant ?

— J'ai perdu un pari avec Tony.

— Comment je m'habille ? L'endroit est classe ?

— Assez, oui. Je t'emmène faire les magasins. J'ai besoin d'une nouvelle veste.

— Les magasins ? Ensemble ?

— Je te verrai bien en noir ce soir.

— J'ai une robe noire chez moi.

— Qui parle de robe ? me lance-t-il avec un énorme clin d'œil.

Ça y est. Le prince des petites culottes est de retour ! Noires cette fois-ci. La peau de mes fesses commence à picoter légèrement.

Nous commençons notre shopping dans une boutique homme, pour l'achat de la fameuse veste. Son choix se porte sur un vintage en tweed, à carreaux, bleu foncé. Superbe. Très cintrée, avec des pièces ovales assorties aux coudes. Il me dit qu'il va la porter ce soir, avec un jean et une chemise blanche que la vendeuse vient de lui apporter. Il me parle de sa vente aux enchères, qui a dépassé toutes ses espérances. Il blague, me sourit et commence à me décrire la tenue qu'il souhaite que je mette. Il est possessif, attentionné, amusant, beau à en crever. Et je suis une sale menteuse. J'en ai les larmes aux yeux. Je prétexte un appel téléphonique pour m'isoler un instant, le temps qu'il se rhabille. Je réfléchis. Il est trop tard pour reculer. Je ne dois pas regretter de lui avoir dit oui. J'ai accepté, car il m'a fait entrevoir un avenir possible entre nous, de belles choses, des changements. Je dois y croire.

Allez Reiss, avance.

— À ton tour maintenant. Tu te sens bien ?

— Oui. Juste un peu de fatigue.

— Tu travailles trop. Vivement que ton internat se termine.

— Oui... vivement.

J'ai choisi — William a choisi — une combinaison-pantalon noire magnifique, scandaleusement décolletée, totalement hors de prix et des talons aiguilles assortis de dix centimètres. J'ai également choisi — William a également choisi — une culotte en dentelle noire. Seule. « *Je ne veux rien en haut. Juste le satin de la combinaison qui caressera tes seins. Et ton bijou, bébé* ». Il a tout payé, même les petits gâteaux et les cafés. Il a porté tous les paquets. J'ai passé un

après-midi de rêve... et je me sens encore plus mal. Tout le monde est là, autour de la grande table ronde, dans ce somptueux restaurant en plein cœur de la City. J'ai mangé du homard en entrée et je crois n'avoir jamais rien goûté d'aussi délicieux. Conseillé par William bien évidemment. Je l'ai également écouté pour le choix du plat et du dessert. Nous rigolons bien, comme toujours. Scott est un brin tendu, à côté d'un Aidan, totalement détendu. Les Johnson pratiquent, comme à leur habitude, des discussions silencieuses qui doivent être, tout, sauf politiquement correctes. David est venu seul. La princesse assise à sa droite a retrouvé son sourire depuis notre dernière entrevue. Et je dois avouer que, ce soir, elle a vraiment mis le paquet. Taylor Johnson est époustouflante. Et Charles est visiblement de mon avis :

— Ma petite fille chérie, tu es toujours très belle. Mais ce soir, tu es vraiment sublime.

— J'espère bien ! J'ai passé trois heures pour mon chignon, et ma peau va très certainement tomber demain, à cause des gommages et de la tonne de crème que l'esthéticienne m'a appliquée. Sans compter l'épilation. Vous les mecs, vous n'avez pas à subir toutes ces tortures ! Mais je suis super contente, Héléna a crié plus fort que moi !

C'est le rire de Tony que l'on entend le plus, comme d'habitude. Puis sa plainte :

— Taylor ma princesse... comment allons-nous faire l'année prochaine sans toi ? Boston... c'est tellement loin.

— Papa, tu as une très grande influence et tu apparais maintenant dans tous les journaux people.

Demande à ce qu'Harvard soit transféré à Londres !

— Laisse partir ton bébé. Elle va avoir dix-huit ans.

William a décidé de décrocher son regard de mon décolleté, pour intervenir dans la conversation. Anthony le toise silencieusement. Puis il contre-attaque :

— On va bien rire, quand ce sera ton tour. Tu seras pire que moi. Et je suis prêt à parier, sur ce que j'ai de plus cher, que ton premier numéro sera une fille. On

verra bien, qui de nous deux, a le plus de mal à laisser partir son bébé. Tel que je te connais, tu ne voudras même pas qu'on lui tienne le petit doigt.

Il y a un grand silence autour de la table. Tout le monde me fixe. Et je fixe mon assiette.

— Tu sais très bien quelle est ma position à ce sujet. Pourquoi tu me dis un truc pareil ? demande William la gorge serrée.

— Je ne sais pas. À ton avis ?

Tony s'arrête pour boire une gorgée de vin et il enchaîne :

— En parlant de pari, tu n'as pas quelque chose à annoncer ?

— Si, je vais le faire. Tu fais quoi dimanche ? J'aimerais assez que tu viennes avec moi à la boxe. Tu vois où je veux en venir ?

— Je vois où tu veux en venir. Et je viendrai. Il faut bien que tu prennes ta revanche.

— On peut très bien faire ça ici, si tu veux.

— William... merci, mais la bagarre dans un restaurant, j'ai donné, lui chuchoté-je dans l'oreille.

— Tu devrais faire ton annonce d'abord. Il te manquera certainement quelques dents pour parler après, continue Tony.

— Johnson... tu devrais t'arrêter..., siffle William au bord de l'explosion.

— On se calme les gars.

Ça, c'est David. Et quand David parle, l'effet est immédiat.

— Bon, OK. J'ai quelque chose d'important à vous dire, lance William un peu tendu.

Je me tourne brusquement vers mon prince, pour essayer d'accrocher son regard. Sans succès. Il se force à faire comme si je n'existais pas. J'appréhende énormément les instants qui vont suivre. Et j'ai raison :

— Je voulais juste vous annoncer que... officiellement...

Tout le monde est suspendu à ses lèvres. Tony a le sourire qui s'étire jusqu'aux oreilles.

—... Rebecca et moi...

Il fait quoi là ?

—... on est ensemble. De manière exclusive. Bon bref... on s'aime. Voilà.

Merde. J'ai l'impression qu'il n'y a plus d'oxygène dans la salle.

— Tu as dit quoi ? lui demandé-je en état de choc.

— Je suis désolée de ne pas t'en avoir parlé, mais la faute revient à ce vieux fou en face de nous. Je ne pouvais pas te prévenir, me dit-il un peu plus bas, tu n'aurais jamais voulu que je le fasse.

— Je m'en fiche de cette révélation... tout le monde l'aurait bien vu à un moment donné.

— Pourquoi tu fais cette tête alors ?

—... « On s'aime » ?

Il se rend soudain compte qu'il a lâché une bombe. Et le silence règne encore à table. Il m'embrasse d'un baiser chaste sur la bouche. J'adore le bruit qui s'en échappe. Puis il me pose cette fabuleuse question :

— Tu ne m'aimes pas, toi ? Je n'ai jamais vécu ça, mais je crois que moi, je t'aime comme un fou.

« Ce mec passe sa vie à raconter des conneries, et à affubler les autres de surnoms, tous plus pourris les uns que les autres. C'est un chieur. Un connard. Narcissique. Arrogant. Prétentieux. Fatigant. Le pire nombriliste que la terre n'ait jamais porté. Qui pense que sa bite devrait être exposée à la Tour de Londres, au même titre que les bijoux de la Couronne ». Moi, chapitre 2.

« Peu importe. J'ai résisté. Le mec ne sait vraiment pas à qui il a à faire. Je suis du genre blindé. Faite en béton armé. Ultra-verrouillée. Ce petit merdeux croit certainement qu'il va finir par réussir à m'épingler sur son tableau de chasse. C'est mal me connaître. Vraiment ». Moi également, Chapitre 2.

« La recette parfaite du piège à filles. Le chéri de ces dames... le numéro UN, de ma liste À proscrire ». Encore moi, Chapitre 4.

« Je ne suis pas une fille pour toi William, je te l'ai déjà dit. Je ne peux pas. Je te rends ce service ce soir et après tu lâches l'affaire. C'est le contrat ». Toujours moi, Chapitre 8.

Il a changé. J'ai changé. Et ensemble, nous continuerons d'évoluer. Tout est possible. Le début de notre relation est dingue. Pourquoi la suite ne le serait-elle pas ?

— Je t'aime aussi. Très fort. Même si j'ai parfois du mal à te le montrer.

Je prononce ces mots dans un souffle. On se croirait dans « le mariage de mon meilleur ami ». Dans deux secondes, tout le monde va se mettre à chanter Say a little prayer.

Je le dis à William, il explose de rire. Et nous nous regardons, excités et totalement grisés par ces déclarations complètement folles. J'ai le droit à quelques réflexions salaces murmurées au creux de l'oreille et dans mon cou. Mon cul ne me picote plus seulement. Il me brûle. Quant à mes seins, le regard fiévreux de mon prince décadent, planté dans mon décolleté, en dit long sur leur réaction. Aucune conversation n'a repris. Je pense que je vais sortir mon téléphone, et prendre une photo de la tête de David.

— Bon... puisque nous en sommes aux annonces... romantiques...

Tous les regards se tournent vers Anthony. Celui-ci se lève et... non ! C'est quoi cette soirée ?! Il se met à genoux, à côté d'Hélène et sort une boîte. Carrée !

— Hélène, j'ai attendu tout ce qu'il m'était humainement possible d'attendre pour te faire cette demande. Je veux que tu portes mon nom et celui de mes enfants. Je veux que tu sois ma femme. Je t'aime plus que de raison. Veux-tu de moi comme mari ?

Bordel de merde. Belle-maman chiale. La princesse également. Hélène est émue.

— Ta plus belle preuve d'amour pour moi, c'est Liam. Tu le sais. Et tu m'as toujours considérée comme ta femme, depuis le début, même si je ne porte pas le même nom. Je suis très amoureuse de toi. Depuis le début aussi. C'était un coup de foudre, dès le premier regard. Donc c'est pour cette raison que je te dis oui. Je veux me marier avec toi, parce que je t'aime... plus que de raison.

Le caillou est énorme. Un saphir semble-t-il, sur une monture en or blanc. Tout le restaurant applaudit. Je n'ose pas regarder William. Et inversement. Dessert,

champagne. Tout arrive à la suite. J'ai envie d'air frais. Et de terre ferme. Mon premier besoin est simple à contenter : sortir d'un restaurant à presque minuit, en plein mois de décembre, remet quelques idées en place. Par contre, monter dans un « bolide à six chiffres » afin de se rendre dans un loft de trois cents mètres carrés, pour lequel mon amant à la flamme fraîchement déclarée, a « aligné neuf zéros derrière le premier chiffre », ne m'aide pas vraiment à garder les pieds sur terre. Et vous essayerez, Mesdames, de rester concentrée sur la route, quand le mec assis à côté de vous glisse sa grande main toute chaude à l'intérieur de votre décolleté... tout en conduisant.

— Tu as des vacances pour Noël ? me demande-t-il tout en commençant à me caresser les seins.

Je ne me suis pas préparée à cette question. En même temps, est-il possible de se préparer à quoi que ce soit, quand on sort avec William Parker ?

— Oui. Une semaine.

— Je pensais acheter deux billets pour partir au soleil.

Et moi, je vais aller acheter un aller (sans le retour), pour le jugement dernier.

— Je ne peux pas. Je vais voir ma famille en Allemagne.

— En Allemagne ? C'est une blague ?

— *Reiss*, les yeux clairs et les cheveux blonds... ça ne t'a pas mis la puce à l'oreille ?

— Pas le moins du monde. Pourquoi tu n'en as jamais parlé ?

— Tu m'avais bien évidemment fait un résumé détaillé sur ta famille, photos à l'appui, quand tu m'as emmenée dans ce restaurant pour cette fabuleuse soirée...

C'est vraiment terrible ce qu'il est en train d'infliger à mes seins avec sa main...

— Un point pour toi. Donc, on ne passe pas Noël ensemble ?

— Non. C'est le meilleur moyen de ne pas s'engueuler, tu ne crois pas ?

— Si. Tu as raison. Je ne le fête jamais de toute façon.

Il tourne sa tête vers moi pour m'adresser un sourire forcé. J'ai l'impression

d'avoir une main qui m'arrache le cœur, en même temps que la sienne pétrit mon sein.

— Ils sont vraiment petits. Je ne comprends pas que tu les aimes autant.

— Tu as des seins magnifiques. Je pense à eux toute la journée. Et à celui-là en particulier, murmure-t-il en tirant délicatement sur mon anneau.

— Ce n'est pas très conseillé de faire des préférences.

— Tu as raison. Je dois traiter les deux avec la plus grande attention.

— William !

Il vient brusquement de tourner dans une petite rue transversale.

— Tu fais quoi ? demandé-je, alors qu'il est en train de se garer sur le bas-côté.

— Je vais te montrer à quel point ta poitrine m'excite, grogne-t-il tout en détachant sa ceinture à la vitesse de l'éclair.

— Tu crois qu'on peut nous voir ?

— Non. Et toi ?

— Franchement, quand je suis avec toi, je me fiche de tout et de tout le monde.

— J'ai toujours eu une formidable influence sur mon entourage.

Je suis excitée. Fébrile. Fiévreuse. Son visage est à seulement deux centimètres du mien. Et sa main toujours en bonne position. Chaude. Chaude. CHAUDE.

— J'en ai marre de toi. Tu me transformes en une espèce de dévergondée aux multiples orgasmes. Tu crois que c'est en baisant du matin jusqu'au soir, que je vais obtenir mon diplôme avec les félicitations du jury ?

Ça le fait mourir de rire.

— Et j'en ai marre de toi aussi, me dit-il tout bas en frottant son nez sur ma joue. Tu pourrais sortir ton carnet d'ordonnance et me prescrire une pilule pour arrêter de bander à longueur de journée ?

C'est moi qui rigole franchement maintenant.

— En tous les cas, continue-t-il, je te le décerne, moi, ton diplôme. Avec mention spéciale... très douée.

— On parle de médecine là... n'est-ce pas ?

— Ouais...

Sa langue est déjà sur mes bouts de seins. Ses doigts font tomber le haut de ma combinaison. Le bruit de succion envahit l'habitable, ainsi qu'une odeur de sexe envoûtante. J'enfouis mes deux mains dans ses cheveux pour l'encourager. Il aime. Et j'aime les tout petits gémissements qui sortent de sa gorge. La fenêtre de mon côté commence à se farder.

— C'est toi qui va avoir un diplôme, chaton.

— Tu pars en vrille... j'adore ça.

Il a posé ses mains chaudes sur le haut de mes bras et sa langue continue de me lécher à m'en faire perdre la raison. Brusquement, il stoppe tout et vient planter son regard face au mien. Je distingue seulement le brillant de ses yeux et de sa bouche. Elle vient se déposer avidement sur la mienne. Il me la joue amant passionné en mode « je suis amoureux ». Et le pire : ses sentiments paraissent très sincères. En mode « salaud », je culpabilisais quand même beaucoup moins...

— Tu ne crois pas qu'on aurait pu attendre d'être chez toi, espèce de petit exhibitionniste ? demandé-je en commençant à tirer sur les boutons de sa chemise.

— Je n'attends pas moi. Tu devrais commencer à le savoir. Viens sur moi. Je vais crever si je ne te prends pas dans la minute qui suit.

— On va éviter d'encombrer le service réanimation des urgences ce soir chéri, réponds-je, soulagée d'avoir réussi à le remettre sur le droit chemin.

D'un seul geste, ma combinaison et ma nouvelle culotte glissent à mes pieds. Le sale gosse est de retour et échappe un son rauque lorsque je le chevauche.

— Je suis complètement nue. Vous allez au moins avoir la décence d'ouvrir votre chemise Messire. C'est un ordre.

— Il faut demander gentiment, bébé.

Je sens la bosse entre mes cuisses. Avoir son sexe en moi. Le sien. Sa virilité. Ressentir sa possessivité quand je l'entoure de mes chairs. C'est de ça dont j'ai envie. Ici et maintenant.

— Tu sais bien que je ne suis pas gentille.

Les boutons volent dans tous les sens quand je tire sauvagement sur les deux

pans de sa nouvelle chemise. Puis mes mains, bien à plat sur son torse lisse et soyeux, glissent vers ses tablettes de chocolat et s'empressent d'ouvrir ceinture et pantalon.

— Tu veux toujours attendre d'être à la maison? me demande-t-il tout en libérant son érection.

« À la maison ».

Nos halètements ont maintenant fardé la fenêtre côté conducteur. J'ai envie de lui. Mais j'ai aussi envie de ses lèvres sur les miennes. Follement. Alors je le fais. Je l'embrasse. Jamais je ne l'ai dévoré de la sorte. Il est vraiment trop craquant... et il me fait craquer.

— Je crois que je t'aime vraiment en fait, je lui dis tout à coup en collant mon front au sien.

— Désolé... ça a l'air terrible.

Oui ça l'est.

Pour toute réponse, j'empoigne son sexe bandé et le fais glisser en moi, avec une lenteur qui semble le propulser à des années-lumière de cette voiture. En fond sonore, il y a ses petits cris saccadés de plaisir... et le bruit de ma gorge, qui essaie de contenir, la plus terrible crise de larmes de toute ma courte vie.

Chapitre 16

Si elle était un personnage de Disney : Pinocchio

Inutile de préciser...

WILLIAM

« — Ouvre mon cadeau William !

— Tu m'as offert quelque chose ? Tu n'aurais pas dû. Je n'ai rien acheté, moi. Jared... elle est magnifique cette chevalière.

— C'est vrai, tu aimes ? Je l'ai trouvée chez un antiquaire.

— Tu as dû te ruiner ? Comment as-tu pu payer un tel bijou ?

— Je me suis débrouillé. Mets-la à ton doigt. Je veux voir si elle te va.

— Parfaitement. Merci. Tu es collant comme frère, mais tu fais de super cadeaux... Tiens, ouvre, c'est pour toi.

— Je croyais que... waouh ! Merci William !

— Avec des pinceaux et de la peinture de cette qualité, tu vas nous réaliser des chefs-d'œuvre.

— J'adore Noël ! ».

— Will ?

La voix de David me fait sursauter.

— Pardon, tu disais ?

— Je te demandais juste si tu voulais encore du vin ?

— Non merci.

- Elle revient quand ? me demande-t-il tout sourire.
- Dans une semaine.
- Les mecs, on va se fumer un cigare sur la terrasse ?

Tony et ses cigares...

Le vent est glacial, mais prendre l'air me remet un peu les idées en place. Je déteste Noël. Tony a fait son gros lourd de service et m'a forcé à venir réveillonner chez ses parents. Enfin, non, ça ne s'est pas exactement passé ainsi. J'ai renvoyé balader Monsieur Johnson... mais je n'ai pas réussi à dire non à Madame. Ils sont de mèche, tout le temps. Je suis certain que tout était prémédité.

- Arrête de faire cette tête Will, me dit Tony, tout en allumant son cigare.
- Tu m'as forcé à venir, tu te farcis ma tête.
- Je sais ce que tu ressens. J'ai passé pas mal de moments comme celui-ci il y a quelque temps. Tu t'en souviens ? J'étais avec tout le monde, mais en réalité je n'étais pas là. Sauf que moi, elle était partie pour de bon.
- C'est la minute chiffon ? lui demandé-je en allumant à mon tour le Churchill.
- Rebecca revient dans une semaine. Détends-toi.
- Tu as raison. Mais elle me manque. Surtout ce soir.

Les mecs se lancent un regard. Nous tirons sur nos cigares silencieusement, en écoutant les bruits de la nuit. Au bout de quelques minutes, David interrompt la pause :

- Nous avons une grosse mission, Will.
- Laquelle ?
- Je connais un gars qui va se marier l'année prochaine.
- Deux mots, dis-je en retrouvant tout à coup le sourire : LAS VEGAS.
- Vous n'allez pas me faire un remake de Very bad trip ! s'insurge Tony.
- Nous allons nous éclater. Invitons Scott et Aïdan, lancé-je tout excité.
- Excellente idée, dit David.
- Vous tâcherez de ne pas m'oublier sur le toit de l'hôtel... dit le futur marié complètement dépité.

Notre crise de rire le contamine finalement.

— Vous venez ouvrir les cadeaux les garçons ?! demande Charles par la fenêtre de la cuisine.

— On arrive, dis-je en écrasant le reste de mon cigare dans le cendrier. J'ai vraiment hâte d'y être, je rajoute.

— Tu oublies juste un détail, me dit Tony en m'attrapant par le cou.

— Quoi ?

— Il va falloir le dire à nos femmes.

— Aïe...

— Nous sommes d'accord. Rentrons, et gardons cela secret encore un peu, s'il vous plaît Messieurs.

Nous acquiesçons en silence et rejoignons la salle à manger. Je n'y avais pas du tout songé. Dois-je demander la permission à Rebecca ? Non ! Certainement pas ! Si ?

Il est plus de minuit quand je décide de rentrer me coucher, les bras chargés d'une tonne de cadeaux. La soirée était très sympa, comme d'habitude. Demain, je déjeune chez mes parents, ce ne sera pas la même ambiance. En regardant tous ces paquets étalés à l'arrière de la Jaguar, je pense tout à coup, à mon cadeau... pour elle. Il a fallu que je me creuse la cervelle. Elle ne met pas de bijou à cause de son travail. Les sous-vêtements, c'est fait. Le parfum : c'est quand tu ne sais pas quoi offrir. Je lui ai donc acheté : un superbe stylo... pour établir ses ordonnances. Rouge. Dans un bel écrin noir. Je passerai le déposer demain midi, sur son lit, juste avant d'aller chez mes parents. Elle en aura la surprise dès son retour.

*Sortez les violons, les gondoles et les mouchoirs : le mec est devenu...
ROMANTIQUE.*

Pourquoi cette maudite clé ne veut pas entrer dans la serrure ? Je me trompe d'appartement ? C'est quoi cette clé qu'elle m'a refilée ?

J'entends du bruit... des voix, la télévision. Des squatteurs ? Merde, comment

sont-ils entrés ? Aucune trace d'effraction.

Toc-toc-toc !

La porte qui s'ouvre brusquement me fait sursauter :

— Salut.

Un petit blond d'une dizaine d'années me fixe droit dans les yeux.

— Salut, réponds-je, tout en me reculant pour vérifier le numéro de l'appartement.

— T'es qui ?

— Et toi, t'es qui ?

— J'ai demandé le premier.

— Mais je suis le plus âgé.

— Et alors ?

— C'est moi qui commande. Je suis l'adulte. Et toi l'enfant.

— Maman dit que les enfants ont des droits aussi. Ce n'est pas parce qu'on est petit qu'on n'a pas notre mot à dire.

— Ouais, bon, OK. Je n'ai pas vraiment le temps de refaire le monde, là. Dis-moi qui tu es.

— Je m'appelle William. Mais tout le monde m'appelle Will.

— Superbe prénom. N'en change pas.

Il continue à me fixer de ses grands yeux verts.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? demandé-je en commençant à m'impatienter.

— J'habite là. Tu n'es pas très poli. Maman dit qu'il faut être poli. C'est un minimum.

— Elle en dit des belles choses ta maman, réponds-je un brin agacé. Tu es poli... mais tu mens.

— Je ne suis pas un menteur.

— Tu n'habites pas ici. Cet appartement est celui de Rebecca Reiss.

— Elle prend sa douche. On va manger au restaurant après. Tu connais maman ?

Je cligne des yeux trois ou quatre fois. Les mêmes cheveux, les mêmes yeux...

la bouche. Le même aplomb. Putain. Non. J'entends de loin la voix du gamin qui me demande si je vais bien. Qui me demande pourquoi je suis tout blanc. Il me faut un moment avant de retrouver la parole :

— Non, désolé. C'est une erreur. Je me suis trompé d'étage. Je suis vendeur d'aspirateurs.

J'emprunte l'escalier en sens inverse, complètement sonné, un peu en titubant.

« *Tu connais maman ?* ».

Maman, maman, maman.

Je ne sais même pas comment je suis arrivé chez mes parents. J'ai la tête de... William... dans ma tête, ses yeux dans mes yeux, sa voix dans mes oreilles. Elle a un gamin. Elle est maman, putain. Quand comptait-elle me l'annoncer ? Comment a-t-elle pu se foutre de moi à ce point ? Les autres le savaient ? Non, impossible, ils me l'auraient dit. Ils me l'auraient dit, hein... ? Je suis en train de me taper le front contre le volant, lorsque ma mère sort sur le perron. Elle a ce sourire que j'adore. Et ce regard qui me rend triste. Je vais faire illusion. Tenir deux heures pour elle. Je vais rire, bien manger, me confondre en excuses devant mon père, bien me comporter, tout encaisser. Ensuite, je rentre au loft... et j'avise.

« Rentrer au loft et aviser », s'est vite transformé en « rentrer au loft et se saouler ».

J'ai tourné à l'eau chez mes parents, pour garder les idées claires. Je ruminai intérieurement en mangeant mon entrée. En dégustant la dinde, je me remémorai des phrases qu'elle avait dites, qui n'avaient aucun sens à mes yeux et qui désormais en prenaient un. TRAHISON : c'est le sentiment qui m'a envahi au dessert.

Je me retrouve maintenant sur le canapé du salon, avec le chien à ma droite, et la bouteille de whisky, sur la petite table basse.

Maintenant que je sais, je ne peux pas rester avec elle. La confiance, c'est

quand même la base dans un couple. Elle sait pertinemment que je ne veux pas de gamin. Elle m'a bien eu. Quel âge a-t-il en plus ? Huit, neuf ans ? On sait ce que je veux avec une telle responsabilité. Il a la langue bien pendue en tout cas. Le fils de sa mère...

Je sens le bloc de glace revenir à grandes enjambées dans ma poitrine. Et je ne le supporte pas. Je ne le supporte plus. Tout était devenu tellement chaud, tellement simple. Comment pourrais-je encaisser dignement, ce retour en arrière ?

— Will ! Putain, Will ouvre cette porte !

— Cassez-vous !

Il me semble reconnaître la voix de Tony et... Aïdan ?

— On va la défoncer Will ! Ouvre putain !

Tony est dans une rage folle. Je m'en fous.

— Je vais te mettre la raclée de ta vie Parker, crois-moi !

— Rien à foutre Johnson ! Tu peux te casser aussi Aïdan !

Quel jour sommes-nous ? Quelle heure est-il ? Rien à foutre.

— William... j'ai vu Rebecca ce matin. Elle s'inquiète, tu ne réponds pas à ses messages.

— Et tu ne réponds pas aux nôtres non plus ! lance Tony.

À travers la porte, j'entends le chirurgien qui essaie de calmer le jeu.

— Je suis malade. Cassez-vous... ou j'appelle la police !

Je les entends encore parlementer à voix basse quelques instants puis ils capitulent et s'en vont.

Une seule personne est autorisée à entrer ici : le jeune qui vient sortir le chien. Et le livreur de pizza... Finalement, tous ces plats préparés ne sont pas si immangeables que ça. J'ai envie de quelque chose de sucré maintenant. Je farfouille mes placards de cuisine, à la recherche d'un gâteau quelconque. Je tombe sur un gros paquet de beignets.

« Des beignets. Saturés de gras et d'huile de palme ».

« Ne les jette pas. On a au moins, une fois dans sa vie, besoin de ce genre de petite douceur ».

Je vais me boucher toutes les artères, avec seulement deux bouchées de ces trucs. Sans compter toute la merde que je me suis avalée ces derniers jours. La quatre fromages n'est pas ce qu'il y a de plus diététique au monde. Après tout, pourquoi pas. Je vais crever d'une indigestion, et je me ferai dévorer par mon chien. Ou alors, je vais puer le gorgonzola, le gras et le whisky, fumer le cigare toute la journée et je deviendrai tellement énorme que je ne pourrai même plus me lever pour aller pisser.

Non. Impossible. Cette dernière vision me fait l'effet d'un électrochoc. Je referme le placard brusquement. Deuxième prise de conscience quand je me retourne : mon salon ressemble à une décharge publique. Il me faut moins de trente secondes pour aller chercher les sacs poubelle et commencer à ranger tout ce merdier. Je commence tout juste à déblayer la table du salon, quand j'entends les pas de mes visiteurs qui reviennent à la charge :

— Will... c'est David. Ouvre-moi s'il te plaît.

Le simple fait d'entendre sa voix me donne tout à coup, l'envie et le besoin de retourner à la civilisation.

— Entre, mais ne fais pas attention au bordel.

— Oh mon Dieu. Will...

— Je sais. Tu tombes bien, tu vas m'aider.

Nous passons plus d'une heure, à tout jeter et nettoyer. Quand je fais les choses, je les fais à fond. J'en avais même mis dans le trampoline. Il ne sert pas mal ce truc finalement... bref.

— Tu vas aller prendre une douche maintenant. Après, on sort.

— Quel jour sommes-nous ?

— Mardi.

Je suis resté enfermé six jours, depuis Noël.

— Nous n'avions pas d'inquiétude hier. On s'est dit que tu avais certainement

retrouvé ton docteur, et que tu t'étais couché tard, continue-t-il très sérieusement.
Mais quand je ne t'ai pas vu aujourd'hui...

— Je vais me doucher. Où est-ce que tu m'emmènes ?

— Un vernissage. Superbes... pièces, lance-t-il avec un sourire en coin.

J'explose de rire. Voilà ce qu'il me fallait. David. Allez, c'est reparti... comme au bon vieux temps.

Chapitre 17

S'il était un outil de technologie moderne : un téléphone mobile

Indispensable, format parfait... qui ne répond pas à mes PUTAINS de messages !

REBECCA

On a beau dire, on a beau faire : chasser le naturel...

Je suis planquée derrière l'une des innombrables colonnes en pierre qui s'alignent dans cette splendide galerie d'art moderne. Et au lieu de déguster le champagne et les petits fours, j'observe de loin, le sale gosse en costume noir qui a dit qu'il m'aimait, enlacer et peloter cette rousse incendiaire.

Il va me dire encore qu'il le fait exprès là, peut-être ?

Je le hais.

Où sont les glaçons ?! Cette fois, Parker, c'est bien dans le pantalon que tu vas les avoir !

Six jours que je lui envoie des messages. Tous restés sans réponse. J'avais tout organisé. Tout lui avouer. Lui expliquer. Lui présenter Will. C'est malin, mon champion est reparti maintenant. Je prends ma garde dans à peine une demi-heure, mais je ne bougerai pas d'ici sans lui avoir parlé, rousse ou pas rousse à son bras. Je vais faire tache : un jean noir et un haut blanc. Tant pis. Au pire, on croira que je suis la serveuse.

Il ne me voit pas foncer sur lui. Il rigole tant qu'il peut avec la rouquine. Plus je me rapproche d'eux, plus je me sens humiliée et blessée. Je ne l'ai pas vu depuis

une semaine. Il m'a tellement manqué à Noël... Mais je ne suis pas du genre à me complaire dans un sentiment non partagé.

Je suis face à lui maintenant. Il y a eu un bref instant, où j'ai aperçu dans ses yeux, tout ce que je voulais y voir. À présent, c'est terminé. Il me tue. Me fusille. Je ne suis pas la bienvenue et il s'empresse de me le confirmer :

— Qui t'a dit que j'étais là ?

— Pas toi, ça, c'est certain. Il faut qu'on parle.

— Je n'ai rien à te dire.

— Tu as raison. C'est moi qui vais parler. Dis à ta copine de nous laisser.

Il me saisit par le bras et nous emmène dans un coin isolé de la salle. Nous nous toisons un instant, les yeux brillants, les lèvres serrées. Il peut me faire croire qu'il ne ressent rien... j'observe sa mâchoire qui tressaille à intervalles réguliers. Je prends le risque de commencer, et pour une fois, sans savoir pourquoi, je reste calme :

— William, je ne comprends pas. Nous nous sommes séparés à peine une semaine et je te retrouve avec cette... fille ? Pourquoi ?

Il ne veut encore pas répondre. Je connais la raison pour laquelle je ne m'énerve pas. Parce qu'au fond de moi je le savais. Je savais que ce moment arriverait. Je pensais quand même qu'il tiendrait plus longtemps, au vu de tout ce qu'il m'avait dit.

— Je t'ai envoyé des messages. J'ai même essayé de t'appeler. Je ne vais pas te faire une scène... je dois être à l'hôpital dans dix minutes. Je voudrais juste comprendre, rajouté-je en fixant pour la énième fois la grande asperge rousse.

Il est sur le point d'exploser. Il tourne la tête plusieurs fois lui aussi en direction de la fille. Puis il se décide :

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de lui ? Tu aurais dû me le dire.

Des sueurs froides parcourent mon corps de haut en bas. Il a rencontré Will. Comment ? Qui lui a dit ? Personne ne sait.

— Comment es-tu au courant ? murmuré-je à deux doigts de m'étaler par terre.

— Je suis venu chez toi pour Noël. Je voulais te déposer ton cadeau. Tu étais

sous la douche. Il m'a ouvert.

— Il ne m'a rien dit.

— Je ne me suis pas présenté. Et je lui ai dit que c'était une erreur.

Je ne sais plus quoi dire. Je ne voulais pas qu'il l'apprenne comme ça.

— Quand comptais-tu m'en parler ? C'était pour me tendre un piège ? Me mettre devant le fait accompli ? demande-t-il en haussant dangereusement le ton. Tu aurais dû me le dire dès le début, avant que... ça devienne sérieux entre nous, putain !

— Et quand, est-ce que c'est devenu sérieux William ?! Dis-moi ! Quand ?! Au restaurant, lorsque j'ai encaissé une soirée de merde pour toi ?! Dans ta cuisine, quand je t'ai laissé me baiser comme une de tes filles du samedi soir ?! Dans ton lit, quand tu m'as prise dans tous les sens ?! Dans le trampoline ? La douche ? Quand on a fait les boutiques ?! Dans ta bagnole ? Où peut-être bien quand tu m'as dit que tu m'aimais... un peu plus d'une semaine avant ce soir, où je te retrouve dans les bras d'une autre...

Je viens de le moucher. Je dois continuer :

— J'ai voulu te le dire au départ. Mais je n'en voyais pas l'utilité. Si j'avais su que tu changerais à ce point... Et puis, tout s'est accéléré. Tu m'as dit que tu serais capable de plein de choses... j'ai cru que...

— Je ne veux pas d'enfant. Tu le savais très bien. Tu ne peux pas comprendre. J'en suis incapable. Vous serez mieux sans moi.

Comment peut-il prononcer de telles paroles. Il ne connaît même pas mon Will. Je m'enfonce dans le sol... mais il ne verra que ma rage.

— Tu as raison. Nous serons beaucoup mieux sans toi. Je n'ai besoin de personne pour vivre, et je m'occuperai de mon fils seule, dès que je serai médecin. Retourne à ta petite vie de célibataire endurci. Finalement, c'est vrai, j'aurais dû te le dire dès le début. Tu m'aurais foutu la paix et ça nous aurait épargné tout ce cirque.

Je le regarde une dernière fois dans les yeux et je tourne les talons. Il faut que j'atteigne très rapidement la sortie avant de disjoncter devant toute l'assemblée.

— Rebecca ?!

Mince, David.

— Désolée David, je dois y aller, je prends ma garde dans dix minutes.

— Attends.

Il paraît très gêné.

— Je ne t'en veux pas, je lui dis très sincèrement. Il est assez grand pour faire ses propres choix. Tu ne lui as pas collé cette fille dans les bras.

— Non, mais c'est moi qui l'ai traîné ici. Il était tellement mal. Je l'ai retrouvé chez lui, pratiquement dans le noir, enseveli sous une tonne de cartons de pizzas, avec des bouteilles de whisky vides. J'ai pensé que vous étiez séparés.

— Nous le sommes, effectivement.

— Pourquoi ? Il y a à peine deux semaines, vous étiez tellement amoureux. J'étais presque jaloux.

— David... j'ai un enfant.

Il semble avoir subi un court-circuit cérébral.

— Ferme la bouche. Il a huit ans. William l'a rencontré par hasard.

— Pourquoi tu n'as rien dit ?

Je n'ai pas envie d'en parler maintenant, mais je me décide quand même à lui expliquer le principal :

— J'avais honte. Tu ne peux pas comprendre ce que c'est que d'être une mère incapable d'assumer son enfant, car elle a choisi de travailler comme une dingue pour exercer le métier de ses rêves. Je te laisse. Je dois y aller. Bonsoir David.

Je décide de faire le chemin à pieds, quitte à arriver en retard au travail. Il fait nuit et j'ai froid. À l'extérieur, à l'intérieur. Tout est noir et sans âme. C'est décidé, dès que je rentre chez moi, je ressors mes petites listes, mes programmes, mes plannings. Mes règles.

Et le chien qui n'est plus là... nous aurions pleuré en cœur.

Verrouillée, blindée, faite de béton armé... tu parles...

Chapitre 18

Si elle n'était : plus là

...

WILLIAM

— Hé les gars, visez-moi ce cliché ! dis-je euphorique, en déboulant dans le bureau de Tony.

— William, on bosse là.

— Depuis quand les résultats de rugby font partie de notre boulot ?

Ils se regardent et éclatent de rire.

— Le mec du 19ème, vous savez, l'exhibitionniste !? Il a pris sa bite en photo.

— T'es sérieux ? me demande David septique. Fais voir.

Je lui tends mon téléphone.

— Non, mais c'est vraiment dégueulasse ! Il est complètement malade.

— Le premier qui me montre cette horreur, je le vire de mon bureau à grands coups de pied au cul, rajoute Tony avec un air dégoûté.

— Comment as-tu eu cette photo ?

— C'est Stanley qui me l'a envoyée. Tu sais, son collègue qui est venu nous dépanner les ordinateurs. Je l'ai croisé dans l'ascenseur à l'instant. Il était en train d'en discuter avec une nana du 18ème. Apparemment, cette merveille a été envoyée à toutes les filles de la tour.

— Comment s'est-il procuré tous les numéros ? demande David

— Il a piraté le fichier central. Tu imagines la tête de toutes ses destinataires ?
Ce mec est un Dieu.

Tony relève brusquement la tête. Nous nous toisons silencieusement tous les trois pendant quelques secondes. Puis il fonce comme un dingue, direction le couloir et l'ascenseur.

— Dépêche-toi ! lui lancé-je, carrément mort de rire. Tu as une sacrée concurrence ! Il n'est peut-être pas trop tard !

David s'enfonce dans son fauteuil en rigolant lui aussi. Je sens qu'il veut me demander quelque chose.

— Quoi ?

— Rien. C'est sympa de te voir rire. C'est tout.

Je range mon téléphone et me dirige vers les fenêtres. J'adore venir ici le soir, regarder la grande roue s'illuminer. Les mains dans les poches, le regard rivé sur ce tableau, j'attends la question qui fait mal.

— Tu l'as revue ?

— Non, dis-je dans un souffle.

Nous sommes en mars. Je sors de deux mois d'enfer. Elle a dit à Hélène qu'elle ne voulait voir personne pour l'instant. Que c'était trop tôt. Qu'elle voulait se concentrer sur son boulot et ses examens prévus en juin.

— On sort demain soir ? Ou pas. Comme tu veux.

Il marche sur des œufs. Pas étonnant. Je n'étais déjà pas un ange, mais depuis Becca...

— Pourquoi pas. Passe me chercher quand tu es prêt. Bon, je te laisse, je vais à la boîte.

— Will ?

— Quoi ?

— Pitié, dis-moi que tu ne le feras jamais.

— De quoi tu parles ?

— Exposer ton engin sur la place publique.

— Si l'idée me prend un jour, c'est toi que je désignerai pour prendre la photo.

— Dans tes rêves. Tu te débrouilleras tout seul.

— Je n'aurai pas assez de recul mec.

Je sors du bureau tout fier de moi en l'entendant glousser.

Il est malade. Jamais ne je ferai un truc pareil. J'ai un minimum de classe quand même... bon, on verra... un jour peut-être.

Il est presque 19 heures. Elle prend sa garde dans une heure. J'y pense. Tous les soirs depuis deux mois. Et chaque matin, je m'étonne qu'elle ne m'ait pas rejoint dans mon lit. Il faut que j'arrête ça. Que je reprenne une vie... normale ? C'est un combat quotidien. J'essaie de revenir en arrière, de ressentir le plaisir que j'avais à vivre de cette manière... avant. De rire des choses qui me faisaient rire... avant. Je n'y arrive pas. Tout est fade, sans intérêt, sans goût, sans couleur, sans odeur. Tout est chiant, ennuyeux à mourir. C'est le brouillard épais, le noir total, C'EST LA MERDE PUTAIN ! C'EST LA MERDE TOTALE !

Les gens doivent se demander ce que je fous dans ma bagnole, en train de me taper la tête sur le volant...

Je veux des glaçons dans gueule et dans le pantalon. Je veux me faire incendier dès le matin au petit déjeuner. Je veux entendre des histoires de boyaux coupés et de peaux suturées. Je veux baiser dans le trampoline, dans ma Jaguar et dans ma cuisine. Je veux éviter des projectiles de bouffe et faire des batailles de farine. Je veux arrêter de faire des cauchemars. Je ne veux plus de ma vie d'avant. Je veux une nouvelle vie. Putain, je veux... ce que je n'aurai plus. JAMAIS.

Chapitre 19

S'il était une chanson : *Somebody to love* de Queen

Indémorable, qui me fait chialer, chialer, et... chialer

REBECCA

— Rebecca Emma Reiss, 27 ans, diplômée infirmière à l'âge de 18 ans, cinq années au sein de l'University College de Londres, dont vous êtes sortie major de promotion, quatre années d'internat au sein du Royal Brompton Hospital : urgences, cardiologie, neurologie, pédiatrie. Autant de services où vous vous êtes investie avec courage, intelligence, bienveillance et détermination. Bras droit des meilleurs praticiens, collègue dévouée et écoutée, présente sur tous les fronts. Vous clôturez votre brillant parcours devant nous aujourd'hui, avec une soutenance de thèse exemplaire. Nous avons l'immense honneur de vous remettre votre diplôme de docteur en médecine générale. Nous vous offrons bien évidemment un poste au sein de l'hôpital, en attendant votre installation très prochaine en tant que médecin généraliste, puisque tel est votre souhait depuis le début. Bienvenue parmi nous... même si vous faites déjà partie des nôtres. Félicitations Docteur Reiss.

Je ne vois absolument plus rien. Les applaudissements emplissent la salle. Je l'ai fait. J'y suis arrivée. Pour moi. Pour mon fils. Je vais pouvoir lui offrir un bel avenir, tout en étant seule à subvenir à ses besoins. Neuf années. Huit, loin de mon enfant. J'ai tenu, car je le savais bien chez mes parents. Il est là aujourd'hui avec eux. Ils sont dans l'assemblée. Je dois aller les remercier. Mais je n'arrive pas à

bouger. Je vois Aïdan s'approcher, me féliciter. Il me prend dans ses bras. Je pleure tellement que le haut de mon chemisier est trempé. J'étais la dernière à passer. Tous mes collègues viennent me féliciter. C'est l'ivresse générale. Je suis tellement soulagée.

— Bon, tu vas continuer à nous aider avec les mecs torchés j'espère ! me lance Aïdan en rigolant.

— Bien évidemment. Je vais rester encore un peu avec vous, le temps de préparer mon installation. J'adore les mecs torchés, tu le sais, lui réponds-je en souriant.

Il regarde quelqu'un derrière moi et me laisse en prétextant un appel téléphonique.

— Docteur Reiss... et avec les félicitations du jury. Si ce n'est pas la classe ça. Très impressionné.

Je reconnâtrai cette voix entre mille. Je mets un moment avant de me retourner. J'ai besoin de me préparer.

Je me retourne. Il a coupé ses cheveux. Très court. Le vert de ses yeux... on ne voit que ça. Un jean noir, une chemise blanche et une veste en cuir. Que dire... Rien à dire. Je me répéteraï. Y a-t-il une seule journée en six mois où je n'ai pas pensé à lui ? Même dans mes pensées, et mes rêves les plus fous, il n'était pas aussi beau. Il a gardé son côté teigneux. J'adore.

— C'est la classe mec. Alors ne t'avise pas de jouer au plus fin avec moi. Vous ne faites plus le poids Maître !

— Ne me parle pas comme ça, petite peste.

Nous éclatons de rire en même temps.

— Pourquoi le vendeur d'aspirateurs est ici ?

William (sénior) explose de rire.

— Qu'est-ce que tu racontes champion ? demandé-je à mon fils.

Il fixe William avec un regard d'incompréhension total.

— Je ne suis pas vendeur d'aspirateurs. Je m'appelle... William. Je suis un... ami ? me demande mon prince avec un petit sourire.

— C'est toi le menteur alors, réplique mon champion.

— Peut-être bien ouais. Mais j'ai vu ce que tu faisais pendant que ta mère soutenait sa thèse. Alors un conseil, ne fais pas trop le fanfaron.

Je regarde mon fils avec insistance.

— Je jouais à NBA sur ma console, m'avoue-t-il en baissant le regard. Sans le son ! s'empresse-t-il d'ajouter en narguant William.

— Quel niveau ? lui demande ce dernier.

— Septième. Et toi ?

— Quinzième.

— T'es au quinzième niveau ?! T'es sérieux ?!

— Ouaip.

Je fais quoi ? Je dis quoi ? Rien. Le silence s'installe. Mes parents arrivent...

Mon Dieu, mes parents arrivent !

Je fais les présentations et tout s'enchaîne à merveille. Scott et les Johnson nous rejoignent, suivis de près par plusieurs de mes collègues. J'accepte bien volontiers les félicitations de tout le monde, mais cette salle ne compte qu'une seule personne... en plus de ma personne. Il n'y a que lui. Il discute avec mon père. De quoi ? Je n'en sais rien. Mais c'est le cadet de mes soucis. Je n'écoute rien de ce qu'on me dit. Nos regards sont enflammés, passionnés. Sa mâchoire se contracte quand je lèche mes lèvres. Je pense qu'il n'écoute pas un traître mot de ce que mon père lui raconte. Je sais ce qu'il veut. Je veux la même chose que lui. Je tourne instinctivement la tête vers le buffet et le bar à l'autre bout de la salle. J'espère que le cocktail est chargé en alcool.

— Ta façon de te lécher les lèvres est totalement scandaleuse. Elles sont magnifiques. Je te veux. Tout de suite.

Je ne l'ai pas vu arriver. Il murmure ces mots crus à mon oreille. J'ai envie de le frapper pour tant de grossièreté, alors que ma famille, mes amis, et mon fils sont là, dans cette salle, à quelques centimètres seulement de nous. Mais j'ai surtout envie de lui, comme jamais je n'ai eu envie de lui. Il sent le citron, le mâle. Il irradie de chaleur et de vigueur. J'en ai besoin, comme on a besoin d'eau

ou d'air pour vivre. Il pose sa main sur ma hanche. Reprends ses droits, marque son territoire. Je pense sincèrement qu'il n'avait pas prévu de se comporter ainsi. Et c'est un fait établi depuis plusieurs mois maintenant : mes listes à la con, mes règles de vie et mes tentatives de verrouillage n'ont aucune chance de fonctionner quand je me retrouve dans la même pièce que William Parker. Il m'observe, et il comprend ce que je ressens :

— Ça nous dépasse totalement, hein ? Il faut que je te parle.

Je ne veux pas parler. Pas maintenant. Je décide donc de lui ressortir, une de ses répliques d'anthologie :

— Pas avant de m'avoir baisée, dis-je tout bas, presque dans un souffle.

Il a les yeux ronds comme deux soucoupes.

— Il y a une remise au fond de la salle, derrière les rideaux, lui chuchoté-je. Je veux bien parler, mais avant, tu vas m'offrir mon cadeau de fin d'études. Je l'ai mérité.

Il vide le reste de son verre d'un trait et fonce tout droit vers l'endroit en question. J'attends quelques instants pour ne pas éveiller les soupçons puis je trace mon chemin. La remise en question est plutôt... un placard à balais. La lumière de son téléphone posé sur un petit meuble me permet de le distinguer lorsque j'ouvre la porte. J'entre et je referme à toute vitesse. Au loin, nous entendons seulement le brouhaha des conversations. Le monde normal, la civilisation. Ici, dans cet espace restreint, rien n'est normal. Dans quelques secondes, la situation va dégénérer, devenir sauvage et animale. L'état de nature va reprendre sa place. C'est tellement bon, ce que je vis en cet instant. Il m'a tant manqué.

— Franchement Parker, tu me rends la vie impossible. Sache que tout ce cirque ne m'a absolument pas manqué. J'avais vraiment la paix sans toi.

— Moi aussi, dit-il en me plaquant brusquement contre le mur. Sale chieuse.

Je suis déjà en train de m'attaquer à sa chemise quand il décide d'ouvrir mon haut. Nos deux fronts sont collés l'un à l'autre. Nos souffles se mélangent. Nos gémissements se font écho.

— Et toi, un petit con qui ne sait pas ce qu'il veut.

— Si, je sais. Je te veux toi. Tu es magnifique.

— J'ai bouffé plein de cochonneries, j'ai pris au moins trois kilos et je m'en fous. Je n'aime pas ta cuisine de toute façon.

— Tu as raison. Ma cuisine est immangeable et je suis un énorme connard, continue-t-il en retirant mon chemisier de ma jupe.

— Ce n'est pas un scoop ça, chaton.

Mes paroles sont prononcées entre des halètements très bruyants. Son torse est deux fois plus musclé qu'avant. Mes mains glissent dessus en profitant de chaque relief. J'avais oublié l'extrême douceur de sa peau. Mais je me rappelle bien de sa chaleur. Les siennes sont déjà occupées par mes seins.

— Mon Dieu, Becca. Montre-moi ça.

Il rapproche son téléphone pour mieux détailler ma poitrine.

— Je sais où tu as pris tes kilos. Waouh. Bonjour mes bébés, dit-il en rigolant à moitié.

— Tu es taré.

Un petit cri s'échappe de ma bouche lorsque sa langue vient se poser sur mon anneau. Puis un deuxième, quand son pouce vient s'occuper du bout de mon autre sein.

— C'était l'enfer, me dit-il entre deux succions.

— Pour moi aussi. Je m'en veux tellement.

— Non ce n'est pas toi. C'est moi. David m'a dit. Tu as fait tous ces sacrifices pour ton fils. J'ai compris et je te trouve merveilleuse. Tellement envie de toi.

Mes doigts glissent vers sa ceinture puis sa braguette. Je fais glisser un peu son jean et son boxer. Et je m'arrête.

— Ça ne risque rien, dit-il en lisant dans mes pensées. Je n'ai touché aucune autre fille.

Impressionnée. Émue.

— C'est bien normal. Comment une femme peut-elle vouloir de toi ? demandé-je pour le taquiner et surtout pour me redonner une contenance.

J'y ai pensé, chaque samedi soir, de chaque semaine, de chacun des mois où nous avons été séparés.

Je l'entends sourire. Puis il saisit les côtés de ma jupe et la remonte sur ma taille.

— Bah... je ne sais pas. Peut-être qu'en faisant ça...

Deux de ses doigts chauds écartent ma culotte, en même temps qu'il fait passer ma cuisse autour de sa taille. Et il entre en moi. Perfection. Dès le début, son rythme est soutenu et régulier. Je n'ai pas eu beaucoup d'expérience, mais je suis certaine que je n'ai jamais eu en moi, un sexe aussi tendu et aussi doux que le sien.

— William... il y a tout le monde là-bas. Je ne veux pas crier.

— Je suis en train de te baiser sauvagement dans le placard à balai. Et tu aimes ça. Tu es chaude comme un volcan en éruption. Écoute ce bruit. Tu vas crier bébé.

— S'il te plaît, non.

— Plus tu me supplies et plus j'ai envie de donner l'orgasme de ta vie. Je n'en peux plus. Six mois. Plus deux ans. Ton cul va avoir la couleur d'un brasier.

— Tais-toi ! Tais-toi ! gémis-je à son oreille.

— Serre, serre, serre, souffle-t-il.

Je m'agrippe à son coup pour soutenir ses assauts. L'odeur de sexe nous enveloppe, la chaleur de nos deux corps envahit le petit espace.

— Je vais craquer.

— Parfait. Ensemble.

Impossible de retenir nos cris quand il me donne le dernier coup qui me fait basculer.

Impossible de stopper nos baisers après notre câlin...

J'essaie de finir de me rhabiller, mais William a décidé de prendre ma bouche en otage. Et il s'y prend à merveille, comme d'habitude.

— On va peut-être retourner dans la salle. Ils vont commencer à se poser des questions, dis-je en poussant un peu sur son torse.

Et surtout, je commence à m'en poser, moi, des questions. Et ce n'est pas bon

du tout.

— Ouais. Je voulais juste te parler... d'un truc.

— Quoi ?

— J'ai besoin de t'emmener quelque part pour ça.

Jared James Parker

1989—1997

À notre fils bien-aimé.

À mon frère.

Nous n'avons pas mis longtemps. L'endroit où William m'a emmenée était à seulement quelques minutes en voiture de la salle où nous nous trouvions. Je ne savais pas où j'allais. J'ai rigolé sur le trajet, parce qu'il m'a raconté des trucs drôles. Et maintenant je pleure. Il est agenouillé au pied d'une tombe, le regard rivé sur la plaque et il se libère de ses ténèbres :

— Jared était mon petit frère. Je devais le garder à la maison, un soir d'été. J'avais quinze ans. Il en avait huit. Il y avait une soirée au parc. Je voulais absolument y aller. Alors je l'ai emmené. Il faisait tellement bon. Il voulait se baigner. Un mec bourré a grillé son feu rouge, et a percuté mon scooter de plein fouet. J'ai eu juste une jambe cassée et quelques contusions. Un miracle. J'ai regardé Jared se vider de son sang, et agoniser le temps que les secours arrivent.

Mon Dieu.

Ses larmes coulent sur le marbre juste en dessous. Les miennes inondent mes lèvres et mon haut.

— C'était mon petit frère tu vois. Il aimait peindre et l'art en général. Il était extrêmement talentueux. Et je lui faisais des gâteaux et des lasagnes. J'avais promis de l'emmener dans les plus belles galeries, les plus beaux endroits de la terre. Mais je l'ai tué.

— William...

Je comprends tout maintenant. Son métier : un hommage ou une tentative de rédemption. Les deux certainement. Sa passion pour la cuisine sacrifiée. Les tableaux enfantins magnifiques accrochés dans la cage d'escalier... sa volonté de ne pas s'engager ni s'attacher et de ne vouloir personne sous sa responsabilité.

Il se relève face à moi. Ses yeux sont rouges et brillants de larmes. J'ai mal. Jusque dans mes entrailles. Le voir souffrir de la sorte m'est insupportable. Mais je l'écoute sans bouger, jusqu'au bout :

— Je suis fou amoureux de toi, Becca. Je le sais maintenant. J'ai passé ces vingt dernières années à me lever le matin en me demandant bien pourquoi la mort m'avait épargné. Quand nous sommes ensemble, tout est clair... et lumineux. Je recommence à vivre.

Cette déclaration d'amour restera à jamais gravée dans ma mémoire.

— Mais comment puis-je m'engager à prendre soin de vous ? Mon père a raison. Je suis un irresponsable. Comment pourrais-tu me faire confiance pour Will ? Ou pour tout autre enfant. La naissance de Liam a déclenché un truc en moi. J'en ai soudainement eu envie... avoir un bébé... avec toi. Mais quand j'ai rencontré ton fils... il m'a trop fait penser à Jared. Je n'étais pas en colère contre toi, tu sais, ce soir-là, à la galerie. C'était à moi que j'en voulais. Parce que je t'avais fait des promesses que j'étais incapable de tenir. Tu sauves des vies... et j'en ai pris une. J'ai peur de m'attacher et de ressentir à nouveau cette souffrance extrême, cette perte, cette culpabilité. Je ne le supporterai pas.

Il a terminé. Il attend que je réponde. Que veut-il ? Je réfléchis un instant. Je sais ce que je dois lui dire. Ça fonctionne comme ça entre nous, depuis le début. Je pointe mon index sur son torse, en essayant de stopper mes larmes :

— Écoute-moi bien William Parker, parce que je ne le répéterai pas deux fois. Tu as désobéi à tes parents comme tout enfant de cet âge l'aurait fait. Et c'est cet homme saoul qui est fautif, certainement pas toi. Tu sais pourquoi tu as survécu ? Parce que tu devais me rencontrer. Moi. Rebecca Reiss. La tarée, la bêcheuse de service. Et pourquoi ? Tu veux que je te dise pourquoi ? Je vais te le dire : pour que je pourrisse ta vie au quotidien ! Tu vas me faire un bébé, peut-être même

deux. Et si tu n'es pas capable de t'en occuper, je m'en fou ! Tu sais très bien que je suis indépendante et forte. Je n'ai besoin de personne ! Je m'en occuperai toute seule !

Il a la bouche grande ouverte. Ses yeux clignent.

— Mais je suis certaine que tu seras un père formidable. Au pire, je ne t'utiliserai que pour le sexe. Tu es un amant sensationnel.

Je me force à sourire.

— Becca... quand tu me parles comme ça...

Il s'effondre dans mes bras, moitié en pleurant, et moitié en rigolant.

Nous restons ainsi un moment, dans ce silence assourdissant.

À côté de Jared.

Derrière nos peurs et nos doutes.

Face à notre avenir, plein d'amour et de promesses.

Épilogue

WILLIAM

Elle a mes yeux. Et la bouche de sa mère. Elle est vraiment trop belle.

— Alors... les mecs... je vous présente : Emma Parker.

— Laisse-moi-la prendre, me demande Tony.

— Non, elle trop petite. Elle va pleurer... Bon OK, lave-toi les mains alors.

— C'est fait, super papa. Profites-en pour aller marcher un peu et ramène-nous trois cafés.

— Tu ne la fais pas tomber, hein ?

J'ai prononcé la phrase de trop. Il n'apprécie pas du tout.

J'ai proposé à Becca d'aller promener le bébé dans la salle de repos de la maternité. Quatorze heures de contractions... elle doit se reposer. J'ai des marques d'ongles partout sur les cuisses et les avant-bras. Je crois aussi qu'elle m'a broyé les doigts de la main gauche. Elle m'en voulait à mort :

— Putain William Parker je te hais ! C'est toi qui m'as fait ça !

Tout le staff de gynécologie connaît désormais notre vie sexuelle à venir, ainsi que ma future anatomie :

— Tu ne me toucheras plus jamais ! Jamais, tu m'entends ! Je te la couperai et je la ferai cuire comme je te l'ai promis un jour ! Arghhhhhhh !

Je n'ai plus de tympan non plus. J'ai détesté la voir souffrir autant. C'est quand même super mal fait cette histoire. Le résultat, par contre : c'est la perfection.

Je reviens dans la salle de repos, et je m'assois à côté de deux mecs, sous le charme de ma petite poupée.

— Ton vol est à quelle heure ? demandé-je à David.

— Huit heures, demain matin.

— Putain... Boston, je lui dis à moitié dépité.

Nous nous regardons tous les trois, en pensant à la même chose : une page se tourne.

— Vous n'allez pas vous mettre à chialer quand même, me répond David pour faire bonne figure. On se retrouve cet été à Las Vegas. Et dans quelques mois pour ton mariage, grand chef. Bon, je vais prendre un peu l'air.

— Tu crois qu'on va survivre sans lui ? demandé-je à Tony une fois qu'il est parti.

— Mais oui. Je sens qu'il est très content en plus. Ça va lui faire du bien de prendre l'air. Avec tous ces mouflets qui naissent, je pense qu'il a du mal à trouver sa place. En plus, rajoute-t-il en me redonnant Emma, il va bosser pour moi. Il sera : l'œil de Moscou.

— Taylor ?

Je comprends maintenant ce dont il me parlait au restaurant, le soir où j'ai dit à Becca que je l'aimais. Si quelqu'un touche à ma fille, je le tue.

— Oui. Tu as chargé un fusil pour Emma ? me demande-t-il avec un sourire en coin.

— Dans mon bureau. Prêt à servir.

— Moi pareil. Putain je te jure, le premier mec qui fait souffrir ma Taylor, je lui explose la cervelle. Bon, je reviens, je vais chercher Héléna au bureau. Sa réunion doit être terminée.

Je reste quelques instants encore sur le canapé à admirer ma poupée. J'espère qu'elle ne m'en fera pas trop baver. Bien sûr que si. C'est une nana... elle va forcément m'en faire baver.

— William, on part à quelle heure ?

— Salut champion. Dans pas longtemps. Impatient ?

— Oui alors. On pourra manger des hot-dogs ?

Ce soir, c'est soirée entre mecs. J'emène Will à un match de basket. Son

premier.

— Ouais mon grand. Overdose.

Il s'assoit à côté de moi et fixe... sa sœur.

— Elle trop mignonne, m'avoue-t-il en lui attrapant le petit doigt.

— Ouais. Et toi t'es trop mignon, lui dis-je en lui plantant un gros bisou sur la tête.

— Je vais voir si maman est réveillée. Tu viens ?

Je me lève pour le suivre, quand je vois David qui revient de sa petite balade. Et tout à coup, je repense à ce qu'Anthony vient juste de me dire. Je commence à rigoler jusqu'à ne plus pouvoir m'arrêter.

— Qu'est-ce qu'il te prend, me demande-t-il, les mains dans les poches de son jean.

Je stoppe mon fou rire et je lui réponds en serrant son bras :

— T'ES UN MEC MORT !

REMERCIEMENTS

J'ai mis presque un an pour écrire *Resumption. Save* est sorti en cinq mois à peine. Certes, c'était le deuxième, mais je pense que l'histoire de William et Rebecca était déjà ficelée dans ma tête depuis un bon moment. Tout comme leurs caractères. Tandis qu'Anthony et Héléna ne savaient pas où ils allaient, hésitaient, s'interrogeaient, William et Rebecca se fixent une ligne de conduite, prennent des décisions, foncent. Ils ont moins d'états d'âme, moins de doutes. Ils avancent chacun dans la vie en essayant d'assumer les conséquences de leurs actes. Alors que je terminais d'écrire le dernier chapitre de *Resumption* sur la voix d'Anthony, je me suis dit tout à coup : comment vais-je réussir à m'attacher à William autant qu'à Maître Johnson ? (Un an dans ma tête avec lui quand même...). Une fois le prologue de *Save* achevé, mes craintes se sont évaporées. Je suis littéralement tombée sous le charme de Will : sa culpabilité, sa force, sa carapace, son arrogance mesurée (ou pas), son humour, son sens de l'amitié, son amour pour Becca. J'ai aimé assister à sa métamorphose, j'ai beaucoup ri grâce à lui, et j'ai pleuré aussi. Certains points n'ont pas été éclaircis ou développés, mais ils le seront plus tard. Rebecca et William se sont trouvés, et c'est le principal. Encore un moyen pour moi de dire que l'amour ne remplace pas la santé, mais il donne la force de continuer à vivre une vie plus riche, plus sereine, pleine de sens et de projets.

Merci à toute l'équipe d'Evidence Editions de me suivre sur ce second opus, de la confiance qu'ils me témoignent, ainsi que leur écoute et leurs précieux conseils.

Merci à Christine (« The » graphiste), Nicolas (« The » photographe), Virginie (« The » costumière), Olivier et Maude (« The » mannequins) pour la couverture

de *Save*. Une séance photo mémorable...

Merci à toutes mes lectrices : vos commentaires sur Anthony, Hélène et tous leurs amis m'ont profondément touchée. Votre soutien, vos encouragements et vos promesses de fidélité pour la suite de l'aventure n'ont pas de prix. Vous êtes extra et j'espère que nous continuerons à PARTAGER. Je n'oublie pas non plus les blogs qui m'ont permis de faire connaître les londoniens : vous faites un travail super et vous êtes adorables.

Encore une fois, mes bêta-lectrices (lecteurs), ne m'ont pas lâchée.

Et mes inspiratrices de collègues s'y sont encore données à cœur joie...

Merci de tout cœur.

Ma famille : ce que je peux vous aimer.

L'Auteur



Maman de deux enfants et clerc de notaire le jour, Erine Kova de son vrai prénom Karine, consacre depuis quelques années ses nuits à la lecture. C'est en rentrant d'un séjour à Londres qu'elle décide de passer de l'autre côté du miroir en écrivant son premier roman, une solution qui s'impose à elle alors que des personnages et des dialogues peuplent sa tête en permanence. Elle aime les histoires d'amour émouvantes et pétillantes, les gens sincères, gentils, et si en plus, il y a le petit grain de folie, elle ne dit pas non. Quant à son âge...Ne dit-on pas qu'il est dans la tête ?

Mentions légales

© Evidence Editions 2017

ISBN : 979-10-348-0233-3

Evidence Editions

B.P. 80001, La Rochelle
17170 Ferrières

Site Internet : www.evidence-editions.com

Boutique : www.evidence-boutique.com

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

- [HEART Tome 2 SAVE](#)
- [Citation](#)
- [Dédicace](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1 Si elle était un fruit : un pamplemousse](#)
- [Chapitre 2 S'il était un meuble : un canapé Chesterfield en cuir](#)
- [Chapitre 3 Si elle était une boisson : le whisky](#)
- [Chapitre 4 S'il était un animal : un lion](#)
- [Chapitre 5 Si elle était une fleur : une rose rouge](#)
- [Chapitre 6 Si j'étais une autre personne : moi, avec dix ans de plus](#)
- [Chapitre 7 S'il était une couleur : le noir](#)
- [Chapitre 8 Si elle était une pierre précieuse : le rubis](#)
- [Chapitre 9 S'il était un sport : le rugby](#)
- [Chapitre 10 Si elle était un outil de technologie moderne : un téléphone mobile](#)
- [Chapitre 11 S'il était une ville : Las Vegas](#)
- [Chapitre 12 Si elle était une pizza : une quatre fromages](#)
- [Chapitre 13 S'il était un proverbe : il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis](#)
- [Chapitre 14 Si elle était une amulette : un attrape-rêve](#)
- [Chapitre 15 S'il était... : un peu moins craquant](#)
- [Chapitre 16 Si elle était un personnage de Disney : Pinocchio](#)
- [Chapitre 17 S'il était un outil de technologie moderne : un téléphone mobile](#)
- [Chapitre 18 Si elle n'était : plus là](#)
- [Chapitre 19 S'il était une chanson : Somebody to love de Queen](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [L'Auteur](#)